Histoire Naturelle de l'Egypte

par Prosper ALPIN · 1581-1584



La redécouverte de l'Egypte a été, pour les hommes d'Occident, une passionnante aventure. Pendant longtemps ce pays ne fut guère considéré que comme la toile de fond d'épisodes bibliques, le lieu des exploits de Joseph et de Moïse, la terre de refuge de la Sainte Famille; puis les croisades ajoutèrent à cette image le fracas guerrier des batailles, le souvenir des revers, celui des victoires. Avec les siècles suivants s'ouvre une nouvelle période de la redécouverte. Etape sur la voie des Lieux Saints, et riche elle-même de souvenirs sacrés, l'Egypte commence aussi à être observée pour elle-même, à travers sa vie de chaque jour, ses habitants, ses paysages, son histoire récente. Les contacts sont encore très limités, quels que soient l'importance des échanges commerciaux, et le faste des ambassades officielles. Pourtant, jusqu'à 1700, c'est-à-dire avant que ne s'ouvre avec le XVIII[e] siècle, l'ère des grands voyages, plus de deux cent cinquante auteurs occidentaux ont publié une relation de leurs aventures égyptiennes. Bon nombre de ces récits sont d'accès difficile, en raison de leur rareté; certains sont encore manuscrits; les autres sont rédigés dans les langues les plus diverses, anglais, allemand, espagnol, italien, latin, flamand ou tchèque. C'est dire que leur utilisation, même lorsque le livre lui-même est accessible, n'est pas toujours à la portée immédiate de ceux qui s'occupent d'histoire orientale.

Histoire Naturelle de l'Egypte

par

Prosper ALPIN

1581-1584

Traduit du latin, et présenté par R. de Fenoyl
Annotation de R. de Fenoyl et S. Sauneron
Index de Marcelle Desdames

CHAPITRE I

Les sujets traités dans ce troisième livre ; et d'abord les terres que produit l'Égypte

La terre et la crue

Toute la terre d'Egypte est nitreuse, étant donné qu'elle est comme brûlée par la forte chaleur du soleil. C'est moins vrai, cependant, pour celle qui borde le Nil et qui, apportée en Egypte par la crue du fleuve, est limoneuse et noire. Comme Hérodote et d'autres l'ont remarqué, cette terre a exhaussé le sol de l'Egypte par rapport à son niveau initial, au point que le Nil ne peut déborder dans les champs que s'il monte de dix-huit coudées. Cette eau, dis-je, qui se répand du fleuve en crue dans le pays pendant l'été, est, comme j'ai dit, limoneuse, molle, noire, tellement grasse qu'elle semble laisser suinter comme quelque chose d'huileux qui lui donne une odeur douce. Là, les champs sont tellement gras qu'ils n'ont pas besoin de fumure; on ramasse les excréments des animaux, spécialement des bovins, on en fait des galettes qu'on laisse sécher au soleil et que l'on vend dans toute la ville, comme combustible [388], car l'Egypte n'est pas riche en bois.

[388] les voyageurs parlent de ce genre de combustible : Sommer [1591], p. 50; Rocchetta [1599], p. 302. Sur la *gella,* galette de bouses séchées, actuellement encore employée dans les villages, voir Berque, *Histoire sociale d'un village égyptien au XX*e *siècle,* 1957, p. 74, n. 11; Cérès Wissa Wassef, *Pratiques rituelles et alimentaires des Coptes,* p. 396.

Lorsque cette terre est sèche, les Egyptiens en prennent pour prévoir l'importance de la crue, qui a lieu en juin, comme on l'a dit plus haut : ils la pèsent soigneusement avec une balance, deux ou trois fois par jour, en déduisent la date du commencement de la crue et savent quelle en sera l'importance. Cette terre, même quand elle est froide et sèche, refroidit et sèche peu cependant, à cause d'une certaine substance aérienne grasse dont elle est imprégnée et qui a un pouvoir adoucissant. En Egypte, l'autre terre, c'est-à-dire celle qui se trouve loin du Nil, est nitreuse,
138 salée, âpre, sèche, mêlée de sable; | il en sort du sel et du nitre.

Une terre à usages multiples

Les cultivateurs ont une terre rendue toujours très grasse par le très gras limon que la crue du Nil apporte chaque année; et il est clair que cette marne d'Egypte est ce qui rend son sol tellement fécond pour les cultures, au point que nulle part ailleurs on ne trouve des champs capables de rapporter d'aussi abondantes récoltes. Il y a là, aussi, diverses sortes d'argile avec lesquelles on fait des poteries, ainsi que des briques séchées au soleil pour édifier des murs et, souvent, consolider les maisons. L'argile de moins bonne qualité sert de ciment pour construire des murs qui restent intacts pendant des siècles. Dans ce pays, les foulons eux-mêmes trouvent en abondance diverses sortes de craie pour nettoyer ou apprêter les vêtements et autres tissus. Les médecins font de ces mêmes roches un usage médical.

Pour les gargoulettes

Comme on l'a déjà dit également plus 138
haut [389], c'est en pétrissant de la terre blanche avec du nitre que les Egyptiens fabriquent les vases où ils font rafraîchir l'eau et dans lesquels ils la boivent toujours. De même, en Syrie, comme nous l'ont dit des Syriens, on fait ces vases avec de la terre blanche et du sel. Les gens disent que le nitre et le sel provoquent le rafraîchissement de l'eau parce qu'ils rendent la contexture des vases moins dense et que cela permet l'entrée de l'air froid [390]. Mais d'autres pensent que, dans ces vases, la réfrigération est produite par une réaction qui fait que le froid se porte dans la masse de l'eau : ce froid, en effet, fuyant la nature chaude du nitre, se retirerait vers le centre de la masse d'eau. Et de là vient sans doute que l'eau se refroidit même quand les vases sont exposés au soleil.

D'un village appelé *Chsagbut,* situé non loin d'Héliopolis [391], on retire et on apporte ici une terre rouge pâle tellement odoriférante [392] qu'elle est utilisée pour la fabrication des poteries et très appréciée de tous. Avec cette terre mêlée à du nitre, les Egyptiens font beaucoup d'objets modelés, surtout des vases à boire de toutes les formes.

Pour les femmes

Mais, parmi toutes les terres que l'Egypte fournit, en abondance, il en est une dont

[389] p. 56 [390] voir *Description de l'Egypte*², t. XVIII, p. 396 [391] même nom plus haut, p. 56. — Non identifié; voir notre note 68 à Brown [1673-74], p. 310 [392] sur ces poteries (gargoulettes) gardant une odeur d'argile, voir *Description de l'Egypte*², t. XII, p. 472.

les femmes se servent couramment et qu'on appelle *beilon* [393]. Elle se trouve en grosses mottes, elle eſt lourde, friable, elle se rapproche de l'argile, elle tend vers le jaune, tournant un peu à l'ocre; elle laisse au goût une impression de viscosité non exempte d'une
139 certaine qualité chaude, — ce qui la rend détersive, | avec une capacité à se mouler. Avec cette terre pétrie dans l'eau, les femmes enduisent et entourent leurs cheveux en les brassant abondamment, comme font les foulons pour détacher et nettoyer les étoffes. Après avoir, pendant une heure environ, frotté leur tête avec cette terre et brassé abondamment leurs cheveux, elles les nettoient à l'eau chaude et se lavent la tête. Cette terre nettoie très bien les cheveux, leur donne une couleur blonde, les fortifie et les fait devenir longs.

Pour la lessive et la médecine

Il y a encore une autre terre que l'on tire de ce sol : elle eſt de couleur cendrée, légère, glissante, brillante, très douce au goût; par la saveur et l'odeur elle ressemble à la terre de Lemnos [395]; son aspect autant que sa nature glissante lui donnent l'allure du savon; aussi les gens l'utilisent-ils en guise de savon pour laver le linge. On n'omet pas de l'utiliser en médecine pour guérir beaucoup de maladies, surtout les crachements de sang, et pour arrêter n'importe quelle hémorragie ou les sudations excessives. Elle sert encore à préparer des collyres très efficaces contre le larmoiement.

---

[393] cette terre eſt déjà évoquée plus haut (p. 124) sous le nom de *beilum*
[395] sur la terre de Lemnos, voir plus haut, note 146.

Nous pensons que cette terre eſt ce que Dioscoride appelle *pierre morochtos* [396] : elle a la consiſtance et l'allure de la pierre, bien que ce soit de la terre, comprise dans l'espèce des argiles.

Les Egyptiens ont aussi la terre de Lemnos, avec laquelle on fait des ſtatuettes, le bolos d'Arménie, la terre d'Erythres, blanche ou pourpre, la terre de Samos, ainsi que la pierre de bézoar [397], contre les poisons et les morsures de serpents. Et la licorne [398] ne leur manque pas. Nous avons vu certains vases en pierre de bézoar, à l'usage des rois : ils sont très prisés par ceux-ci et l'on en fait grand cas lorsqu'il s'agit de se préserver des poisons ou d'y boire, en temps d'épidémie ou de fièvres peſtilentielles, des antidotes, des eaux ou des préparations propres à chasser les maladies. Ces vases leur viennent de l'Inde orientale. Nous en parlerons peut-être dans la suite avec plus de soin.

CHAPITRE II 140

LE SEL ET LE NITRE QUE CONTIENT LE SOL DE L'ÉGYPTE

Le sel

L'Egypte possède en abondance un sel excellent, blanc comme la neige, assurément le meilleur de tous les sels. Il n'eſt pas fossile, ni marin, mais se forme à la surface de

---

[396] sorte de terre-de-pipe, d'après E. de Saint-Denis, dans son commentaire de PLINE, XXXVII, 173 (éd. « Les Belles Lettres ») [397] voir plus haut p. 56 et 121 [398] la *licorne* (suivant le mot consacré par l'usage, ou *unicorne*). Il ne s'agit pas du rhinocéros (cf. p. 56 où l'un et l'autre sont nommés) et cf. note 656, p. 233 *infra*.

140 cette terre. Nous-même, au mois de juillet, naviguant de Rassit vers Le Caire, nous avons vu toute cette plaine saupoudrée et presque complètement recouverte d'un sel très abondant et très blanc, comme en Italie, à certains moments de l'hiver, la terre apparaît recouverte d'une épaisse neige tombant du ciel. Les paysans le ramassent et en font des tas : il est vendu à si bas prix que n'importe qui peut en acquérir sans difficulté. L'intendant de notre consul en a reçu gratuitement plusieurs corbeilles et les a amenées au Caire, en barque, pour l'usage domestique. La terre produit une telle quantité de sel parce que, brûlée de façon peu ordinaire par le soleil durant les grosses chaleurs de l'été, elle devient elle-même très salée; puis, lorsque le Nil l'inonde, elle se liquéfie et se dissout, et elle devient tellement liquide et meuble que, sous l'action de la chaleur d'été qui arrive ensuite et la sèche, elle se transforme en un sel très blanc, très fin et très bon, que les Egyptiens utilisent dans leur alimentation [399].

Le natron

On retire du sol d'Egypte une grande quantité de nitre, que les Arabes appellent *natron.* Il est tellement utilisé ici et tellement recherché par cette population, pour des usages médicaux ou autres (et spécialement pour blanchir les tissus), que sa vente rapporte chaque année cent mille pièces d'or à l'Arabe dont l'autorité s'étend sur la partie de l'Egypte que le Nil laisse à gauche de son lit. Il y a là trois cent soixante villages pour lesquels il verse à l'empereur des Turcs trois cent

[399] comparer p. 14 (et note 36).

soixante mille sesterces par an. Parmi ces localités, il y en a deux plus importantes : on appelle l'une *Demenor,* et l'autre, où habite le chef arabe, *Laux.* | A deux jours de route de cette dernière, dans 141
le désert, se trouve un lac d'eau stagnante dans lequel est desséché et changé en nitre tout ce que l'on y jette : bois, animal mort ou toute autre chose. Chaque jour quinze hommes extraient le natron, le cassent en morceaux avec des outils de fer, le divisent en petits blocs. Ce natron extrait du sol et réduit en blocs est chargé sur cinquante chameaux, à l'exclusion de tout autre fardeau, et porté dans ladite ville, d'où il est conduit au Caire sur des barques [400].

Deux sortes de natron

Il y a deux sortes de natron : l'un est de couleur rose, lourd, compact, dur; l'autre est blanc et léger. Ils appellent le premier *sultani,* et le second *lasultani.* Ils préfèrent le premier au second, parce qu'il se vend plus vite et plus cher; c'est celui que l'on utilise le plus au Caire. Le *lasultani* est envoyé en Syrie, à Héliopolis et à Damas. Cent livres du meilleur se vendent une pièce d'or; l'autre vaut la moitié de ce prix. Le natron que l'on extrait ici se présente en grands blocs; il n'est pas tellement différent de la pierre; il est

[400] passage copié par Brown [1674], p. 310-311, — Sur le commerce des natrons, voir les notes recueillies par Wiet, « Mémoires sur l'Egypte de J.-B. Trécourt », Le Caire 1942, p. 91-92 [31], et « Inscriptions historiques sur pierre » (*Catalogue du Musée de l'Art Islamique au Caire*) 1971, p. 92-93. Egalement Coppin [1638-46], p. 347.

cependant moins lourd — qu'il s'agisse du rose ou du blanc —, il eſt toujours brillant, comme le sel, il a la saveur âcre du sel, avec un arrière-goût amer. Le rose eſt plus salé, plus âcre et plus amer que le blanc et, pour ce qui regarde sa qualité chaude et sa subſtance, il eſt à la fois plus chaud et, par sa subſtance et son essence, plus subtil. Au bout d'un certain temps, se répand autour de lui une espèce de farine blanche qu'on appelle *écume de nitre*.

Exégèse sur le nitre

Certains se sont demandé si les anciens connaissaient ce genre de nitre, car l'on sait que leur nitre n'était pas salé, mais seulement amer. Mais c'eſt le goût nitreux que Théophraſte, et Platon et Galien entendent par *amer*. Tous les trois, en effet, ont fixé à sept le nombre des saveurs : le doux, l'âcre, le salé, l'amer, l'acide, l'âpre et l'aigre, en comprenant par *amer* le nitreux. De même il eſt clair que Galien était de cet avis et a voulu désigner par *amer* le nitreux, surtout en écrivant, dans son troisième livre sur *Les Simples :* « Ce qui a le goût âcre, ou nitreux, ou salé ». (Premier livre sur *Les Simples,* chap. 36; chap. 15 [401]). Certains peuvent se demander si le natron d'Egypte, étant à la fois salé, âcre et un peu amer, eſt bien le nitre des anciens. Mais, en réalité, ils ne doivent absolument pas douter que le nitre égyptien soit celui des anciens, bien qu'il
142 soit à la fois | salé, âcre et amer; car il eſt évident que la saveur appelée *nitreuse* ne fait pas partie des saveurs simples, mais des

[401] contradiction semble-t-il, entre le texte (« in libro tertio ») et la référence (« in primo simpl. »).

saveurs composées et résulte d'un ensemble de salé, d'âcre et d'amer. 142
C'eſt pourquoi Platon, Théophraſte, Galien et d'autres, en enseignant qu'il n'y avait que sept saveurs, n'ont voulu parler que des saveurs simples, et n'ont pas dit un seul mot du nitreux, qui eſt une saveur composée, — de même qu'ils n'ont pas parlé de la saveur du vinaigre, ni de celle de la graisse, qui sont, elles aussi, composées.

Nous appuyons cette assertion sur l'autorité de Galien, selon qui (*Les Simples,* 8) la bette et le chou sont nitreux. Or, la saveur de ces légumes eſt faite d'un mélange de trois saveurs : le salé, l'âcre et l'amer. De même, dans le nitre égyptien, le goût eſt d'abord salé, puis âcre, et enfin l'amertume se fait sentir.

L'utilisation du nitre

Les Egyptiens utilisent le nitre pour blanchir les toiles, pour hâter la cuisson des viandes lentes à cuir, ainsi que pour les frictions ayant comme but d'attirer vers la peau les humeurs malignes. Ils l'utilisent aussi assez fréquemment contre la variole des enfants [402], contre les affections exanthématiques malignes et dans d'autres cas. Ils en font aussi d'autres usages dont nous avons parlé plus haut [403].

[402] dans le texte : *in puerorum variolis :* il eſt possible que cette expression désigne une des épidémies donnant des puſtules dont le nom spécifique n'eſt apparu que plus tard dans le vocabulaire. Cf. Cumston, *op. cit.,* p. 239 et 319 [403] comme de le mêler à l'argile pour façonner certaines poteries (p. 55-56).

CHAPITRE III

Les pierres d'Égypte

L'alabastrite Si l'on parle des pierres que les tailleurs de pierre appellent *marbres,* c'est-à-dire de celles qui ont une très grande dureté tout en se laissant tailler et qui possèdent l'éclat du poli, il faut dire que l'Egypte abonde vraiment en marbres de toutes couleurs. Parmi les blancs, elle a d'abord, en grande quantité, celui qu'on appelle *alabastrite*[404], soit de l'espèce dure comme le marbre, soit fragile; ce dernier devrait être placé plutôt parmi les gypses, quoique l'un et l'autre albâtre — le dur comme le fragile — tire son nom d'un lieu d'Egypte proche de
143 Thèbes et autrefois nommé *Alabastris*[405]. | Il est blanc mais bigarré, un peu de la couleur des ongles, ce qui l'a fait appeler *onyx* par certains. Il abonde dans les montagnes de Thébaïde, de même que celui qui est couleur de miel, tacheté, non translucide. C'est

[404] Pline mentionne cette alabastrite (XXXVII, 143). Dans le commentaire de ce passage, dans la Collection « Les Belles Lettres », E. de Saint-Denis note, lui aussi, qu'il s'agit d'un onyx marbré différent de notre albâtre. « Incinérée avec du sel de mine et pulvérisée, elle soulage, dit-on, les maux de bouche et de dents » (Pline, *loc. cit.*). Selon Dioscoride, V, 135, c'est un remède contre les maux d'estomac [405] Pline (XXXVII, 143) parle d'une ville *Alabastrum :* « l'alabastris se forme à Alabastrum, en Egypte ». Cette ville se trouvait en Moyenne Egypte, sur la rive droite du Nil, au Sud-Est de Minia (A. Calderini, *Dizionario dei nomi geografici e topografici dell'Egitto Greco-romano* I, 1, 1935, p. 51-52).

surtout avec ce dernier que l'on fabrique des vases dans les- 143
quels les nobles égyptiens et les pharmaciens conservent les préparations pharmaceutiques.

Pierres médicinales Les pierres de ce genre ont des utilisations médicales que les Egyptiens connaissent bien : réduites en très fine poussière, ils les dissolvent dans du suc de limon et en font usage, avec du jaune d'œuf, contre l'échauffement excessif du foie, pour calmer l'inflammation des reins, et surtout pour guérir les meurtrissures des parties.

Pierres diverses[406] Les Egyptiens ont aussi des pierres très noires qui rendent un vif éclat quand elles sont bien polies, comme celles qu'on appelait *alabandiques*[407]; il y a parmi elles d'excellentes chrysites avec lesquelles ils éprouvent l'or et l'argent[408]. De Numidie ils reçoivent une pierre bleuâtre très dure et, d'Ethiopie, une pierre très dure, couleur de fer, qui servait autrefois d'enclume. On voit encore ici des pierres où se mêlent le noir et le blanc, mais la pierre vraiment spéciale à l'Egypte est une pierre noire avec des taches bleuâtres. Ce pays produit aussi beaucoup de pierres vertes, des pierres dont la couleur

[406] la plupart de ces pierres sont nommées dans Pline, livre XXXVII [407] cf. Pline, XXXVII, 23, 92, 96 au sujet des pierres alabandiques venant d'Alabanda (aujourd'hui Arabhissar), en Carie [408] une certaine chrysite était, de fait, utilisée comme « pierre de touche » chez les anciens. Voir Pline XXXVII, 180 : « On trouve la chrysitis (...) en Egypte »; et XXXVI, 157.

143 ressemble à celle du jaspe, des pierres dont le vert contient des taches rouges comme des taches de sang, d'autres entièrement translucides, vertes et mouchetées de points rouge-sang, pareilles à la pierre héliotrope. On trouve abondamment, en Egypte, le porphyre, appelé vulgairement *porfide,* surtout celui qui est rouge avec alternance de taches et de points blancs.

La pierre à obélisques

Il y a aussi une pierre rouge à taches noires qui vient de Syène en Thébaïde. C'est avec elle que sont faits tous les obélisques qui s'élèvent au Caire et à Alexandrie, c'est dans cette pierre qu'ont été taillées les colonnes de marbre dressées à Alexandrie et au Caire, et surtout cette immense colonne appelée *colonne de Pompée* et plantée au centre de la ville d'Alexandrie, et de même le sépulcre ou *coffre* [409]

[409] ce « coffre » est mentionné plus haut, p. 30. — Curieusement, c'est un mot qui revient assez couramment pour désigner le sarcophage de pierre de Khéops : Belon [1547], p. 114 a; Palerne [1581], p. 153 : « un beau coffre de la même pierre que sont faits les obélisques »; Kiechel [1588], p. 378 : « une pierre ... en marbre poli »; Villamont [1589-1590], p. 267 b : « un grand coffre de marbre tirant sur le noir, d'une seule pierre »; Rocchetta [1599], p. 323 : « à la façon de coffre sans couvercle ... et de la même matière que les autres pièces de la chambre ... ressemble à du porphyre très fin »; Castela [1600-1601], p. 421 : « de pierre de porphyre »; Neitschitz [1636], p. 171 : « un grand cercueil taillé dans une pierre toute noire »; Blunt [1634], p. 45 : « la pierre semble être une sorte de porphyre rouge, mais ne l'est pas »; Coppin [1638-1646], p. 265 : « la pierre en est à peu près semblable au Porphyre d'un gris tirant sur le rouge pâle »; Monconys [1646-1645], p. 184 : « un tombeau de ces pierres qu'on dit fondues »; Brémond [1643-1645], p. 38 :

placé au centre de la grande pyramide. On voit encore ici une pierre rouge tachetée d'or qui, elle aussi, est amenée de Thébaïde. Telles sont les pierres de marbre que l'on voit en Egypte.

Mais disons quelques mots des pierres précieuses que l'on trouve ici; et commençons par les émeraudes.

CHAPITRE IV 144

Les émeraudes provenant d'Égypte [410]

Le puits à émeraudes

On trouve en Egypte toutes les espèces de pierres précieuses; elles viennent, pour la plupart, de l'Inde orientale mais quelques-unes, pourtant, sont originaires d'Egypte : tels sont les célèbres émeraudes, les chrysolithes, les chrysoprases, les héliotropes, les jaspes, les pierres bleues et d'autres. Que les émeraudes les plus précieuses

« grande caisse carrée ... d'une seule pierre ou marbre thébaïde extrêmement dur ». — Plus tard, Nerval (*Voyage en Orient,* éd. H. Lemaître, t. II, 1958, p. 223) parlera du « prétendu sarcophage de la chambre du roi (qui) était sans doute une cuve pour l'eau lustrale ». — Edwards (*Les Pyramides d'Egypte,* 1967, p. 136) dit simplement : « un sarcophage de granit ».

[410] sur les émeraudes d'Egypte, voir le récit d'Edward Brown [1673-1674], et l'avant-propos écrit en tête de ce récit (p. v-x); également E. Ayscoghe Floyer, *Etude sur le Nord Etbai,* 1893, p. 97-109. — En fait, les émeraudes d'Egypte sont rarement pures et dépourvues d'inclusions; d'autre part, on désigne souvent sous le nom d'émeraudes des péridots ou des béryls verts.

144 de toutes soient tirées de la province d'Egypte appelée *Gait*[411], c'est chose bien connue de tous ceux qui habitent l'Egypte. En effet, dans la province de Gait, située à côté de l'Egypte, au sud, c'est-à-dire dans le royaume qui fut autrefois, dit-on, celui du roi Inarus, il y a un puits d'émeraudes appelé *bir el smerud,* d'où l'on retire quotidiennement des émeraudes pour l'empereur des Turcs. Les mineurs, bien qu'ils soient étroitement surveillés de peur qu'ils ne dérobent de petites pierres précieuses, sont pourtant si habiles et rusés qu'ils en cachent souvent de grosses, qu'ils vendent à nos marchands. Au temps où le bassa Messir était vice-roi d'Egypte[412], on trouva dans ce puits une très belle émeraude pesant trente quatre drachmes, remarquable par le rare degré de perfection qu'elle atteignait; le vice-roi la montra souvent aux très illustres consuls vénitiens demeurant là-bas pour la Nation Vénitienne. Si ces pierres étaient au prix où l'on sait qu'elles furent autrefois, celui de cette émeraude serait, sans aucun doute, de quatre cent mille pièces d'or. On trouve, chez le roi des Turcs, des vases en émeraude, presque innombrables, et variés. L'année où nous vînmes au Caire, chez le vice-roi lui-même, quelques-uns de ces vases, très beaux, d'origine égyptienne, lui furent apportés par un de ses chefs, de souche royale, qui gouverna longtemps la province de Thèbes. Il y avait chez ce dernier une quantité d'émeraudes vraiment incroyable et que quelques-uns des nôtres ont vues en même temps que moi.

---

[411] probablement (Ouadi) Sakaït [412] voir plus haut, p. 24 et note 67a

Deux mises au point

Les Egyptiens | et les Arabes appellent cette pierre *smerud,* et non pas *zamarut* 145
comme l'a cru à tort Garcias de Orta[413]. Celui-ci semble n'avoir pas eu une connaissance bien nette de cette pierre précieuse. Il a écrit, en effet, que l'on avait peine à connaître le lieu d'origine des émeraudes parce qu'il n'en reste point de débris; et pourtant tous les Egyptiens savent parfaitement que le vrai lieu d'origine des émeraudes est le puits situé dans le royaume nommé *Gait*[413a], à côté de l'Egypte, et que l'on appelle, comme on l'a déjà dit aussi, *bir el smerud.* On trouve encore de très nombreuses émeraudes chez les Maures et, bien loin que ce soit des tombées de peu de valeur, il s'agit d'émeraudes d'un grand prix. Mais une chose qui mérite attention ne doit pas être négligée à propos de l'usage des médicaments : ils font erreur, ceux qui croient que l'émeraude est prescrite dans la formule de l'électuaire de pierres précieuses tel que l'entendait Mesué[414]; car Mesué dit *ferure,* et non *smerud,* comme le dit aussi

---

[413] sur Garcia ab Horto (nom latinisé du Portugais Garcia da Orta), voir Hoefer, *Histoire de la Botanique,* Paris 1882. « Il s'embarqua en 1534 pour les Indes Orientales avec le titre de médecin en chef du roi, et s'y lia d'amitié avec Camöens qui lui a consacré quelques beaux vers. Il résida longtemps à Bombay et à Goa, décrivit le premier le choléra asiatique et publia le résultat de ses observations, en portugais, sous le titre *Coloquios dos simples e droguas,* etc. Goa, avril 1563 (...) ». Hoefer signale les diverses éditions et traductions de ses œuvres, dont une en français, par Antoine Colin : Garcie du Jardin, *Histoire des drogues,* etc..., Lyon 1619 [413a] voir *supra,* note 411 [414] Mesué : nom déformé de Yahia ibn Masouiah, médecin arabe du IX[e] siècle. Né près de l'ancienne Ninive, chrétien nestorien, étudia d'abord la théologie

145 Jacques Manni[415]. Or, par *ferure* [416], les Arabes entendent la pierre bleue, et non pas l'émeraude, qu'ils appellent, comme je l'ai dit, *smerud*.

Dans les mêmes endroits d'où l'on tire les émeraudes on trouve aussi en abondance des chrysoprases et des chrysolites.

CHAPITRE V

Les vases murrhins [416a] et les diverses sortes de coquillages

Les vases murrhins

Les Egyptiens ont renoncé aux vases d'or et d'argent lorsqu'ils ont connu les vases murrhins, qui viennent de l'Inde, et surtout de cette région qu'ils appellent *Sivi* [417] (mais on ne fait pas de vases murrhins en

---

à Bagdad, puis se lança dans la médecine, qu'il enseigna ensuite. Il s'attacha successivement à Haroun al-Rachid et à Al-Ma'moun. A laissé un traité sur les bains, les aliments, les fièvres, etc. Ses œuvres ont été publiées en latin, Venise 1562 et 1602. L. Leclerc, *Histoire de la Médecine Arabe*, I, 1876, p. 105-111. [415] Jacques Manni est cité plus haut (*Préface*, et p. 32). Il sera encore question de lui p. 165. Voir note 4 [416] le mot *ferure* est peut-être une altération de *feruze* (firuzag فيروزج), qui désigne la turquoise (Siggel, *Arabisch-deutsches Wörterbuch der Stoffen*, 1950, p. 85) [416a] ce sont des vases de porcelaine faits en Orient avec de la *murrhe*, (c'est-à-dire un fluate de chaux, ou fluorine). Selon Pline, il en existait de diverses couleurs, blancs, rouges, ou encore couleur de feu avec des reflets (*H.N.*, XXXVII, 7-8) [417] il semble bien que *Sivi* soit une faute pour *Sini ;* cf., en effet, la similitude de formule avec p. 55 : « ex India atque ex hae regione quam Sini vocant ». [Si l'on adopte cette correction, il faut corriger deux fois *Sivi* ici, puisque les nécessités de la phrase française ont fait mettre un second *Sivi* pour traduire *ibi*.]

Egypte, comme Pierre Belon semble l'avoir cru à tort) [418]. Dans le Sivi [418a], en effet, comme l'affirment beaucoup de marchands, on les fabrique avec des pierres variées, de la catégorie des pierres précieuses, et spécialement avec diverses variétés de jaspe. C'est avec des jaspes mélangés à d'autres pierres qu'est préparée, dit-on, la matière dont sont faits ces vases. | Dans le récit de son voyage 146
aux îles Moluques, Antoine Pigafeta [419] a écrit qu'ils étaient fabriqués avec de la terre blanche que l'on a préparée en la faisant recuire sous terre pendant cinquante ans; mais aussi, pour la mettre parfaitement au point, on l'enfouit dans le sol et on la laisse, ainsi écrasée par la terre, se recuire sous l'effet de la chaleur pendant cent ans et plus, pour la rendre plus pure. C'est à juste titre que l'on préfère ces vases à ceux d'or et d'argent, soit parce qu'ils sont très propres et ne se salissent jamais, soit parce qu'ils ont un certain pouvoir de fortifier le cœur et de résister aux poisons : leur matière, en effet, est un antidote doué d'une certaine vertu contre tous les poisons. Ces vases sont de couleurs variées, mais les blancs, complètement transparents, ont plus de valeur, car on a l'habitude de peindre en couleurs diverses et d'orner ceux qui ne sont pas tellement parfaits. On en voit ici de magnifiques, dont se servent les rois et les gens de haut rang. Les Maures en font si grand cas

---

[418] Belon [1547], p. 134 a [418a] voir *supra*, note 417 [419] né à Vicence, Antonio Pigafetta prit part au voyage de Magellan autour du monde (1519-1522). La relation de son voyage, écrite en italien, est longtemps restée à l'état de manuscrit. Elle fut publiée par Amoretti, à Milan, en 1800 (d'après Dezobry et Bachelet).

que l'on voit ici beaucoup de spécialistes qui réparent les vases brisés et vivent de ce travail d'art.

Les coquillages Du fait de la Mer Rouge, l'Egypte abonde en coquillages de toutes sortes et, outre les huîtres perlières, en coquillages porteurs de perles, beaucoup plus grands et plus importants de tous les points de vue; ils ont la dureté de la pierre, ils sont blancs à l'intérieur, translucides, colorés, et leur substance les fait ressembler aux vases murrhins. Avec eux on façonne au tour des vases divers que l'on utilise comme les vases murrhins. Beaucoup de gens en transportent, en grand nombre et de toutes sortes, d'ici en Italie, pour ceux qui aiment avoir dans leurs jardins des fontaines et des grottes champêtres.

CHAPITRE VI

Les autres pierres dont l'Égypte abonde

Les silex Dans les montagnes d'Egypte, on trouve des silex de toute sorte : des blancs, des noirs, des noir et blanc; on s'en sert pour faire jaillir le feu. Mais il y a parmi eux
147 le *silex silvifère* sur lequel | on distingue, comme si elles y étaient peintes, des images de forêts, d'herbes, de branchages, qui, pour tous, sont très agréables à voir [420].

[420] on connaît, au Sinaï, des pierres à feuilles incrustées (« roche quartzeuse herborisée », *Description de l'Egypte, Histoire Naturelle,* vol. 2 bis, pl. 14/6). Il n'est pas certain qu'il s'agisse ici de la même pierre, dont plusieurs voyageurs ont parlé comme d'une curiosité.

Héliotrope et serpentines Ce pays produit aussi des jaspes de 147
toute espèce, mais surtout les plus nobles, dont toute la substance est translucide, vert tendre avec des points rouge-sang. Le commun les appelle *héliotropes des lapidaires* et tout le monde les estime beaucoup, mais particulièrement les mages, qui en font un usage superstitieux. Parmi les jaspes que l'Egypte possède en grande abondance, il y a une toute petite pierre, d'un noir foncé, toute striée de nombreuses lignes blanches inégales. Beaucoup l'ont nommée *pierre serpentine,* soit à cause de ces taches, soit parce que, passée au suc de limon, elle se met à bouger à la manière d'un serpent. Melchior Wieland, mon ancien maître, que je ne louerai jamais assez, vit cette expérience avec grand plaisir à l'époque où je revins d'Egypte. On posa en même temps sur un plat d'étain cette petite pierre et un peu de suc de limon; peu après, influencée par le suc de limon, la pierre commença à se mouvoir en sens divers sur le plat, comme un serpent, tendant toujours vers le centre du plat, où il y avait le suc de limon. Une fois parvenue au suc et après s'en être imbibée, elle s'arrêta. Bon nombre de gens portent cette pierre, par superstition, car ils pensent qu'elle leur permettra de vivre à l'abri des piqûres de serpents [421].

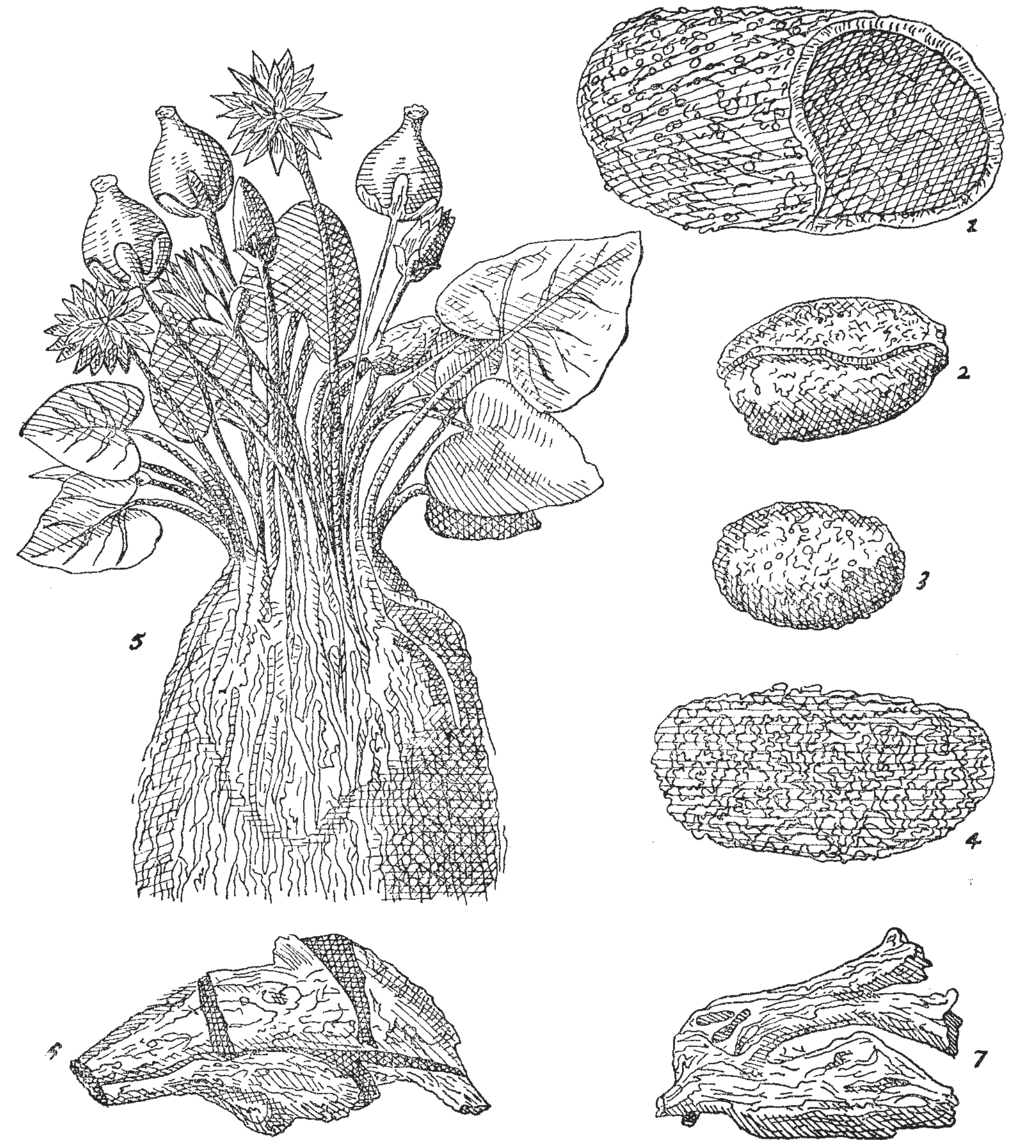
[421] l'expérience semble prouver le contraire de ce qui a été dit auparavant ! — Il semble bien s'agir d'une pierre différente de celles que les voyageurs désignent parfois du nom de « pierres de serpent ». Lubenau, par exemple en acheta une à Alexandrie, en 1588 (p. 701); Lucas, plus tard, décrit leurs vertus : « étant mises sur la morsure des bêtes venimeuses, (elles) ont la vertu d'attirer tout le venin. Elles s'attachent sur la plaie, et ne tombent que quand le venin est évaporé; on les fait ensuite tremper dans du lait, où elles laissent

147 Jaspe et pierre d'aigle

Quant aux autres jaspes, qui sont verts et ont des taches imitant le sang ou des points rouge-sang, on les porte pour arrêter les hémorragies. De cette région provient encore la pierre *aétite* (voir planches II, n°s 1, 2 et 3) appelée par certains *pierre d'aigle*[422], parce que les aigles ne peuvent pas mettre au monde sans elle ou parce qu'on la trouve dans le nid des aigles. Dans le désert du divin Macaire, non loin du Lac Nitreux, on voit une mine qui produit de très nombreuses pierres d'aigle, de formes diverses : la plupart sont oblongues, arrondies, le plus souvent un peu aplaties, mais quelques-unes pourtant (très peu nombreuses, il est vrai) ont le bombement d'une circonférence à peu près parfaite. On en voit de toutes les dimensions : quelques-unes sont si petites qu'elles n'excèdent pas la taille d'un pois chiche ; la plupart sont comme des

---

le poison dont elles s'étaient chargées » (passage recueilli dans OMONT, *Missions archéologiques françaises en Orient, aux XVIIe et XVIIIe siècles*, II, 1902, p. 1065). Ici, il semble s'agir d'une autre propriété, qui correspond davantage à ce que nous savons d'autre part des « pierres stellaires » : « mises sur une glace fort unie, qu'on a frottée, ou avec du vinaigre, ou du jus de citron, (elles) se meuvent et vont tomber à l'extérieur de la glace » (P. LUCAS, dans OMONT, *op. cit.*, II, p. 1063-1064). [422] les aétites, ou « pierres d'aigle », sont connues depuis l'Antiquité. PLINE les mentionne (XXXVII, 187). On les trouve souvent décrites par les auteurs médiévaux et les voyageurs : MAQRÎZÎ (éd. Wiet, *MIFAO* 33, 1913, p. 118 n. 3); BELON [1547], p. 96 b; LUBENAU [1588], p. 713; VILLAMONT [1589-90], p. 271 a (et note 382); COPPIN [1638-46], p. 346; MORISON [1698], p. 166; SONNINI, II, p. 200. — SICARD parle d'elles à plusieurs reprises dans ses lettres inédites (en particulier lettres à Guis, du 27 janvier 1713, et du 11 février 1714).



châtaignes, mais beaucoup sont | si grandes qu'elles ont, par leurs dimensions, l'aspect des pains de froment oblongs. Beaucoup d'entre elles ont à l'intérieur une autre pierre, comme Dioscoride l'a dit avec raison. La pierre *aétite* est pour ainsi dire en état de grossesse : lorsqu'on la secoue, une autre fait du bruit dans son sein. Mais elles ne font pas toutes du bruit quand on les secoue; c'est seulement le fait des toutes petites, qui sont creuses à l'intérieur et contiennent soit une autre pierre soit de la poussière [423], de couleur jaune ou noire. A l'extérieur, elles ont une espèce d'écorce, dure comme la pierre mais cependant cassable, couleur de fer; la surface extérieure de la pierre elle-même est noire, avec un certain brillant; elle contient quelques grains de sable fin pierreux et noirs ne manquant pas d'éclat; puis apparaît l'enveloppe de la pierre, dont l'épaisseur varie entre une demi-largeur de petit doigt pour la plus grosse et l'épaisseur de l'ongle d'un pouce d'homme [424] pour la plus petite. 148

Usages médicaux de la pierre d'aigle

A l'intérieur de l'enveloppe, certaines de ces pierres ont une autre petite pierre, d'autres ont un peu de terre jaune crayeuse, d'autres, de la poussière noirâtre; quand on les secoue, elles résonnent et font du bruit. Celles qui ne résonnent pas et sont plus lourdes que les autres contiennent, à l'intérieur, de la terre ou de la boue blanchâtre, ou de la terre blanche friable qui dessèche la langue, produit une impression de chaleur sourde et

[423] *pulverum* pour *pulverem*   [424] au lieu de *humanae,* lire *humani.*

sent un peu comme la craie. Beaucoup utilisent cette terre pour purifier les ulcères envenimés; lavée à l'eau, elle sert contre les fièvres pestilentes et pour les enfants qui souffrent de vers. En attachant ces pierres aux cuisses des femmes en couches, les sages-femmes hâtent l'accouchement. De même, pour retarder l'accouchement, les femmes enceintes ont la coutume, efficace, de porter ces pierres attachées à leurs bras. On remarque qu'il y a bien d'autres différences entre les pierres *aétites* suivant leur lieu d'origine, mais les auteurs placent bien au-dessus des autres, pour l'usage médical, celles qu'on nomme *africaines*.

La pierre « vermoulue »

Au pied du Mont Sinaï, on voit partout une petite pierre, pas plus grosse qu'un gros œuf, un peu allongée, de forme ovale ou triangulaire, dont la surface présente un aspect inégal. Elle est dense, lourde, dure comme le silex, d'un noir pâle, avec toute sa surface recouverte comme de petits vermisseaux; de là (voir planche II, nº 4) vient le nom de *vermoulue* [425] qu'on lui a donné, comme si elle était rongée inégalement par les vers et creusée jusqu'à sa surface, qui est tout entière douce et comme polie artificiellement. |
149 On la porte, de façon assez superstitieuse, pour les affaires d'amour

[425] le texte de Pr. Alpin porte « scolecitis »; c'est le mot grec σκωληκίτης, qui veut dire, en réalité, « qui ressemble à un ver ». Il faudrait alors, — si l'on veut traduire par un mot français, « vermiculaire », mais ce mot ne convient ni à une pierre ni au dessin d'Alpin. C'est *vermoulu* (ou *vermiculé*) qui correspond à la fin de la phrase. Alpin n'a-t-il pas choisi trop hâtivement son mot grec ?

et pour conserver la santé. Ecrasée avec la pierre à polir, elle teint 149
en blanc; elle devient, aussi, amère, — ce qui la fait servir à la préparation des collyres pour les yeux : on l'écrase dans de l'eau de rose, surtout pour les ophtalmies.

La pierre-attrape

Presque au même endroit, dans les montagnes du Sinaï, apparaissent çà et là de nombreuses pierres, grosses, très dures, très lourdes, que leur forme, leur taille et leur couleur font ressembler tout à fait à un quart de fromage rond de brebis. Alors, dans les banquets publics, on met cette pierre sur la table pour s'amuser et attraper le plus de monde possible; par plaisanterie, plusieurs convives disent à quelques « novices » [426] : « Pourquoi ne mangez-vous pas de ce fromage de brebis d'Italie, qui est excellent ? ». Ils le prennent pour s'en couper un morceau et tout le monde éclate de rire.

La pierre bleue

On extrait aussi, en Egypte, sous forme de grands et beaux blocs, une pierre bleue où des points d'or brillent comme des étoiles : débarrassée de sa gangue et bien lavée à l'eau de rose, les médecins l'utilisent, en l'administrant par la bouche, pour les palpitations de cœur; ils ont aussi l'habitude d'en faire des potions et des pilules purgatives.

[426] les habitudes prises par Pr. Alpin dans le maniement du latin semblent justifier la traduction « novices », pour rendre le mot *Noviciis* (avec N majuscule).

149 **La pierre de Judée**

On a encore en abondance, ici, de petites pierres oblongues, semblables à des noyaux d'olive et que l'on appelle *pierres de Judée* ou *Hagiar el Judi*[427] parce qu'on en trouve aussi en Judée. Elles sont de trois formes. Les unes sont absolument semblables à des olives mais elles portent, dans le sens de la longueur, d'innombrables stries qui s'étendent, en longueurs égales, d'une extrémité à l'autre. Leur substance est toujours pierreuse, très dure, à peu près de la couleur du silex, et diaphane. D'autres sont piriformes sans dépasser la grandeur et la grosseur d'une olive; elles sont aussi très joliment striées. Il y en a encore de rondes, qui ont la grosseur

[427] « judaicus lapis », حجر اليهود. Pierre Forskal (*Flora aegyptiaco-arabica*) mentionne cette « judaicus lapis », et donne comme équivalent arabe : زيتون بنى اسرائيل « olive des Israélites ». Le terme arabe est celui dont on se sert actuellement pour désigner un Echinide fossile de l'espèce *Cidaris*, le *Cidaris glandiferus*. La description qu'en donne Ducros (p. 70, nº 122) correspond étroitement à celle de Prosper Alpin : « Cette drogue se présente sous forme de bouton olivaire de 1 à 4 cm. de long, dont l'une des extrémités se rétrécit en une espèce de col au-dessus d'un anneau qui correspond au point d'attache ou articulation du pédoncule. La surface de ce bouton (radiole) est parcourue dans toute sa longueur par des stries équidistantes fines et granuleuses qui partant du niveau de l'anneau convergent toutes vers l'extrémité pointue et libre du radiole. Grise ou rougeâtre à l'extérieur, la masse est blanchâtre et tendre à l'intérieur et montre une cassure nette et brillante. Cette pierre que l'on trouve en Palestine et en Syrie est apportée de Damas et de Beyrouth. Réduite facilement en poudre impalpable et douce au toucher, cette pierre, mélangée à du beurre, est employée comme lithontriptique diurétique et astringent intestinal ».

et la forme des cerises. Dioscoride a fort bien décrit en ces termes la pierre de Judée (*La matière médicale,* livre 5) : « La pierre de Judée a son origine en Judée; semblable à un gland, blanche, d'une facture très fine, elle est couverte de lignes équidistantes, comme tracées exprès au tour ». A l'aide d'une pierre à polir et d'eau coulant goutte à goutte, les Egyptiens la broient avec des écorces de racines de bugrane et l'utilisent pour dissoudre les calculs dans les reins et la vessie et faire uriner.

La pierre à savon

Les Egyptiens ont en abondance la pierre nommée *morochite,* | que certains 150
appellent aussi *leucographite*[428] à cause des lignes blanches qu'elle trace. Ils l'appellent *pierre* parce qu'elle est presque aussi dure que la pierre, bien que ce soit de la terre; nous en avons parlé dans le chapitre sur les terres. Certains l'appellent encore *terre à savon* parce qu'elle sert aux gens d'ici pour laver le linge et parce qu'elle ressemble tout à fait au savon par sa couleur, son aspect et sa plasticité.

[428] mot composé de deux éléments grecs, λευκός qui signifie « blanc », et un dérivé du verbe γραφειν qui veut dire « écrire ». Pour Pline cependant, *morochtos* (*H.N.,* XXXVII, 173) et *leucographitis* (XXXVII, 162) ne semblent pas désigner la même pierre. Ici, il s'agit de la craie.

150
CHAPITRE VII

LE CHALCANTON, L'ALUN, LE POMPHOLYX, ET LES AUTRES MÉDICAMENTS À BASE DE MÉTAUX QUE L'ON TROUVE EN ÉGYPTE

Le chalcanton

Les Egyptiens ont toutes les espèces de chalcanton[429], naturel ou artificiel. Le naturel est bleu, pur, translucide, formé de cristaux à six, sept ou neuf angles. Ainsi est celui de Chypre. Ils ont aussi du chalcanton très blanc, du fauve, du jaunâtre, du vert, du noirâtre. Ils en fabriquent aussi de l'artificiel, vert et bleu, qu'ils utilisent comme colorant ou pour d'autres usages.

L'alun

Ils connaissent encore les aluns de toutes espèces[430], fissile, arrondi, humide, et tous les artificiels aussi, parmi lesquels celui qu'on appelle « alun de roche », beaucoup plus efficace comme astringent que celui qu'on fabrique en Italie.

---

[429] sur le chalcanton, voir PLINE, *H.N.*, XXXIV, 123, et commentaires de l'édition « Les Belles Lettres » [430] PLINE, *H.N.*, XXXV, ch. LII. — Egalement L. CHRISTOPHE, « L'alun égyptien », *Bulletin de la Société de Géographie d'Egypte*, t. 37, 1964, p. 75-92.

La spode et l'antispode

Ils ont la spode et l'antispode[431], qu'ils préparent avec du troène et dont on se sert habituellement comme fortifiant. Ils appellent la spode « tabaxir », du nom par lequel le commun désigne la spode artificielle des pharmaciens, à base de métal. Mais les savants entendent par ce mot une goutte sortant du tronc d'un grand arbre qui pousse en Inde : elle est blanchâtre, parfumée, douée d'un pouvoir rafraîchissant et très fortifiant pour le cœur. | Nous 151
voulons que les médecins de notre époque en soient avertis pour que, quand ils auront lu dans les médecins arabes que la spode ou *tabaxir* entre dans la composition des médicaments, ils ne prennent pas la spode à base de métal pour leurs préparations, mais prennent la gomme indienne appelée *tamaxir*[432], à absorber par la bouche en toute sécurité. Mais la spode à base de métal, c'est-à-dire la *spode des Grecs,* doit, à juste titre, être tenue pour suspecte, par le fait qu'elle est à base de métal et qu'en conséquence elle ne pourra jamais être utilisée pour la préparation des remèdes que l'on prend par la bouche; elle servira seulement à soigner les plaies sur les parties extérieures du corps après que celui-ci, évidemment, aura été bien lavé : elle peut, en effet, servir d'emplâtre pour cicatriser les plaies et fortifier les parties externes du corps.

---

[431] sur *spode* et *antispode,* voir PLINE, *H.N.*, XXXIV, 128-133, et les notes correspondantes dans l'édition « Les Belles Lettres ». Description dans DUCROS, p. 84, nº 148 : « c'est une concrétion qu'on trouve dans les entre-nœuds inférieurs du *Bambusa arundo* L. (Graminées), et qui est composée de silice, de potasse, de chaux et de matières organiques [432] le texte de Pr. Alpin porte bien d'abord *tabaxir,* puis *tamaxir.*

151 Le misy, le sory, la chalcitis

Ils ont encore le misy très pur, la chalcitis friable, le sory[433] et d'autres médicaments simples tirés du cuivre.

Le kali

J'ajoute qu'ils ont aussi en abondance les cendres qu'ils préparent en brûlant l'herbe de kali[434], qui pousse ici à profusion : chaque année, ils en chargent de grandes quantités sur des navires à destination de Venise et d'autres villes. La plante de kali, avec laquelle sont faites ces cendres, est pleine de rejetons, ligneuse, chargée de nombreux petits rameaux fins portant de toutes petites feuilles allongées groupées par trois ou par cinq et semblables à celles de la rue; parfois il n'y a qu'une seule petite feuille oblongue semblable à celle du genêt.

Enfin, dans la mer appelée « Mer Rouge » naissent de grands arbres qui, tirés de l'eau, deviennent durs comme de la pierre, à la façon des coraux[435], à tel point que leur tronc se pétrifie avec toutes les branches; ils ont la teinte noire; on n'en fait aucun usage parmi ces populations. |

---

[433] sur misy, chalcitis, sory : Pline, livre XXXIV, 117, 118, 120, 121 et commentaires dans éd. « Les Belles Lettres » [434] sur le kali (« appelé *kellu* par les Egyptiens ») cf. *Plantes Eg.,* ch. XLII : il y est question des trois espèces de kali. L'auteur y note, comme le fait Belon (97 a et b) qu'on fait avec cette plante de la cendre qui est envoyée à Venise pour la fabrication du verre. Cf. aussi *infra,* p. 178 [435] ce *sont* des coraux.

CHAPITRE VIII 152

Les plantes qui poussent en Égypte

Après avoir traité rapidement des corps que l'on tire de la terre — c'est-à-dire des minéraux — observés en Egypte, nous avons pensé ne pas déplaire à ceux qui s'intéressent à la médecine en disant aussi quelques mots des espèces végétales communes que nous avons repérées et identifiées, ainsi que de leurs propriétés et de leurs usages connus en médecine. Maintenant nous parlerons, en peu de mots, des plantes qui poussent plus communément sur le sol d'Egypte. Nous commencerons par les plantes comestibles pour passer ensuite à celles dont ces populations font un usage médical.

Plantes comestibles

Voici donc les espèces qui poussent plus habituellement ici : la laitue longue, l'endive, la chicorée[436], le pourpier, la mauve, la bette à racine ronde, le chou-fleur, le persil, l'ache, la coriandre, le basilic, le pouliot, la roquette[437], le poivre, la feuille de jonc, la menthe, l'arroche, l'épinard, la soude comestible, le *staphylinos*[438], le panais,

---

[436] selon Pline (XX, 73) « en Egypte on appelle *cichorium* l'espèce sauvage et *séris* l'espèce cultivée ». Alpin ne s'est sans doute pas occupé de cette distinction ancienne [437] lire *eruca* (roquette) au lieu de *eruta* (?) [438] staphylinos : Pline signale (XIX, 88) : « une plante qui est nommée en grec *staphylinos* ». Il ajoute (XX, 30) qu'on l'appelle aussi *panais erratique.*

152 le cardon, le cinara[439], le pavot, la ketmie comestible[440], la mélochie, le poireau, l'ail, l'oignon, le sénevé, la blette, la carotte sauvage, le fenouil, l'asperge, le sésame, la rave, le navet, le trasi[441], le lotus du Nil, la canne à sucre, la buettnère, différents concombres, la courge, le melon, la pastèque, l'angourie. Et encore le grenadier, le pommier médique[442], l'oranger, le limonier, le pommier d'Adam, le nafé, le palmier, la vigne, le figuier, le pêcher, le bananier, le sycomore, le sébestier.

Parmi les légumes, il y a le pois et un pois de petite espèce qu'on appelle *mas*[443] et qui est un des légumes les plus estimés parmi ces populations. Il y a aussi le pois chiche, la lentille, beaucoup d'espèces de haricots, la fève, la ketmie comestible[444], la lentille, la vesce craque, l'ers.

Plantes non-comestibles

Parmi les plantes non comestibles, il y a le nénuphar, le papyrus, le basilic, la soude non comestible, dont on fait des cendres, la scammonée, que le peuple appelle « périploque des botanistes », le mélilot, le trèfle, le lin, l'*achaovan*[445], l'armoise, le séneçon des

[439] plus loin, p. 158, Pr. Alpin assimilera cette plante à l'artichaut (voir note à ce passage) [440] le texte latin porte la forme *bammia,* transcription du nom arabe de la ketmie comestible, ou « corne grecque » [441] c'est le nom populaire du souchet comestible [442] selon PLINE, *H.N.*, XV, 14, « pommier médique » serait le nom donné par les Grecs au cédratier, originaire de la Médie [443] voir note 191, et p. 68-69, et 177 [444] la ketmie comestible (*bâmia*), déjà citée note 440 [445] اقحوان; voir *Plantes d'Egypte,* p. 56, et *Médecine des Eg.,* IV, ch. XI, p. 299. Selon *Plantes d'Eg.* (p. 56), il s'agirait du

marais[446], le sophora, la sesbanie, le marum[447] (espèce de sclarée), de nombreuses espèces de chiendent, | le *sar*[448], dont ils appellent 153
le fruit *beidelsar,* la jusquiame blanche, l'hermodactyle, l'ortie à graine de lin, le chanvre, le souchet, le troène (on appelle *archenda* la poudre faite avec ses feuilles)[449], le baumier, le nerprun, l'*agiahalid*[450], le bois de *mesuag*[451], l'acacia, le tamaris cultivé, le cassier purgatif, le tamarinier, le calaf[452], le *bon*[453], le baobab, le

parthenium inodorum (sic), qui serait une variété inodore et plus petite, du *parthenium* (matricaire, ou grande camomille). DUCROS, p. 5-6, nº 9, identifie cette plante à *matricaria parthenium* L. [446] séneçon des marais traduit *marina* (désignant *Jacobea marina,* cf. *Plantes d'Eg.,* ch. XXVI, p. 88 de l'éd. de 1640) [447] PLINE (XII, 111 et XIII, 19) parle du marum d'Egypte. WESLING, dans *De Plantis Aegypti observationes et notae ad Prosporum Alpinum,* p. 75-76 (éd. 1638) cite, sans commentaire, « ce qu'Alpin a écrit sur cette noble plante aux usages multiples dans le chapitre 10 du livre 2 de *Plantes Exotiques* » [448] *sar,* ou *ossar* (p. 178, 179, puis *Plantes d'Eg.,* ch. XXV, p. 85-87 de l'éd. de 1640). Ce mot rappelle سرح *sarh* (BEDEVIAN, nº 763), nom arabe de *cadaba farinosa* Forsk. Il pourrait aussi s'agir de l'*ochar* عشر *calotropis procera* (Vivi TACKHÖLM, *Students' Flora of Egypt,* 2nd ed., 1974, pl. coul. 31) [449] le henna (*Lawsonia inermis*) [450] Pr. ALPIN traite de l'*agihalid* dans *Plantes d'Eg.,* ch. XI, p. 38 (dessin p. 39). Il se demande si c'est le *lycium* « appelé par certains *pixacanthe* (voir DIOSCORIDE, I, 132 et PLINE, XII, 30 et XXIV, 124-127 sur le pyxacanthe de Chiron) et répond par la négative. Dans *Description de l'Egypte,* t. 19, p. 271, DELILE estime que le nom *agihalid* donné par Alpin est une déformation de *heglyg,* ayant même origine que *haleg,* qui désigne le *balanites aegyptiaca.* Voir BEDEVIAN, *op. cit.,* nº 599 : *Balanites Aegyptiaca* Delile, ... Balanite d'Egypte, dattier du désert, hagueleg. *Haglîg* هجليج, *halîg* هليج, *halag* هلج [451] voir note 346 (p. 129, puis 195-196) [452] *calaf,* ou *ban,* voir p. 178 et 193, et note 572 [453] sur le *bon* (caféier), cf. *Avant-propos,* p. [XIV], et *Plantes d'Egypte,* ch. XVI, pp. 63-65, *Méd. Eg.,* IV, ch. I, p. 254 et ch. III, p. 264.

153 cotonnier en arbre, le jasmin d'Arabie, la stratiote d'eau, le psyllium, la nigelle, la morelle somnifère, la conyze, la noix métel.

Telles sont les espèces qui poussent sous le ciel d'Egypte. Puisque nous avons traité de la plupart d'entre elles dans notre livre *Les Plantes d'Egypte,* nous parlerons ici des autres, c'est-à-dire de celles dont il n'a été question que peu ou pas du tout dans l'ouvrage précédent. Nous composerons leur histoire en commençant par celles qui se trouvent utilisées habituellement par les Egyptiens pour leur nourriture.

CHAPITRE IX

Considérations [454] sur chacune des plantes comestibles qui poussent en Égypte, et d'abord sur les oléracées et les herbacées

La laitue [455]

Vivant sous un climat très chaud, les Egyptiens aiment beaucoup les nourritures froides : voilà pourquoi ce peuple trouve si agréable la laitue, et spécialement la laitue de l'espèce longue, d'aspect tout à fait semblable à celle que les Vénitiens appellent *romaine,* mais d'un goût bien plus agréable. Elle semble être caractéristique de Memphis, car c'est dans cette ville surtout qu'on la sème et la cultive avec soin. Des ânes la

[454] pour traduire *considerantur,* on a gardé le mot « considérations », qui date un peu; on pourrait également traduire par « Etude des ... », ou « Regards sur ... » [455] ce qui est dit ici de la laitue figure déjà en grande partie (et parfois mot à mot) dans le livre I, chap. XVII, p. 64.

transportent à travers la ville, où elle est mise en vente, — et à très bas prix; tous la mangent crue, en abondance; les indigènes en engouffrent régulièrement de grandes quantités, et ils n'ont pas tort car son goût exquis la place bien au-dessus des nôtres.

La cure de laitue

On trouve en Egypte beaucoup de villes, de bourgs et de villages où, pendant quinze jours, pour se garder en bonne santé, | presque tous les 154
habitants se nourrissent uniquement de laitues crues, à l'exclusion des mets habituels; après quoi ils se font saigner sans consulter le médecin parce qu'ils pensent souffrir d'un excès de sang. Ainsi font surtout les femmes, les jeunes filles, les veuves et beaucoup d'autres personnes qui vivent loin des affaires et passent leur temps dans le calme et le repos. Beaucoup nous ont affirmé qu'en faisant cette cure tous les ans ils avaient vécu longtemps en excellente santé. Ils pensent et se persuadent — non sans raison — que cette espèce de laitue, dont le goût est bien meilleur que celui de toutes les autres, produit dans le corps un sang de très bonne qualité. C'est que leurs corps sont de tempérament chaud et, par conséquent, la réflexion suggère qu'ils fabriquent plus de bile amère que de sang; mais, une fois qu'ils sont refroidis par l'usage de la laitue et que leur chaleur excessive est tempérée par la vertu rafraîchissante de cette plante, ils produisent plus de sang que de bile amère.

Controverse avec Galien

Etrange est l'affirmation avancée autrefois par Galien (*Les Simples,* livre 3, chap. 18. *Les Tempéraments,* livre 3, chap. 4), au sujet de la

constitution de la laitue et selon laquelle cette plante, lorsqu'on en mange assez copieusement ou qu'on en absorbe le suc en bonne quantité, tue son homme tout aussi bien que la ciguë ou le pavot. Il a semblé par là attribuer aux laitues un pouvoir refroidissant intense et, par conséquent, mortel. Il dit que ce pouvoir ne tue cependant pas ceux qui mangent beaucoup de laitue parce que, faisant partie des corps gras, elle est retenue longtemps dans l'estomac avant d'arriver au cœur et d'en éteindre la chaleur et, pendant ce temps, elle est cuite par la chaleur, transformée et changée en nourriture. Mais, n'en déplaise à Galien, Prince des Médecins, je dirais, et j'oserais affirmer comme je l'ai fait déjà dans mon premier livre, qu'il n'y a dans la laitue aucun pouvoir mortel semblable à celui de la ciguë, et qu'elle ne refroidit pas de façon excessive comme la ciguë ou le pavot. Et cela, il semble bien que Galien lui-même ne l'ait pas nié en écrivant dans son sixième livre sur *Les Simples* (Chapitre sur la laitue) : « La laitue est un légume « froid et humide, non pas au degré extrême cependant (puisqu'alors « elle ne serait pas mangeable), mais sa fraîcheur est assez grande : « disons qu'elle est semblable à celle de l'eau de source ».

Que la laitue n'ait aucun pouvoir de provoquer un refroidissement mortel, c'est d'autant plus évident que, même consommée
155 sans retenue, elle n'incommode pas du tout. Nous avons vu | des Egyptiens manger jusqu'à vingt laitues ou plus et les digérer parfaitement sans en ressentir la moindre gêne. Nous-même, parfois, pour étancher notre soif, nous avons ingurgité plusieurs laitues à la suite à la plus grande satisfaction de notre goût : elles ne nous ont causé aucune gêne, elles nous ont bien alimenté, et

nous avons observé que l'estomac les digérait peut-être plus vite 155
que d'autres mets qui ont la réputation de se digérer plus rapidement. Nous ajoutons que, si elle avait vraiment ce pouvoir refroidissant comparable à celui de la ciguë, alors, prise en assez grande quantité, elle provoquerait le refroidissement et la paralysie chez les hommes et, même à l'usage externe, elle paralyserait les organes ; or non seulement les Egyptiens mais aussi les Italiens, habitués à manger copieusement des laitues, ont observé facilement que tel n'était pas le cas. Enfin, si elle était nocive, la nature nous ferait répugner — et fortement — même à la goûter, de même que l'estomac éprouve de la répugnance pour tout poison. Mais la laitue flatte le goût et elle est très agréable à manger. Nous voyons par là que la laitue est modérément froide et que, loin d'être, par sa substance, opposée à la nature humaine, elle en est au contraire très proche. Grâce à cette ressemblance, elle est complètement cuite par notre chaleur et se change rapidement en une excellente nourriture.

Les chicorées

L'Egypte abonde en chicorées de toutes espèces [456], surtout en chicorée sauvage et en endives. La fertilité de ce sol fait grandir ces plantes au point qu'en certains endroits, et surtout après la crue du Nil, les feuilles de la chicorée paraissent presque aussi grandes que celles de la bardane. Elle a alors des racines très grosses et très tendres que l'on confit avec du sucre pour les donner aux malades ; les gens bien portants

[456] voir déjà plus haut, p. 25; 65; 152.

en prennent aussi pour se garder en bonne santé, se protéger des chaleurs et ne pas être incommodés par elles.

Le pourpier et la mauve

Tous mangent habituellement du pourpier dans le même but. Et la mauve, elle aussi, est très utilisée parmi ces populations. On l'aime énormément, on la sème tous les ans et elle rapporte de gros bénéfices car on la consomme crue et cuite. Je me rappelle qu'en 1581 l'un de mes amis, nommé Horrem Bei et qui possédait beaucoup de hameaux, de fermes et de terrains en dehors de la ville, à l'embouchure du Nil, vendit à Canope[456a] de la mauve pour la valeur de cinq cents pièces d'or. En médecine, les gens d'ici
156 font très grand cas des graines de mauve : | ils en font couramment des potions, soit avec de l'eau soit par décoction, spécialement pour la toux provenant d'un rhume avec fièvre, et aussi pour l'échauffement de l'urine, la rétention ou l'anurie[457].

La guimauve[458]

Les gens d'ici utilisent aussi, de façon courante, comme remèdes, les tiges, les feuilles, les graines et les racines de la guimauve : comme pour la mauve, ils font des tisanes, avec ses jeunes pousses, contre les échauffements de la poitrine, des poumons et de la vessie.

[456a] Canopi peut être un locatif : « à Canope »; ou un génitif : « mauve de Canope » [457] ces propriétés de la mauve sont en gros les mêmes qu'expose Ibn el-Beïthar, nº 752 [458] Ibn el-Beïthar, nº 808; cf. Pline, XX, 222 et 229-230 (*althaea*).

Le bois de mauve

La partie ligneuse de la mauve, séchée 156
à l'ombre, est vendue au public sous le nom de *cadmie*[459]. On l'utilise très couramment pour calmer les douleurs d'estomac ou de poitrine causées par les humeurs froides ou par la flatuosité. On l'écrase, on la fait macérer dans l'eau et l'extrait est donné, tiède, aux malades. Beaucoup utilisent cet extrait seul, avec un peu de fenouil et du sucre, et une longue expérience a montré à ces populations que, pour guérir les maladies dont nous venons de parler et d'autres encore, il était supérieur à tous les autres remèdes. C'est pourquoi, de façon habituelle, ce bois est mis en vente à travers la ville. Il est agréable au goût, il n'échauffe pas, et c'est avec raison que les Egyptiens (qui souffrent souvent de l'estomac parce qu'ils utilisent et mangent[460] beaucoup de fruits qui se gâtent vite) estiment hautement cette plante, soit pour les douleurs dont nous avons parlé[461], soit parce qu'elle soulage les douleurs des reins et de la vessie provoquées par les calculs, et qu'on a recours à elle contre l'anurie. Il n'y a, dans la ville et en dehors, aucun jardin qui ne porte plusieurs plants de guimauve. Ses graines sont très utiles et servent beaucoup pour les mêmes affections : on les broie dans un mortier avec un peu de fenouil et, en les mettant dans l'eau, on en exprime le lait, que l'on donne tiède avec un peu de sucre.

---

[459] il ne s'agit pas de la cadmie *καδμεία*, née des vapeurs du cuivre fondu (Ibn el-Beïthar, nº 1826), mais d'une déformation de l'arabe خطمى *Khitmi*, qui est le nom de la guimauve (*ibid.*, nº 808) [460] *esu atque usu*, jeu de mots pléonastique qu'on ne peut, naturellement, rendre textuellement en français [461] lire *praedictos*.

La coriandre et le laser

La coriane ou coriandre abonde dans les jardins égyptiens et son herbe verte est très utilisée, surtout pour préparer les plats [462] : ces populations s'en servent si communément qu'elles ont un proverbe selon lequel il n'y a pas de plat sans coriandre [463]. Cela nous a paru fort étonnant, vu que cette herbe sent assez mauvais. Néanmoins les bouillons et les plats assaisonnés avec elle ont bon goût. Cela prouve aisément que vraiment, autrefois, on utilisait comme condiments même des ingrédients sentant très mauvais, comme
157 par exemple le laser [464], ou *assa foetida.* | On n'a pas de preuve que cette herbe, prise avec modération, ait quoi que ce soit de nocif, comme les Grecs le croyaient à tort; par contre, mangée sans retenue, elle doit être comptée à juste titre parmi les hallucinogènes car elle plonge les hommes dans le délire onirique et les rend fous. Les fruits ou les graines sont utilisés en Egypte de la même manière que chez nous.

---

[462] en arabe *kosbara,* ou *kozbara* (Ibn el-Beïthar, nº 1926; Ducros, p. 114, nº 199) [463] ce n'est aucun des trois proverbes sur la coriandre recueillis par Cérès Wissa Wassef, *Pratiques,* p. 285, 287 et 289 (nºs 615, 628, 641) [464] sur le laser : Pline XIX, 38-46 et XXII, 101-106. Alpin identifie *assa foetida* et laser puisqu'il écrit : « laser, c'est-à-dire (*idest*) assa foetida ». Les deux produits sont donnés comme extraits de la férule. Bedevian, *op. cit.,* semble les distinguer pourtant (nº 1609 : *ferula assa foetida* = assa foetida; et 2033, *laserpitium* = laserpitium, laser). Dans sa *Dissertation sur le laserpitium et le lotus d'Egypte,* Alpin emploie toujours le mot *laserpitium* pour désigner cette plante, à l'exclusion des deux autres noms.

Bammia [465], mélochie [466] et blète

Les Egyptiens ont en abondance les *bammias* et les mélochies; ils en font des 157
plats auxquels ils trouvent très bon goût et qu'ils mangent très souvent à déjeuner ou à dîner. Malgré leur bon goût, ces mets ne m'ont pourtant jamais plu à cause de leur viscosité. Il y a dans le même genre, la blette et le plat que l'on prépare en faisant cuire dans l'eau sa partie herbeuse.

Les choux

Nous ajoutons les choux, dont nous avons observé que deux espèces seulement étaient d'un usage fréquent parmi ces peuples : le chou-rave et le chou-fleur qu'on appelle aussi *chou cypriote* ou *chou syrien* parce qu'il est originaire de Chypre et de Syrie; il est plus grand et d'un goût meilleur. Mais en Egypte le chou-rave et le chou-fleur poussent l'un et l'autre en abondance. On coupe le chou-rave en petits morceaux et on le fait cuire dans le jus gras d'un chapon [467], ou, quelquefois, dans l'eau, avec de l'huile, du sel et du vinaigre. Quant au chou-fleur, on sait que son nom lui vient des multiples fleurs, blanches, tendres, délicieuses, réunies par leurs tiges comme en une seule boule. Avec ses fleurs ainsi réunies et serrées, il devient rond comme

---

[465] *bâmia* est le nom arabe de la ketmie comestible; voir *Plantes d'Eg.,* chap. XXVII, p. 90, et plus haut, note 440 [466] la mélochie ملوخية est la corète (*corchorus alitorius*) : Ibn el-Beïthar, nº 2173. — voir ici même p. 17; 64 et 152. — Egalement M. Rodinson, « Recherches sur les documents arabes relatifs à la cuisine », *Revue des Etudes Islamiques,* t. 17, 1949, p. 153-155 [467] *chapon* est, sans doute, le mot qui convient pour traduire le participe *castrati* non accompagné d'un nom d'animal.

un globe, de forme et de taille semblables à celles de notre chou à grosse tête. Cette tête faite de fleurs et de petites tiges blanches et délicates, les Egyptiens la font cuire dans une sauce grasse et en sont friands. Mais, à franchement parler, ce genre de chou m'a semblé quelque peu insipide et pas tellement agréable à manger. Beaucoup ont pensé que le sol de l'Egypte ne donne que des plantes plutôt insipides à cause de sa forte humidité, (car cette terre ne produit rien si elle n'est pas très largement irriguée).

Bette et arroche

Les Egyptiens font pousser abondamment dans leurs jardins la bette blanche et la rouge (que certains appellent *betterave*) et s'en nourrissent habituellement comme nous. Ils font pousser aussi l'arroche (celle qui
158 correspond à la description de Théophraste) | et l'utilisent dans leurs plats, tout comme la roquette et la plante nommée *épinard*.

L'ache

L'ache pousse abondamment; elle grandit et se développe mieux dans un sol très humide; les gens mangent volontiers sa racine et ses tiges tendres, avec du sel et du poivre, comme aphrodisiaque et ils appellent cette plante *carafs* [468]. Que ce soit la véritable ache des anciens, appelée *selinon* par les Grecs, nous pensons l'avoir suffisamment démontré dans notre cinquième livre sur *La Médecine des Egyptiens,* qui doit être publié

[468] ache (et non pas céleri) traduit *apium* parce qu'il n'est pas dit ici que ce soit la forme cultivée; voir PLINE, *H.N.*, XIX et XX, et spécialement XX, 79, avec la note de J. André à XX, 112 dans l'édition « Les Belles Lettres ».

avec la présente *Histoire*. Nous voulons dire que cette plante 158
appelée vulgairement *selinon* est la véritable ache des anciens et que notre persil vulgaire ne peut pas du tout (quoi qu'en aient cru certains) être l'ache des anciens. Notre persil vulgaire, les gens l'appellent *bagdunez* [469]; ce ne sont pas ses racines et ses tiges qu'ils prennent comme condiment, mais ses feuilles, très tendres. Quant à l'ache, ils en mangent volontiers la racine, crue, ou les tiges tendres.

Le cardon et l'artichaut

Ils emploient aussi les nombreux cardons, qui abondent en Egypte; tel est le cas des Juifs, surtout, qui les mangent crus ou cuits, avec plaisir, parce qu'ils savent que ces plantes sont d'excellents aphrodisiaques. Ce pays, en certains endroits, est loin d'être dépourvu de cinaras (vulgairement appelés *artichauts*) [471] que les chrétiens et les Juifs surtout consomment avec grand plaisir; j'entends dire maintenant que les cinaras ou artichauts sont de loin l'espèce la plus répandue là-bas.

Asperge et condiments divers

Les asperges cultivées ne manquent pas dans les jardins, ni la menthe, ni le fenouil, ni le basilic; cette dernière plante est ici arborescente et surpasse toutes les autres

[469] بقدونس *baqdûnes* (BEDEVIAN, n° 882) [471] sur carduus, cinara, artichaut, cf. PLINE, XX, 262 et note d'ANDRÉ in éd. « Les Belles Lettres » à XIX, 54 et XX, 262: le *cinara* des anciens n'est pas exactement l'artichaut, espèce mise au point par les horticulteurs italiens au XV[e] siècle.

par son arôme, d'où le nom de *riham*[472] (à peu près : « le parfum par excellence ») que les habitants lui ont donné. Ni la nigelle ni le pouliot (plante rare cependant) ne sont impossibles à obtenir dans tous les endroits humides. Leur emploi est courant pour assaisonner les plats. On mange parfois, aussi, du sénevé cuit, comme remède plutôt que comme nourriture, surtout lorsque l'on souffre de paresse d'estomac. Parmi les espèces de soude[473] (qui abondent en Egypte et que l'on brûle pour faire des cendres,
159 envoyées | en grande quantité, comme je l'ai déjà dit plus haut, dans diverses provinces et surtout à Venise), les Egyptiens ont l'espèce comestible, qu'ils font cuire et mangent, comme le crithme[474], avec de l'huile, du sel et du vinaigre.

Le sésame et le poivre long

On sème partout, ici, la graine de sésame, et elle prospère. Elle sert à faire des friandises et de l'huile; comme son goût est exquis, on fait grand cas de cette huile pour la préparation des plats; elle est vendue plus chère que l'huile d'olive[475] et elle sert aussi pour apprêter les viandes grillées. Il y a encore une plante appelée *poivre long,* dont les feuilles sont plus âcres que le poivre et que l'on utilise parfois en petite quantité, à la place du poivre, pour assaisonner les mets. Cette plante ressemble beaucoup à un

---

[472] *rîḥân* ريحان, *Ocimum basilicum* L. (DUCROS, p. 64-65) [473] sur la soude (*ouchnân,* أُشْنَان) voir IBN EL-BEÏTHAR, nos 87-88 [474] *Crithmum maritimum* قِرِثْمُن dans IBN EL-BEÏTHAR, no 1750 [475] même remarque dans *Plantes d'Ég.,* chap. XXXII, p. 98.

jonc rond et c'est pour cela qu'on a pu à juste titre l'appeler *poivre* 159
des joncs ; il sort de ses feuilles un suc jaune et très âcre[476]. Il y a aussi la plante de zatar hendi[477], dont on mange les feuilles séchées avec du sel et du pain, tout comme les Grecs de l'île de Crète font avec l'origan.

Les câpres

Pour les câpres[478], dont Alexandrie fournit une abondante récolte, on ramasse les fleurs avant qu'elles s'ouvrent et on les confit dans du sel, ou on les fait cuire dans l'eau et on les conserve avec de l'huile et du vinaigre. Les plus réputées de toutes sont celles venant d'Alexandrie[479]. Il y en a bien qui viennent de Ligurie, conservées dans le sel; elles sont savoureuses mais beaucoup plus petites que celles d'Alexandrie, parce que les câpriers qui poussent à Alexandrie d'Egypte sont

---

[476] sur ce « poivre long » دار فلفل, voir IBN EL-BEÏTHAR, no 1696 [477] voir *Plantes d'Eg.,* ch. XXIX, p. 94, le *za'tar hendi* (*Origanum Indicum*). VESLING (*Observations* ...) donne le dessin d'une autre variété [478] voir plus haut p. 17. — « La câpre est le bouton floral et non entièrement éclos » (DUCROS, p. 17, no 30). — Le câprier a été souvent décrit par les voyageurs; parmi d'autres : GHISTELE [1482-1483], p. 176; VON MEGGEN [1542], p. 168-169; BELON [1547], p. 94 a; 97 b; 125 a-b; 129 b; PALERNE [1581], p. 28; 168; 198; KIECHEL [1588], p. 338; TEUFEL [1588], p. 11; WILD [1606-1610], p. 96 et 298; SANDYS [1611], p. 90; NEITZSCHITZ [1636], p. 144; COPPIN [1638-1646], p. 251; 262; Benoît DE MAILLET, II, 16 *; NORDEN, II, p. 11 [479] selon PLINE, au contraire, « il ne faut pas employer le câprier d'outre-mer; celui d'Italie est moins dangereux » (XX, 165). Il indique (l. XIII, 127) les propriétés dangereuses des câpres d'importation.

eux-mêmes plus grands, ont de plus grandes feuilles et sont moins épineux [480]. Les câpres salées sont hautement recommandées pour ceux qui ont l'estomac chargé d'humeurs grasses et pituiteuses, ainsi que pour les estomacs faibles et souffrant d'inappétence, pour les obstructions intestinales, spécialement pour les spasmes ou la paralysie de la rate provoquée par ces humeurs, pour les fièvres invétérées et chroniques [481].

Le pavot

Le pavot noir et le pavot blanc poussent l'un et l'autre en Egypte; le second est plus courant [482], car ses graines blanches sont la gourmandise des enfants; son lait, exprimé dans de l'eau et absorbé tiède, est bon pour faire dormir les insomniaques [483], pour calmer l'inflammation des reins et les échauffements urinaires, pour arrêter les écoulements âcres et
160 piquants du cerveau aux poumons | et la pénible toux qu'ils provoquent. Contre ces mêmes affections et contre les crachements de sang, les graines du pavot, broyées avec du sucre et absorbées par la bouche à la dose d'une cuiller, de préférence au moment où le malade va se coucher, seront d'un grand effet.

Quant au pavot noir [484], il pousse dans la Thébaïde d'Egypte; en incisant sa tête, on en fait sortir une larme que les Egyptiens

[480] Belon [1547], p. 94 a, parle de ces « câpriers sans épines » [481] Ibn el-Beïthar (nº 1877), parle des vertus médicinales du câprier [482] voir aussi p. 68, et Ibn el-Beïthar, nº 794 [483] Ducros, nº 98, p. 56 : « les enfants qui en usent tombent dans une sorte de somnolence dont la durée varie suivant la quantité de drogue mastiquée ou ingérée » [484] Ibn el-Beïthar, nº 116.

appellent *affium* et que nous nommons *opium ;* en broyant ces 160
mêmes têtes de pavot et en les écrasant dans le pressoir, ils en retirent un suc qu'ils nous envoient en guise d'opium et qui est le *meconium* [485] des Grecs. Dans ce pays, les Egyptiens, les Turcs et les Arabes font une grande consommation d'opium; beaucoup d'entre eux y sont habitués et en avalent presque chaque jour une demi-drachme et jusqu'à une drachme ou même deux pour se donner de l'entrain et du courage, surtout à la guerre. Mais, plus haut, dans notre second livre, et dans nos livres sur *La Médecine des Egyptiens,* nous en avons dit beaucoup plus, et avec assez de soin, sur l'usage de l'opium, son absorption et les divers effets qu'il produit chez ceux qui ont l'habitude d'en prendre.

Le palmier et la canne à sucre

Les Egyptiens utilisent souvent comme nourriture le bourgeon du palmier qu'ils appellent *cephalon :* ils le mangent volontiers cru ou cuit. Partout, dans les champs, poussent les cannes à sucre, que tous mangent crues à cause de leur goût très agréable. On les passe au pressoir pour en extraire la sève, puis on les fait cuire au feu et on obtient un très bon sucre dont surabonde toute cette région, et spécialement l'île nommée *Delta,* très favorable à cette plante. Les choses sont telles qu'il nous est arrivé de trouver par hasard, autour de certaines cannes à sucre, un dépôt semblable à une croûte de sel, que Dioscoride

[485] au lieu de *meconicum,* lire *meconium ;* cf. *Médecine des Eg.,* IV, chap. I, p. 252 et 255.

fait entrer dans la catégorie du miel. Voici, en effet, ce qu'il en écrit. (Dans le second livre sur *La Matière Médicale,* chap. 92) : « Il y a une autre espèce de miel qu'on appelle *sucre ;* en Inde et en Arabie Heureuse, on le trouve dans les roseaux ». Avicenne l'a nommé *sel indien,* et Arrien, dans *La Navigation de la Mer Rouge,* l'appelle *sucre.* Il a sans doute échappé aux anciens que le sucre était fait avec des cannes broyées et pressées, dont on extrait la sève sucrée que l'on fait ensuite cuire au feu.

Voici pour les espèces oléracées totalement comestibles qui poussent en Egypte. Il nous faut parler maintenant des plantes qui ont des racines propres à la consommation.

161

CHAPITRE X

Les racines de lotus, que les Égyptiens mangent de façon habituelle chaque année

Parmi les racines comestibles familières aux Egyptiens et qui sont produites par le Nil, deux leur sont particulièrement agréables : le lotus et la colocase. C'est des racines du lotus que nous parlerons d'abord puisque, cuites ou crues, elles sont le régal habituel de la population de ce pays, et spécialement des Juifs. On appelle cette plante *'Arais el Nil*[486].

---

[486] sur *ʿAra'îs el-Nil,* voir *supra* p. 67.

Aveu ... [487]

Nous avouons qu'en écrivant notre livre sur *Les Plantes d'Egypte* nous ignorions totalement le lotus; nous avons alors confondu, avec cette plante que nous n'avions pas encore discernée, le nénuphar (que les Arabes appellent *nuphar*). C'est-à-dire que, pour plusieurs raisons, nous avions supposé que le lotus était une espèce de nénuphar; nous avions remarqué, en particulier, qu'il avait, lui aussi, cette étonnante faculté de se tourner vers le soleil : au coucher du soleil, sa fleur se resserre dans l'eau et se ferme; elle sort de l'eau quand le soleil se lève; cela est vrai de toute la plante, mais on le voit surtout pour sa tête et sa fleur. 161

Or, après la parution de mon livre sur les plantes d'Egypte, Dominique a Rege[488] chirurgien et pharmacien de la Nation Vénitienne dans la ville du Caire, m'envoya d'Egypte de nombreuses racines de lotus, de la taille d'une grosse noix, de forme arrondie et allongée, avec quantité de petites racines fines et longues, ou radicelles, sortant de la racine principale. La racine est jaune à l'intérieur et noirâtre à l'extérieur. A l'époque où cette plante pousse grâce à l'arrivée de l'eau du Nil par les canaux, et pendant les trois mois durant lesquels les paysans la colportent à travers la ville, les gens se nourrissent de sa racine

---

[487] cet aveu est réitéré au début de la « Dissertation » de Prosper Alpin « sur le lotus d'Egypte » qui figure à la fin du livre *Les Plantes d'Egypte,* édition augmentée et corrigée (de 1735), p. 77 [488] Dominicus a Rege figure aussi sous le nom de Domenico a Rege dans le texte en italien de G. Lumbroso, *op. cit.,* p. 462.

fraîche, crue ou cuite. Mon correspondant ajouta que, selon l'homme à qui il avait acheté ces racines, la plante était semblable
162 au petit nénuphar, à cela près que ses fleurs étaient bleues. | S'il en est ainsi, ce lotus du Nil serait celui d'Athénée, et non pas celui de Dioscoride; cet auteur, en effet, a écrit que le lotus portait une fleur semblable à celle du lis, totalement blanche : c'est le cas du grand nénuphar.

... et justification

Que cette plante doive cependant être comprise dans le genre *nénuphar,* nous n'avons aucune raison d'en douter, car le nénuphar et le lotus sont presque complètement semblables, par leurs feuilles, par leurs tiges, par leurs fleurs, par leurs fruits. Bien plus : nous n'avions pas tort, naguère, de nous demander si le grand nénuphar était le lotus de Dioscoride. Voici, en effet, la description qu'en donne cet auteur : (*La Matière Médicale,* livre 4, chap. 115) « Il y a aussi en « Egypte le lotus, qui pousse lorsque les eaux arrosent les plaines; « il a la tige de la fève, une petite fleur, blanche comme celle du « lis; on dit que sa fleur se contracte et se ferme au coucher du « soleil et s'ouvre à son lever; on ajoute que sa tête se cache dans « l'eau le soir et en ressort à l'aube; sa tête est comme celle du grand « pavot et contient des graines, comme des graines de millet, que « les Egyptiens font sécher pour en confectionner des pains [489].

[489] PLINE (XXII, 56), fait aussi allusion aux pains faits avec ces graines par les bergers d'Egypte. On verra plus loin (p. 165) la restriction qu'ALPIN apporte sur ce point.

« Ce lotus a une racine que l'on mâche crue ou cuite; elle ressemble 162
« à un coing [490] et, mise en décoction, elle présente l'aspect du « jaune d'œuf ». Cette description confirme l'opinion suivant laquelle le lotus est une espèce de nénuphar, puisqu'il a des tiges, des fleurs, une tête semblables à celles du pavot, et des graines comme celles du millet.

Comme à Venise

Que faut-il ajouter ? Ne sait-on pas que la racine du lotus ressemble à celle du nénuphar ? Nous-même, en effet, dans les lagunes de Marghera, près de Venise, nous avons rencontré, outre le nénuphar à longue racine, un nénuphar, blanc lui aussi à racine ronde comme un coing. Mais la racine longue nous a semblé être plus caractéristique du nénuphar jaune car, d'après ce que l'on sait actuellement, le nénuphar jaune a toujours la racine longue, tandis que les nénuphars blancs, dont la plante est plus grande que les autres, ont tantôt la racine longue et tantôt la racine ronde (*corsion*) [491] du lotus : ainsi en est-il pour les plantes que nous avons rencontrées autrefois

[490] *malum cotoneum* (en italien : pomo cotogno) (cf. BEDEVIAN, n° 1304)

[491] il est question du lotus dans *Plantes d'Eg.,* p. 103-105 (éd. 1640) et dans la *Dissertatio de Loto,* placée après *Plantes Eg.,* dans l'édition de Leyde 1735; dans cette *Dissertatio,* p. 77, la racine *corsia* (ou corsium) est aussi nommée; le dessin qui en est donné est plus suggestif que celui du présent livre. On peut voir *Description de l'Egypte*[2], t. 19, p. 420. Le nom et la comparaison avec le coing viendraient de Théophraste. Alpin a latinisé le mot en le mettant au féminin en accord avec *radix.* On a adopté ici l'orthographe *corsion,* en accord avec le texte de *Description de l'Egypte.*

dans les étangs de Marghera, comme nous venons de le dire, et dont nous donnons une gravure (voir planche II, n° 5).

L'autorité d'Ibn el-Beïthar

Ambibetar, médecin arabe, a écrit, sur les plantes poussant en Egypte un livre très recherché par les botanistes [492] et que j'ai vu, chez un médecin juif, traduit de l'arabe en espagnol. La traduction — pour le dire franchement — n'avait ni l'exactitude ni la fidélité que j'aurais désirées; mais, si je m'étais rendu compte que la traduction était
163 fidèle, eût-elle été | en espagnol, j'aurais acheté le livre à n'importe quel prix à ce médecin juif. Dans ce livre, après avoir décrit le lotus d'après Dioscoride, Ambibetar s'exprime lui-même de la façon suivante : « Je dis que le *bisnim* [493] pousse abondamment en « Egypte et qu'il y est bien connu, surtout là où le Nil est en crue « et recouvre la terre. Cette plante est à peu près semblable au « nénuphar et les Egyptiens en connaissent deux espèces : l'une « qu'ils appellent *el hanziri* (de porc) et l'autre, nommée *el arabi* « (arabique), qui est meilleure. Avec ses fleurs, comme avec celles « de nénuphar ou de lis, ils ont coutume de faire une huile extrême- « ment recommandée par eux, en inhalations par le nez, pour les « frénétiques. Sa racine s'appelle *biaron ;* la racine de l'espèce *arabique*

[492] il s'agit du *Traité des Simples,* dont une édition française a été publiée par L. Leclerc en 1877 [493] M. DELILE, in *Description de l'Egypte²,* t. 19, p. 421, note qu'Alpin. utilisant une traduction espagnole d'AMBIBETAR (IBN EL-BEÏTHAR), a écrit *bisnim el Hanziri* pour *bachenyn el-khanz yr* (= nénuphar des porcs), et *bisnin el-Arabi* pour *bachenyn 'araby* (= nénuphar des Arabes). De même, quelques lignes plus loin : *biaron* pour *byârou.*

« est supérieure à celle de l'espèce *el hanziri,* qui est moins odorante, 163
« son odeur ressemble à celle du souchet. Cuite avec du jus de viande, « elle prend la couleur du jaune d'œuf mêlé à un peu d'albumine; « si on la goûte, elle a un peu une saveur de *truffe ;* elle est légèrement « échauffante, elle est aphrodisiaque, elle réchauffe l'estomac et « elle est utile pour la dysenterie » [494].

Voilà donc ce que dit Ambibetar sur le lotus. Bien que cette description semble coïncider avec ce que Dioscoride et d'autres auteurs ont dit de cette plante, on voit bien qu'elle est tout à fait insuffisante, puisqu'elle ne parle ni de ses feuilles, ni de ses fleurs, ni de ses fruits, ni de ses racines, ni de cette admirable façon de se tourner vers le soleil, dont tous font mention à propos du lotus. Mais l'auteur a été fort avisé de n'en pas parler, puisqu'il a dit que le lotus était semblable au nénuphar, ce qui signifie que ces plantes ont mêmes feuilles, mêmes tiges, mêmes fleurs, même tête, même racine, même propension étonnante à se tourner vers le soleil. Une chose n'a pas échappé à cet homme : c'est que l'on trouve un nénuphar à racine ronde comme le coing; c'est celui que nous avons rencontré nous aussi dans les lagunes de Marghera. Quant à l'étonnante façon de se tourner vers le soleil, nous l'avons observée nous aussi, naguère, chez les nénuphars des étangs de Marghera, et nous l'avons bien vérifiée, comme nous en avons témoigné dans notre livre sur *Les Plantes d'Egypte* [495]. Ajoutons que les vertus

[494] traduction d'IBN EL-BEÏTHAR, n° 292, *bechnîn,* « nymphaea lotus et caerulea » [495] *Plantes d'Eg.,* ch. XXXIV, p. 103-105 : « Le lotus d'Egypte, appelé *nuphar* ». C'est à la p. 104 qu'il est question des étangs de Marghera.

et les usages médicaux du lotus décrit par Ambibetar sont à peu
164 près les mêmes que ceux du nénuphar : il a dit, en effet, | que l'huile de ses fleurs, prise en inhalation par le nez, était bonne pour les frénétiques et que sa racine était utile pour arrêter la dysenterie. Aussi, jusqu'à ce que l'on découvre dans le Nil une autre plante semblable au nénuphar et ayant toutes les caractéristiques du lotus, nous croirons que le lotus de Dioscoride est le nénuphar blanc à racine *corsion* de lotus.

Arguments tirés de Dioscoride

Pour confirmer notre opinion, s'ajoutent encore deux affirmations de Dioscoride, à propos du nénuphar, qui poussent à croire que le nénuphar blanc à racine ronde est une espèce de lotus : la première est que, selon lui, le nénuphar porte une fleur blanche comme celle du lis, avec des étamines jaunes au milieu; la seconde, c'est que la tête de la plante porte des grains noirs. Si cela est vrai, vu que les fleurs du nénuphar sont complètement blanches, sans aucune couleur jaune en leur milieu, et que leurs graines sont jaunes et non pas noires, il faut, semble-t-il, douter fortement qu'il s'agisse du nénuphar de Dioscoride, et penser plutôt à son lotus, dont il a dit qu'il avait une fleur blanche et une tête contenant non pas des grains noirs, comme il l'avait dit du nénuphar, mais des graines semblables à celles du millet.

Conclusion

De tout cela il ressort, me semble-t-il, que nous pouvions ne pas avoir tort, ailleurs, d'identifier avec le lotus le nénuphar, qui a des fleurs blanches, dont les graines

ne sont pas noires, qui a pour racine un *corsion* de lotus, dont les fleurs se ferment et dont la tête se cache dans l'eau au coucher du soleil et qui, à l'aube, rouvre ses fleurs et sort sa tête de l'eau. Que le lotus, dont les Egyptiens appellent la racine *'Arais el Nil,* soit, lui aussi, une espèce de nénuphar, ses tiges, la forme de ses fleurs, sa taille et sa tête ne permettent pas d'en douter.

Couronnes bleues et roses

Que ce soit le lotus d'Athénée, on le conclut facilement d'après ses fleurs bleues et d'après Athénée lui-même. Cet auteur, en effet, dans son quinzième livre sur les *Deipnosophistes,* écrit que les Egyptiens avaient autrefois coutume de tresser des couronnes de lotus. Il ajoute que les unes, en fleurs roses, étaient appelées *antinoennes* [496]; on nomma les autres, faites en fleurs bleues, *couronnes de lotus*. Athénée a rapporté aussi que, pendant un séjour de l'empereur Adrien à Alexandrie, un Egyptien lui apporta une fleur de lotus rose comme un grand prodige, un objet merveilleux digne de retenir les regards [497]. On ne peut pas croire qu'il s'agisse du
lotus de Théophraste ou de Pline | puisque sa fleur n'est pas 165
blanche et que sa racine n'a pas la taille d'un coing mais, comme nous l'avons dit, la grosseur d'une grosse noix et non celle d'un coing.

---

[496] le fait est cité, in *Description de l'Egypte,* par DELILE, qui ajoute (vol. 19 p. 430) que « cette fleur est représentée avec son fruit, sur la tête antique en marbre d'Antinous ». Antinous était le favori de l'empereur Adrien [497] le lotus *rose* (Nelumbo) est en effet d'origine asiatique et d'implantation récente en Egypte.

165 Auteurs de seconde main — A vrai dire, si les ouvrages des anciens, en particulier ceux d'un Théophraste, d'un Dioscoride, d'un Pline, ne donnent pas une connaissance tout à fait sûre du lotus, je croirais volontiers que cela vient du fait que Théophraste et autres ont parlé de cette plante d'après les relations d'autres auteurs et sans la connaître vraiment. Les Egyptiens, ai-je dit, mangent pendant trois mois ces racines, cuites; elles ont, à l'intérieur, la couleur et même la saveur du jaune d'œuf. Ils les mangent crues aussi, et spécialement les Juifs, sur le marché de qui on voit l'*'arais el Nil* mis en vente pendant la crue du Nil, c'est-à-dire en juillet, août, septembre. C'est ce qui fait dire à Pline, par erreur, que le lotus-herbe apparaît lorsque les eaux du Nil se retirent des rigoles. Mais les eaux commencent à se retirer en octobre seulement.

Pains de lotus ? — Jacques Manni, qui avait exercé la médecine en Egypte pendant plusieurs années [498], me raconta autrefois que les Egyptiens avaient coutume de faire des pains avec ces graines contenues dans la tête du lotus [499] en les réduisant en une farine qu'ils mélangeaient avec de l'eau ou du lait. Mais je serais porté à douter fort que ce soit vrai. Car tous les Egyptiens, riches ou pauvres, citadins ou campagnards, ne se

---

[498] sur J. Manni, voir note 4 (= *Préface,* p. [5]) [499] ces détails sur les pains de lotus sont déjà dans Pline, XXII, 56, qu'Alpin lui-même cite textuellement à la fin de sa *Dissertation* sur *le lotus* (placée à la fin de *Plantes d'Egypte,* p. 84 dans l'édition de 1735).

nourrissent d'aucun pain autre que celui de blé : nous nous sommes rendu compte suffisamment — et plus encore — que ce peuple ne mange pas d'autre pain, sinon en temps de disette; alors seulement, à cause du prix et de la pénurie, il est arrivé aux Egyptiens de manger de ces pains de graines de lotus, comme Diodore de Sicile l'a savamment transmis à la postérité.

Après avoir écrit ces pages sur le lotus, nous avons reçu du Caire, en Egypte, une lettre accompagnant de l'*'arais el Nil,* c'est-à-dire du lotus à fleur blanche comme le lis. Nous nous réservons de faire un long exposé sur ce lotus dans notre second livre sur *Les Plantes Exotiques* [500]. Nous promettons de donner, à cet endroit, une gravure exacte, absolument digne de foi et très élégante, du lotus de Dioscoride, de Théophraste et de Pline.

CHAPITRE XI 166

Les racines que nos compatriotes appellent « colocases », et que les Égyptiens, qui les nomment « culcas », mangent cuites.

Ailleurs, dans mon livre sur *Les Plantes d'Egypte,* j'ai écrit que, parmi les racines dont il use fréquemment, cuites dans le jus ou autrement, ce peuple a particulièrement en honneur celles

---

[500] les deux livres sur *Les Plantes Exotiques* n'ont été publiés, comme le présent ouvrage, qu'après la mort de l'auteur. cf. *Avant-propos,* p. [xii].

166 qu'on appelle *colocases*[501]. Elles sont, pour la plupart, longues et épaisses, pareilles à celles des roseaux, ou, mieux, ressemblant, par leur taille et par leur forme, à celles de la plante appelée vulgairement *smilax de Chine*[502]. Elles sont blanchâtres à l'intérieur, noirâtres à l'extérieur, de saveur âcre et un peu astringentes; on remarque de nombreuses feuilles, fixées à leurs pétioles épais et longs, et ressemblant à des feuilles de nénuphar, mais beaucoup plus grandes.

En Egypte

Parmi ces racines, beaucoup de celles qui poussent ici ont aussi une forme ronde et de l'épaisseur. Il y a donc une double distinction à faire parmi les *culcas* d'Egypte : d'une part, leur racine est longue ou arrondie et, d'autre part, les racines de forme ronde sont tantôt complètement arrondies tantôt un peu aplaties. Mais, quoique de formes différentes, ces racines ont toutes la même substance, la même couleur, le même goût. Ecrivant sur ces racines dans notre livre *Les Plantes d'Egypte*[503], nous avons dit que cette plante était stérile et n'avait ni pédoncule, ni fleur, ni fruit, ni graine : nous l'affirmons encore maintenant, d'après le témoignage unanime

[501] il est question de la colocase, ou *culcas*, dans *Plantes d'Eg.*, p. 48 et 192-193 (*Observations de J. Wesling*), dans l'édition de 1735. Le texte d'Alpin se trouve p. 101 de l'édition de 1640, celui de Wesling à la p. 37 de l'édition de 1638 de ses *Observations* [502] in textu : *china*, qui désigne le smilax de Chine = squine = smilax china (*china* en italien), cf. *Description de l'Eg'*, t. 11, p. 457 et Bedevian, nº 3230 (smilax china) [503] defait, ce paragraphe est en partie repris du livre *Les Plantes d'Eg.*, ch. XXXIII, p. 101.

de tous ceux — et ils sont nombreux — qui ont jusqu'à présent parcouru les diverses régions de l'Egypte. Parmi tous ces innombrables voyageurs qui sont allés dans ce pays depuis que nous en sommes revenus, il n'y en a pas un seul qui ait vu (ou ait entendu dire que quelqu'un avait vu) une colocase avec fleur et fruit.

Hors d'Egypte

Bien que, sur le sol d'Egypte d'où elle est certainement originaire, selon l'avis unanime, cette plante n'ait jamais été vue avec pédoncule, fleur et fruit, il ne m'échappe pas que la colocase a pu fleurir parfois, sur un sol étranger, comme l'ont affirmé beaucoup | d'hommes de valeur[504] 167
et très savants. Je pense, en particulier, à Ferrante Imperato[505] (non moins connu par son érudition et sa compétence que pour son honnêteté et sa probité) et à Fabius Columna[506] (digne, lui aussi, de tous les éloges). L'un et l'autre m'ont affirmé, dans leurs lettres, qu'à Naples la colocase vulgaire fleurissait souvent, donnant, près de chaque feuille, trois fleurs, semblables à des fleurs d'arum

[504] corriger *ingenius* en *ingenuis*, et, un peu plus loin, *quo libet* en *quod libet* [505] né à Naples dans le courant du XVIᵉ siècle, il fut dans sa ville natale un pharmacien célèbre. Il fit une collection de minéraux, se monta un jardin botanique et étudia spécialement la vipère. Il fut en correspondance avec tous les naturalistes de l'époque, dont Mathiole, qui parlent de lui avec éloges. On cite de lui un seul ouvrage « contesté à tort » : *Dell'istoria naturale, Libri XXVIII* (Naples 1599), (d'après Michaud, *Biogr. Univ.*) [506] botaniste né à Naples en 1567, mort en 1650. Selon certains, il fut le premier à faire graver des dessins de plantes sur cuivre (au lieu de bois). Selon d'autres, cette innovation serait due à André Lagona (de Ségovie, 1499-1560). Voir Hoefer, *Histoire de la botanique*, 1882, p. 119.

167 et d'où sortait ensuite un pistil, qui portait des fruits mais ne mûrissait jamais complètement. Bien plus : Imperato, avec la délicatesse dont ce geste n'est qu'un des traits, m'envoya, les mois suivants, une fleur cueillie sur une colocase et que je conserve chez moi. Ce qui a été dit amena Fabius Columna, homme célèbre par sa vaste culture, à penser que cette colocase commune était le véritable arum égyptien de Pline, surtout étant donné que cette plante a une racine orbiculaire et bulbeuse, qu'elle donne une fleur d'arum et un pistil, et qu'on mange sa racine, crue ou cuite.

La description de Pline

Ces caractéristiques semblent assez bien correspondre à la description que Pline donne de l'arum d'Egypte lorsqu'il écrit (Livre 19, chap. 5) : « On range parmi ces espèces la plante appelée « en Egypte *arum,* presque aussi grosse que la scille, portant les « feuilles de la patience, une tige droite de deux coudées grosse « comme un bâton, et une racine plus molle qui se mange même « crue ».

Assurément, par la taille et la forme, la racine ronde de la colocase paraît semblable, jusqu'à un certain point, à la racine ronde de la scille, et ses feuilles ressemblent à celles de la patience à feuille ronde. Notre auteur a peut-être pu voir dans cette plante le rhapontic que, voici quatre ans, nous avons reçu du Mont Rhodope de Thrace et dont nous avons démontré, dans notre exposé destiné aux étudiants en médecine dans les classes de l'université de Padoue, que c'était une patience, à laquelle nous avons aussi donné le nom de *patience à feuilles rondes,* à cause de ses

feuilles quelque peu arrondies. Par la dimension et la forme de ses feuilles, cette plante est apparue à tous comme semblable à la colocase. La plante appelée *rhus,* à feuille de patience ronde, n'était peut-être pas ignorée de Pline.

L'opinion commune

Je reviens à mon propos, dont je m'étais écarté, et je conclus que la colocase commune, à cause de sa racine ronde, un peu semblable à celle de la scille et plus tendre (ce qui permet de la manger, même crue), à cause de ses vastes feuilles que leur forme rapproche de celles de la patience à feuilles rondes, et à cause, enfin, de sa tige |
droite grosse comme un bâton, a paru à beaucoup être l'arum 168
d'Egypte. Le premier à soutenir cette opinion fut André Mattioli [507], homme qui, en son temps, ne fut peut-être dépassé par personne dans la connaissance des plantes médicinales et qui (pourvu que l'esquisse de la fève d'Egypte ne soit pas fausse) semble avoir tenu que la colocase à racine ronde est l'arum, étant donné la ressemblance qu'elle paraît avoir avec cette plante par ses feuilles et sa racine.

---

[507] HOEFER, *op. cit.,* p. 108, écrit : « André *Mathiole* ou *Mattioli* (né à Sienne en 1501, mort à Trente en 1577) s'est fait une grande renommée par son commentaire sur Dioscoride, souvent réimprimé et traduit dans les principales langues de l'Europe (...). La partie la plus intéressante et vraiment originale de l'ouvrage de Mathiole comprend les renseignements qui lui avaient été transmis sur les plantes de l'Asie Mineure par le médecin Guillaume Quakelbeen, attaché à Busbecq, ambassadeur de l'empereur d'Allemagne à Constantinople (...) ».

168 **Opinion personnelle de l'auteur** Que la colocase des Egyptiens ne soit pas l'arum d'Egypte, on peut le démontrer par cet argument : la racine de la colocase, surtout appréciée des Egyptiens à cause de sa qualité, est généralement une macrorrhize, c'est-à-dire une racine longue, semblable à celle des roseaux. Je ne nie pas, cependant, qu'ici les Egyptiens se nourrissent abondamment, aussi, de la racine ronde, qui ne diffère vraiment de la macrorrhize que par sa forme. Si donc, selon Mattioli [508], la colocase à racine ronde est l'arum — (et, pourrait-on penser, c'est avec la même façon de voir que Pline a pris la colocase pour l'arum, à cause de la ressemblance qu'il a trouvée entre ces deux plantes) — que sera, alors, la colocase à racine longue ? Ne sera-ce pas la fève égyptienne des anciens ? Et, si c'est la fève d'Egypte, y aura-t-il un arum macrorrhize, c'est-à-dire à racine longue ? Pas du tout. Car la ressemblance entre la colocase et l'arum se trouve surtout dans leur racine ronde [509].

Un dessin démenti par l'observation Que penser du dessin de la fève d'Egypte transmis autrefois par Mattioli ? Je conjecture — et avec certitude — que Mattioli a été trompé par son ami Augier de Busbecq [510], qui lui avait donné ce dessin apporté de Constantinople.

[508] corriger *Matheola* en *Matheolo* [509] DELILE, *Description de l'Egypte*^{2}, t. 19, p. 434-435, fait le point sur les changements intervenus dans l'attribution des noms. De même SAUMAISE, et S. DE SACY (*Abdellatif*, p. 94 et suiv.)
[510] Augier Ghilen de Busbecq « diplomate né à Comines en 1522, mort en 1592. Il fut ambassadeur de l'empereur Ferdinand Ier auprès de Soliman

J'ai toujours tenu pour certain que ce dessin de la fève d'Egypte était faux. Car, moi qui ai passé quatre années entières en Egypte pour y exercer la médecine, je n'ai jamais pu rencontrer dans le Nil cette plante de Mattioli, bien que je l'aie recherchée avec grand soin, le long du fleuve, depuis la ville appelée *Rosette* jusqu'au Caire, et du Caire à Damiette. Je suis arrivé à cette dernière ville par le Nil, en été. Pendant cette saison, dans toute l'île Delta, la plus fertile de toutes les provinces d'Egypte, j'ai vu des champs pleins de colocase et j'ai observé toutes les autres espèces de plantes. Et pourtant, je n'ai jamais pu voir cette fève d'Egypte, | ni 169
trouver quelqu'un qui l'ait rencontrée quelque part en Egypte. J'ai vu et parcouru aussi bon nombre de lacs : j'y ai cherché en vain cette plante, qui se signale par la largeur de ses feuilles.

... et par les faits Que dire encore ? Si cette très féconde plante à fèves poussait abondamment en Egypte, comme semblent l'avoir dit les anciens, est-ce que les indigènes n'auraient pas une grande abondance de ces fèves

le Magnifique de 1555 à 1562, gouverneur des fils de Maximilien II, intendant de la Reine Elisabeth d'Autriche, femme de Charles IX, de 1570 à 1574, puis plénipotentiaire de Rodolphe II à Paris (...) Il introduisit en Occident plusieurs arbres de l'Orient, entre autres le maronnier d'Inde » (DEZOBRY et BACHELET, *Dictionnaire de biographie, d'histoire et de géographie*). Cf. *infra*, p. 187. Actuellement, une fête a lieu chaque année, à Bousbecque (près de Tourcoing) en l'honneur d'A. de B. — DELILE écrit in *Description de l'Egypte*^{2}, t. 19, p. 428 « Mathiole avait donné (du *faba aegyptiaca* ou *Nymphaea Nelumbo*) une figure imaginaire tout à fait fausse ».

169 comestibles, dont ils se nourriraient, comme ils mangent, pendant toute l'année, les fèves légumineuses ? Si ces fèves poussaient ici, est-ce qu'on ne les verrait pas vendre dans la ville du Caire et dans toute ville ou tout village ? Au contraire, si on la demande aux Egyptiens, ils se moquent de vous et disent qu'ils ne connaissent nulle part, en Egypte, une plante qui porte des fèves de ce genre. La plante dont Mattioli a donné la peinture comme étant celle de l'arum d'Egypte n'est pas la colocase à racine ronde, bien que sa racine paraisse arrondie; il nous est facile de le savoir, à nous qui avons manié quantité de colocases. La colocase à racine ronde a, en effet, une racine orbiculaire semblable à celle de la rave. Mais la racine ronde de cette colocase dessinée est connue, dans notre pays, sous la forme de racine longue. Lorsqu'elle n'a pas un terrain convenable mais seulement une terre différente de celle où elle pourrait vivre normalement, elle s'épuise en grande partie et finit par devenir une petite racine ronde.

Une contre-expérience

A Venise, où nous passâmes autrefois de nombreuses années dans l'exercice de la médecine, on nous apporta d'Egypte, en hiver, une caisse pleine de terre d'Egypte avec de nombreuses colocases macrorrhizes, c'est-à-dire à racines longues. Au début du printemps, au moment où les colocases commençaient à germer dans la caisse, nous avons vu que toutes leurs racines étaient longues, géniculées, tout à fait semblables à celles des joncs. Pendant l'été, elles dépérirent et, une à une, les racines longues devinrent finalement de petites racines rondes.

Conclusion

Aussi n'avons-nous pas tort de penser que cette *fève d'Egypte* portant un pédoncule, une fleur et des fèves comestibles est une fable, puisque personne ne connaît cette plante ni ces fèves. Puisque la racine de cette plante fut anciennement appelée *colocase* par ces populations et qu'elle a pour caractéristique, comme on le sait, de leur servir, crue ou cuite, | de 170
nourriture ordinaire et commune, nous n'avons pas tort de louer les hommes qui ont voulu voir la *fève d'Egypte* des anciens dans cette racine poussant spontanément en Egypte, y prospérant surtout dans les eaux des lacs, gardant jusqu'ici le nom de *colocase*, et utilisée, crue ou cuite, dans l'alimentation la plus ordinaire.

Une fois n'est pas coutume

Néanmoins, au grand étonnement de tous, nous vîmes une colocase d'Egypte fleurir dans notre jardin en 1612. Lisez ce que nous avons écrit à ce sujet dans nos livres sur *Les Plantes Exotiques* [511]. Mais ce n'est pas une raison pour que Théophraste, et Dioscoride après lui, et d'autres encore en s'appuyant sur eux, aient écrit par erreur que cette plante portait un pédoncule, des fleurs, des fruits (qu'ils ont appelés *fèves* à cause de la ressemblance que certains leur ont trouvée avec celles-ci) et que ces fruits furent autrefois utilisés dans l'alimentation habituelle de ces populations parce que les gens les mangeaient crus ou cuits. Comment pourrions-nous

---

[511] cette floraison accidentelle est aussi rapportée dans les *Observations de Wesling* sur *Plantes d'Egypte* de Pr. Alpin, p. 193 (dans l'édition de 1735), et p. 38 (dans celle de 1638).

170 croire qu'une plante qui autrefois poussait spontanément dans les lacs d'Egypte ait maintenant complètement disparu ? [512] Et, si elle n'a pas disparu, pourquoi ne la connaît-on pas, elle et ses fèves comestibles, tellement utilisées par tous pour leur nourriture ainsi que les racines ?

Objections sans valeur

Quelqu'un nous objectera-t-il qu'on doit considérer comme fève égyptienne des anciens la plante apportée d'Egypte à Trente par Odoardo Polono, que Mattioli dit avoir vue, et dont il a inséré le dessin dans ses commentaires, tel qu'il l'avait reçu d'Augier de Busbecq ? Un seul argument nous suffira à prouver facilement que cette objection n'est pas valable : si on l'admettait, il ne faudrait pas dire qu'il y eut autrefois chez les Egyptiens, comme semblent l'avoir écrit tous les auteurs anciens, deux racines poussant dans le Nil utilisées comme nourriture et connues de ces populations; il faudrait dire qu'il y en eut beaucoup plus que cela : d'abord celle que Mattioli a cru être la fève d'Egypte, ensuite le lotus d'Egypte, la colocase longue et la colocase ronde. Or, la plupart

---

[512] sur les distinctions à faire entre colocase, arum, « ciborium », et les confusions faites entre ces trois noms, on trouvera des explications et des précisions dans DELILE, *Description de l'Egypte* [2], t. XIX, commentaire de la pl. 61, p. 431-433; F. HOEFER, traduction de Diodore de Sicile, t. I, p. 11 et 37 (notes); et dans le commentaire d'ANDRÉ à PLINE, *H.N.*, XIX, 96; XXI, 87, etc. (dans l'édition « Les Belles Lettres »). Deux de ces auteurs précisent que la « fève d'Egypte » ne se trouve plus dans ce pays.

des auteurs anciens semblent d'accord sur le fait que l'on connaissait seulement deux racines poussant dans le Nil et utilisées comme aliment.

Appel à Hérodote ...

Hérodote, l'écrivain le plus ancien, mentionne (dans le livre 2) deux plantes poussant dans le Nil. La première, d'après lui, a une racine orbiculaire; il ne s'agit pas du lotus, comme Pierre Belon l'a cru par erreur, ne sachant pas qu'en Egypte les colocases ont le plus
souvent des racines longues et | épaisses, semblables à celles des 171
roseaux, bien qu'il y ait aussi, dans ce pays, des plantes nommées *colocases* et ayant la racine ronde. La deuxième plante dont parle Hérodote porte à son sommet quelque chose comme un noyau d'olive, et c'est ce qui a fait croire à beaucoup que c'était la fève d'Egypte.

... à Diodore de Sicile ...

Après Hérodote, Diodore de Sicile dans son livre premier sur les actions fabuleuses des anciens, parle ainsi de ces plantes : « Le Nil « produit aussi, en abondance, le lotus, avec lequel on fait du pain « comme nourriture; il produit aussi en abondance le *ciborum*, « que l'on appelle *fève d'Egypte* ».

... à Théophraste et à Dioscoride ...

Que dire de Théophraste et de Dioscoride ? N'ont-ils pas traité seulement de deux plantes poussant dans le Nil : la fève d'Egypte (dont la racine, selon Dioscoride, est appelée

171 *colocase*) et le lotus d'Egypte ? Que dirons-nous alors ? Si la fève d'Egypte eſt différente de la colocase, il n'y aura pas deux plantes (le lotus et la fève d'Egypte) poussant dans le Nil, mais, en outre, les colocases. Et si, comme d'autres l'ont cru, la colocase à racine ronde était l'arum égyptien, il y aurait quatre plantes poussant dans le Nil, alors que, pourtant, les anciens s'accordent à dire que, de mémoire d'homme, il y en a deux seulement : la *fève d'Egypte* (par quoi ils n'ont pu désigner que la colocase) et le *lotus d'Egypte*[513].

... à Pline ...

Et que dirons-nous de l'arum d'Egypte ? Pousse-t-il en Egypte ? Parmi les anciens, je n'ai lu aucun auteur qui mentionne l'arum d'Egypte, à l'exception de Pline[514], qui nomme l'arum d'Egypte et le décrit en disant qu'il a des feuilles presque aussi grandes que celles de la patience, une tige droite longue de deux coudées et grosse comme un bâton, une racine semblable à celle de la scille, mais plus molle, qui se mange même crue.

... et à un adversaire

Si la colocase à racine ronde produisait, en Egypte, un pédoncule, Pline aurait pu, à juſte titre, la nommer *arum*. Mais, comme elle ne porte, en Egypte, ni pédoncule, ni fleur, la colocase ne peut pas être l'arum. Et ce, non seulement en Egypte, mais encore à Chypre et dans l'île de Crète, endroits où les fleuves donnent spontanément naissance

[513] voir Delile, p. 435 [514] Alpin cite ici Pline, *H.N.*, XIX, 96, en changeant un peu la teneur du texte.

à d'innombrables colocases *ſtrongylorrhizes* (c'eſt-à-dire dotées d'une racine ronde) qui n'ont jamais produit de fleurs. Si, un jour, elles avaient fleuri, leurs fleurs auraient été vues par quelques personnes, et en particulier par Honorius Belli de Vicence[515]. | Cet illuſtre 172
médecin, très fort dans la connaissance des herbes, et qui passa plusieurs années dans l'île de Crète pour y exercer la médecine, aurait d'autant plus remarqué ces fleurs qu'il avait soutenu mordicus, contre nous, que la colocase était l'arum des Egyptiens.

Faux et usage de faux

Pour défendre cette opinion, Jean Vincent Pinelli[516] homme très illuſtre par sa naissance et par l'étendue de son érudition, désireux de confirmer la thèse d'Honorius Belli[515], me promit souvent que, pour la prouver de façon évidente, il se procurerait à Naples une

[515] Honorius Belli, médecin et botaniſte né à Vicence vers le milieu du XVIe siècle. Après Vicence, il exerça en Crète (alors au pouvoir des Vénitiens). Possédant bien le grec, il essaya de reconnaître les plantes dont les Anciens avaient parlé. Il était en correspondance avec les botaniſtes de son époque. Il releva les erreurs de Belon, qui avait herborisé avant lui en Crète. Il n'a rien publié lui-même. Ses dernières lettres connues sont de 1597. (Cf. Michaud, *Biographie universelle*) [516] Jean Vincent Pinelli naquit à Naples, en 1535, d'une riche famille originaire de Gênes. On lui attribue l'organisation du premier jardin botanique de sa ville natale. Etabli à Padoue en 1558, il fit de sa maison le lieu de rencontre des savants. Bibliophile célèbre, il avait la plus riche bibliothèque particulière de l'époque, un cabinet d'antiques et de médailles, de fossiles, de cartes, de dessins. Il mourut en 1601. De Thou a fait son éloge. Sa vie, écrite par Paul Gualdo, fut imprimée à Augsbourg en 1607. (Cf. Michaud, *Biogr. Univ.*).

172 colocase entière, avec sa fleur, et me la montrerait, afin que je sache la vérité sur cette plante. Enfin, ayant reçu, sans regarder à la dépense, la colocase qu'on lui avait fait parvenir à Naples, il me manda sans tarder ainsi que Jacques Antoine Cortusi [517], noble padouan, directeur du Jardin Médical de Padoue, pour que, tous deux, nous examinions cette plante avec sa fleur. Mais, contre toute attente, il arriva qu'en l'examinant de près je reconnus la fleur comme une fleur de gouet; et Cortusi acquiesça immédiatement. Comme Pinelli s'entêtait à nier, voici que, pour ma chance, en déroulant les feuilles de la colocase séchée, nous vîmes apparaître une feuille de gouet, à laquelle tenait un début de fleur et qui avait été négligemment laissée entre les feuilles par ceux qui avaient envoyé la plante à Pinelli. A cette vue, tous furent frappés de stupeur et déclarèrent que la plante était un faux. La discussion sur la colocase prit fin immédiatement et sans difficulté.

Supercherie de savant

A la suite de cet incident, on ajouta foi à l'histoire que voici. Luc Ghini [518]

[517] Jacques Antoine Cortusi, botaniste italien né dans le courant du XVIe siècle. Il herborisa en Italie, dans les îles grecques et en Syrie. Prédécesseur d'Alpin à la direction du Jardin botanique de Padoue, où il fut nommé en 1590, il publia un catalogue descriptif des plantes de ce jardin. Mathiole, avec qui il correspondait, donna à une plante le nom de *cortusia :* c'était le premier exemple, dit-on, d'un nom d'homme donné à une plante. Linné nomme cette plante *cortusia matthiola.* (Cf. MICHAUD, *Biogr. Univ.*)

[518] « Lucas Ghini (né près d'Imola en 1500, mort en 1556) occupa, en 1534 la chaire de botanique de l'Université de Padoue et fut plus tard appelé à

(très célèbre professeur de l'université de Bologne, où il donnait 172
son enseignement sur les simples), pour bien montrer, lui aussi, que la colocase était l'arum d'Egypte, enfouit une racine d'arum dans la terre où se trouvait déjà une colocase. L'arum fleurit au milieu des feuilles de colocase et poussa un pistil. Ainsi furent trompés beaucoup de gens, qui crurent alors que la colocase était l'arum d'Egypte. Telle est l'histoire que Louis Anguillara [519] raconte dans ses *Entretiens sur les Plantes Médicinales.*

diriger le jardin des plantes nouvellement fondé à Pise. Il eut pour disciples Ulysse Aldrovande, Constantin de Rhodes, Anguillara, et fournit à Mathiole un grand nombre d'observations. Bien qu'il n'ait laissé aucun ouvrage sur la botanique, il passait auprès de ses contemporains pour avoir beaucoup contribué au progrès de cette science. (...) Schreber et Willdenow ont donné le nom de *ghinia* à un genre de plantes de la famille des pyrénacées ». (HOEFER, *Histoire de la botanique,* p. 108). Selon MICHAUD, *Biogr. Univ.,* c'est à Bologne (comme le dit ici Alpin) qu'il occupa la chaire des simples, et, médecin, il serait l'auteur de l'ouvrage *Morbi Neapolitani curandi ratio perbrevis,* Spire, 1589. Sur le *morbus neapolitanus,* cf. CUMSTON, *Histoire de la Médecine,* Paris, La Renaissance du livre, 1931, p. 310-311. — Sur ce personnage, voir encore Dr. Paul DELAUNAY, *La vie médicale aux XVIe, XVIIe, et XVIIIe siècles,* p. 445.

[519] sur Anguillara, cf. DEZOBRY et BACHELET; *Dictionnaire de biographie ...,* et HOEFER, *Histoire de la Botanique,* p. 108. — Natif d'Anguillara, dans les Etats de l'Eglise, Aloysio Anguillara mourut à Ferrare en 1570. Il visita, en naturaliste, l'Italie, l'Illyrie, la Turquie, les îles de Crète, de Chypre, de Corse et de Sardaigne, une partie de la Suisse et les environs de Marseille. Certains auteurs lui attribuent la fondation du Jardin botanique de Padoue vers 1545 (cf. ci-dessus, *Avant-propos,* p. [IX], n. 3). Anguillara se soucia spécialement d'étudier la correspondance entre les noms vulgaires des plantes et leurs noms anciens. Il montra que les noms vulgaires étaient souvent ceux

Réponse à une dernière objection

Finalement, que dirons-nous en réponse à Ferrante Imperato et à Fabius Columna, hommes bien nés, qui m'écrivirent qu'en Italie ils avaient souvent vu des colocases avec des fleurs semblables à celles de l'arum ? S'il eſt vrai que cette plante fleurit ici, nous n'avouerons pas cependant qu'il s'agisse
173 de l'arum, | étant donné que la colocase diffère de l'arum en de nombreux points, et en particulier par la taille de ses feuilles (qui, de plus, ne sont pas tachetées) et surtout par sa racine et par son pouvoir, qui eſt d'encombrer la circulation tandis que l'arum la dégage.

L'autorité d'Ibn el-Beïthar

L'Egyptien Ambibetar lui-même, dans son chapitre sur la colocase, a enseigné que cette plante n'avait ni pédoncule, ni fleur, ni fruit [520].

---

que leur donnaient les anciens, légèrement modifiés. Marinello, avec qui il correspondait, réunit et publia, avec son consentement, quatorze de ses lettres, sous le titre *Semplici dell'eccellente Al. Anguillara,* Venise 1561, in-4 et in-12 (l'édition in-12 contient des gravures). HOEFER, citant la *Bibliothèque Botanique* de Tournefort et Séguier, signale une traduction latine « extrêmement rare » du recueil de lettres, intitulée *De simplicibus liber primus,* Bâle 1593, in-8, avec des notes de Gaspard Bauhin. (On notera le libellé légèrement différent donné ici par Alpin : *Simplicium Medicamentorum Discursus*). Selon HOEFER, Anguillara et Mathiole furent des adversaires irréconciliables.

[520] IBN EL-BEÏTHAR, nº 1821; la traduction de Leclerc donne : « cette plante n'a ni tronc ni fruit ». Alpin a écrit : « ... non caulem, neque florem neque fructum ». *Caulis* désigne la « tige » en général.

Or, si la colocase avait, un jour, donné ici une fleur, fût-ce dans 173
l'antiquité, les auteurs anciens n'auraient pas manqué de la décrire comme une plante différente de la fève d'Egypte, qui eſt une colocase macrorrhize : ils n'auraient pas dit qu'il y avait seulement deux plantes du Nil très répandues, mais ils auraient aussi mentionné l'arum parmi les plantes nilotiques.

Dernières remarques

Et nul ne peut croire qu'Hérodote a considéré comme arum la plante qui a une racine orbiculaire; il s'agit plutôt du lotus, dont la racine, comme le dit Théophraſte, eſt ronde, semblable à un coing.

Dans ses livres sur les plantes, André Césalpin [521] (*Les Plantes,* livre 5, chap. 38) a écrit qu'une certaine plante, semblable à la

---

[521] sur Césalpin, cf. DEZOBRY et BACHELET, *Dictionnaire de biographie,* HOEFER, *op. cit.,* Dr. Paul DELAUNAY, *La Vie médicale aux XVIe, XVIIe, et XVIIIe siècles,* Paris 1935. — Né à Arezzo en 1519 et mort en 1603, André Césalpin eſt célèbre à la fois comme médecin et comme botaniſte. On lui attribue des découvertes sur la circulation du sang qui font de lui le précurseur d'Harvey. On cite spécialement son ouvrage *Quaeſtiones peripateticae* (Florence, 1567, in-4). Ce livre a été traduit en français (CÉSALPIN, *Queſtions péripatéticiennes,* trad. M. Dorolle, Paris, Alcan, 1929, in-8 carré). En botanique, il fut aussi un précurseur « Son immortel ouvrage *De Plantis libri XVI* (Florence, 1583, in-4) eſt le premier essai d'une véritable syſtématisation de la botanique... » (HOEFER, *op. cit.,* p. 110). L'herbier de Césalpin, conservé au Cabinet d'hiſtoire naturelle de Florence, contient 768 espèces collées sur papiers et accompagnées des noms que l'auteur leur a donnés ainsi que des noms vulgaires qu'elles portent dans certaines régions d'Italie. Plumier a donné le nom de *caesalpina* à un genre de légumineuses d'Amérique (d'après HOEFER, p. 112).

colocase et que les Siciliens aussi appellent *colocase,* pousse en Sicile : elle a des feuilles presque aussi vastes que les « feuilles à masques » [522] avec quelques taches en forme d'ondes d'un vert gai, elle a une racine ronde mais, cependant, elle ne porte, d'après lui, ni fleur, ni pédoncule. Il dit que c'est le grand arum.

Promesse d'auteur

Nous qui attendons de recevoir d'Egypte d'autres colocases, peut-être essayerons-nous de traiter cette délicate question avec beaucoup plus de précision dans notre second livre sur *Les Plantes Exotiques.* Là nous nous efforcerons de mettre la dernière main à notre travail pour faire connaître la vérité sur ce point (Voir la colocase d'Ambibetar et la colocase longue : planche III, n°s 1 et 2, et autre dessin, planche IV).

174

CHAPITRE XII

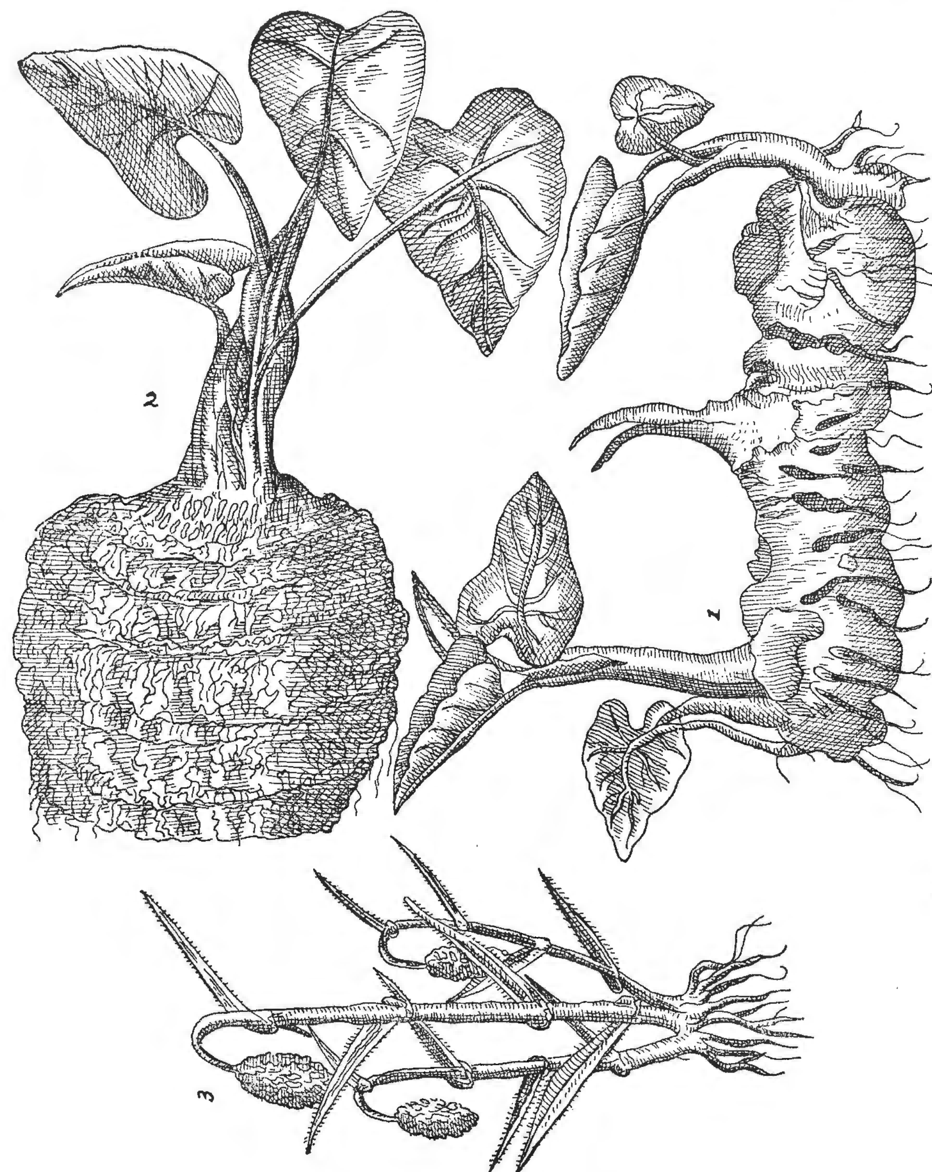
LES AUTRES RACINES COMESTIBLES QUI POUSSENT EN ÉGYPTE

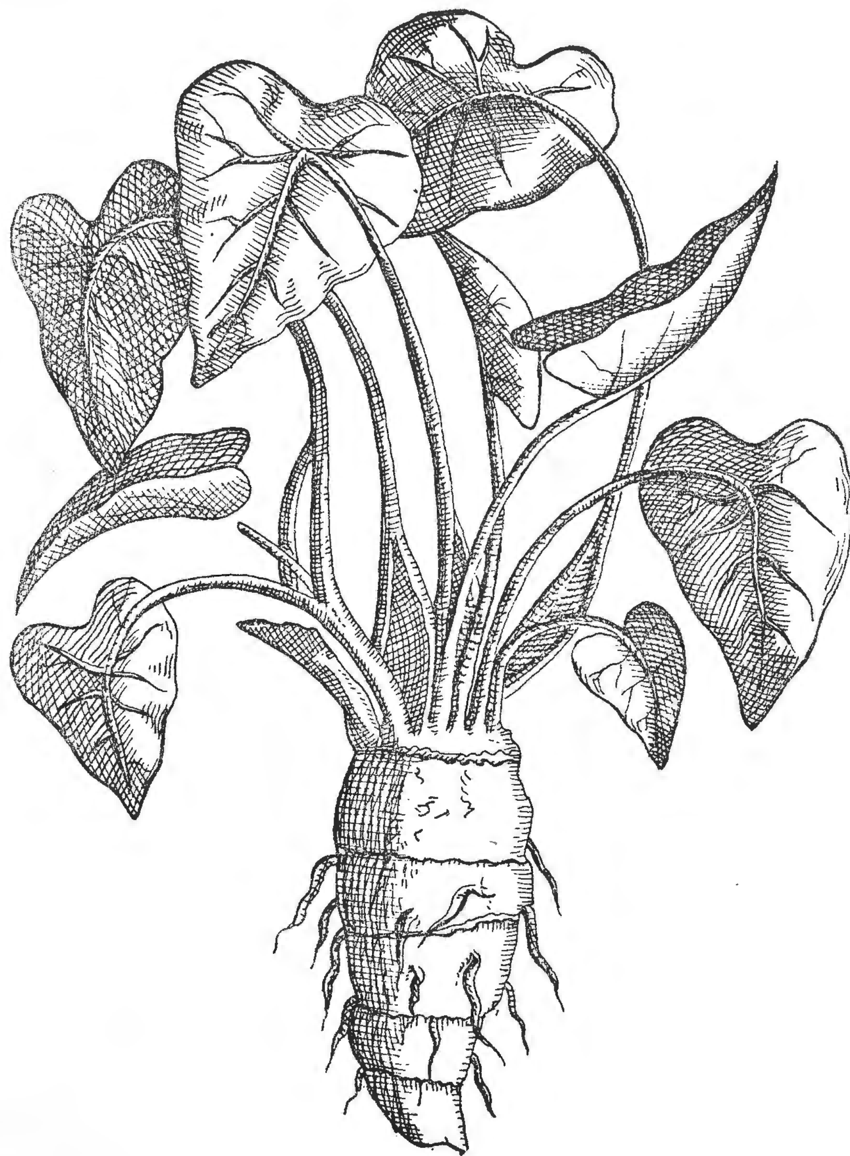
La carotte

Les Egyptiens ont aussi, en abondance, d'autres racines comestibles, qu'ils mangent crues ou cuites; et il y a, parmi elles, le panais vulgaire et cette racine sauvage que les nôtres appellent *carotte.* Celle-ci est noire ou d'un

---

[522] sur les « *feuilles à masques* » (personata folia) cf. PLINE, XXI, 87 et commentaires d'ANDRÉ in éd. « Les Belles Lettres » : On appelait ainsi les feuilles de nénuphar rose des rivières italiennes, feuilles assez larges pour faire des masques pour les enfants.





blanc tirant sur le jaune. On mange ces racines cuites ou crues. 174
Elles sont utilisées par les femmes qui ont besoin de se purger. Leur efficacité comme diurétique et aphrodisiaque n'eſt pas à minimiser.

Racines diverses

Tout comme les Italiens, les Egyptiens mangent le raifort au début du repas, mais pas à la fin, car il provoque des rots de mauvaise odeur. Ils mangent volontiers la betterave et le chou-rave crépu, cuits dans le jus ou avec de l'oignon, du persil et du sel; il en eſt de même de la rave et du navet. Ils ont aussi des oignons blancs, des échalotes rouges, des poireaux, de l'ail.

L'ail importé

Ce dernier (l'ail) eſt, chez tous, d'un usage commun et fréquent, à tel point que l'on ne prépare aucun plat sans lui. L'ail de la meilleure qualité ne se trouve pas en grande abondance en Egypte, car, à cause de la chaleur singulière du pays, ses gousses ne viennent pas ou sont très petites. En conséquence, comme l'Egypte ne produit pas l'ail de la meilleure qualité et que les Egyptiens, les Arabes et les Ethiopiens en font une grande consommation, tant comme nourriture que comme remède, des navires en apportent, en grande quantité, d'Italie en Egypte, où il eſt vendu fort cher. Nous l'avons vu parfois évalué à un prix tel que les marchands l'échangeaient contre un poids égal d'excellent poivre rond.

Les vertus de l'ail

Parmi ces populations, on fait servir l'ail à de nombreux usages médicaux. On inſtille dans l'oreille son suc chaud pour guérir la surdité

175 chronique | et les bourdonnements qui en résultent; l'ail frais broyé sert à guérir des blessures récentes de quelque importance; en le mangeant, on arrête les douleurs de ventre non accompagnées de fièvre; brûlé avec du miel, il sert à faire des onctions pour les irritations de la tête chez les enfants; on l'absorbe, cuit, avec grand profit, contre la toux chronique; on le prend cru, copieusement, contre les poisons ou les morsures de bêtes venimeuses; on avale son suc, ou on boit à larges doses du bon vin généreux dans lequel on l'a mis en décoction; en le mangeant, on fait sortir les éclats de roseaux [523] logés dans quelque partie du corps; on l'absorbe aussi comme diurétique ou comme émollient et laxatif. Un bain de siège dans une décoction faite d'ail sec avec ses tiges est très efficace pour faciliter les règles des femmes et surtout pour expulser l'arrière-faix chez les femmes en couches. Les femmes observent que le même résultat est obtenu si elles reçoivent dans l'utérus la vapeur de cette décoction; aussi font-elles, d'habitude, avec grand profit, des fumigations d'ail brûlé avec sa tige sur du charbon.

Une espèce de souchet

Non loin du fleuve poussent en terre de petites radicelles assez semblables au souchet rond, jaunes à l'extérieur et blanches à l'intérieur; elles sont très douces, de sorte que beaucoup de gens les mangent crues. On en exprime le lait pour le donner à ceux qui toussent

[523] p. 175, l. 9 : *hirundines* doit évidemment être corrigé en *harundines*. Une partie de ces vertus de l'ail, et en particulier celle dont il s'agit ici est mentionnée par Pline, XX, 55.

ou qui souffrent d'inflammation urinaire. Les Arabes l'appellent *zeilin ;* Sérapion en fait mention. C'est la *mélinatalée* de Théophraste et l'*antalium* de Pline; nous l'appelons *souchet comestible*.

CHAPITRE XIII 176

Les céréales et les légumes qui abondent en Égypte

Comme les Italiens, les Egyptiens ont en abondance le blé, le seigle, l'orge, le maïs, l'avoine, le millet d'Ethiopie, qu'ils appellent *dora,* les vesces, le trèfle.

La culture du blé

Cette région produit en abondance le blé; on le sème au début du mois de novembre, une fois que la terre a complètement absorbé l'eau du Nil. Beaucoup, pour le semer, n'attendent pas que la terre ait séché : ils le jettent dans l'eau au mois d'octobre; il y germe, grandit peu à peu de même que l'eau qui recouvre le sol est peu à peu absorbée, et, quand la terre est sèche, il s'y trouve solidement implanté par ses racines. Il grandit ainsi, sur un sol riche et sous l'effet d'un climat chaud, de telle sorte que tous les blés portent des épis au moment de la Nativité du Seigneur et parviennent complètement à maturité pendant tout le mois de février.

Les provisions de blé

La province de Memphis, dite *province de Masr,* produit du blé en grande quantité. Mais celle du Saïd et celle de Thèbes le produisent en

telle abondance que, chaque année, de grands bateaux en apportent une énorme quantité au Caire. Tous les sept ans on en remplit des greniers (que le public appelle *sonè*)[524] par crainte d'une montée des prix et pour permettre toujours un ravitaillement abondant. Grâce à ces mesures de prévoyance, le blé est, le plus souvent, vendu à bas prix, ce qui permet à tous les habitants, citadins et campagnards, riches et pauvres, de manger du pain de froment.

La paille

La paille du blé est très utilisée comme fourrage pour les chevaux : avec une espèce de meule, on réduit la paille sèche en petites particules, guère plus grosses que la balle du grain, que l'on mélange à l'orge donnée habituellement
177 comme fourrage aux chevaux; | ils s'en nourrissent fort bien et deviennent très robustes. Les gens sèment et récoltent beaucoup d'orge pour nourrir les chevaux. Ils n'aiment pas beaucoup le seigle.

Recette pour le riz :
la «pila»

Dans tous les sols d'Egypte irrigués par les eaux, on sème le riz et on le cultive avec grand soin, car, pour les Egyptiens, c'est la nourriture de beaucoup la plus courante et la plus habituelle. Ils le font cuire dans du jus gras de mouton jusqu'à ce qu'il devienne comme le dessus d'une purée; ils y ajoutent une bonne quantité de beurre et recuisent complètement le tout par ébullition. Ils appellent ce plat *pila*[525].

---

[524] en arabe *chouna ;* voir plus haut p. 21 et note 59 [525] nous disons *pilaf* (ou *pilaw*), d'après le mot persan *pilaou*.

Le dhura

Ils sèment le maïs, la vesce et la luzerne comme 177
fourrage pour les chevaux et les mulets. L'Egypte produit aussi du millet, mais peu; on le sème pour les poules. On a en abondance une certaine espèce de millet appelée *millet d'Ethiopie* et dont le vrai nom est *dora* (Voir planche III, n° 3). Cette plante a une tige de roseau, géniculée, beaucoup plus courte que celle du millet vénitien (vulgairement appelé *sorgho*), avec des feuilles plus courtes et moins larges; elle porte une panicule dont la forme et la grosseur la rapprochent du sorgho et qui, cependant, ne pointe pas vers le haut comme celle du sorgho, mais s'incline vers le bas; elle est formée d'innombrables petites graines rondes semblables à celles du sorgho, blanches à l'extérieur et à l'intérieur. Avec la farine de ces graines, on fait du pain blanc très agréable au goût et très utilisé.

Le «mash»

Au même moment que le blé, on sème aussi le lin, très abondant en Egypte, le trèfle et toutes les autres céréales et légumineuses. Parmi les légumineuses, la première place revient, pour la qualité, à celle qu'on appelle *mas*[526]. Viennent ensuite, par ordre de qualité, le pois, le haricot, le pois chiche, la lentille, la fève, la lentille ers, la gesse, la vesce craque, le fenugrec, l'ers. Parmi toutes les légumineuses, les Egyptiens préfèrent celle que les Arabes appellent *mas :* par sa plante et sa graine elle ressemble au pois, mais elle est beaucoup plus petite. Je croirais cependant que c'est une espèce de pois, mais d'autant

---

[526] ***mash,*** **déjà cité plus haut, p. 68-69 et 152.**

plus utile pour l'alimentation que ses qualités passives la rendent plus facile à digérer. Puisque nous avons traité avec soin de cette plante à la fin du premier livre de cette *Histoire,* nous n'ajouterons rien.

Légumes divers et festins turcs

Ensuite viennent les pois, que l'on utilise communément, cuits, pour l'alimentation, et que les indigènes, comme nos compatriotes, mangent aussi verts et crus. Il y a des haricots
178 de toutes sortes, | parmi lesquels certains ressemblent à ceux d'Italie : blancs, petits, à peu près de la grosseur d'une lentille. Les Egyptiens les mangent volontiers. Quant aux Turcs, les légumes sont pour eux le régal suprême, à tel point que, dans les banquets offerts aux frais de l'empereur des Turcs par le vice-roi d'Egypte, dans la salle d'audience, aux cadis, spahis, chiaus, beys, sanghiacs et autres Turcs, les plats sont surtout composés de légumes divers : pois, petits haricots blancs, pois chiches, lentilles.

CHAPITRE XIV

Les plantes non comestibles qui poussent en Égypte. Leur utilisation

On voit encore pousser en Egypte un nombre presque incalculable de plantes qui ne servent pas à l'alimentation. En voici quelques-unes que nous avons pu observer. Il y a le kali, nommé

kellu par les Arabes et qui comprend plusieurs espèces, le pégane 178
armel, la nigelle, le pavot noir, quelques variétés de jusquiame, mais surtout la blanche, l'ortie, différente des nôtres par sa graine semblable à celle du lin, l'*ossar* [527] dont on appelle le fruit *beidelsar,* la violette, le chiendent, le mélilot, le visnage, la citronnelle, l'iris, le psyllium, le behen blanc et le behen rouge, l'hermodactyle, le *buzeidan* [528], l'*abelmeluch* [529], le papyrus, la stratiote d'eau, le souchet rond, l'armoise, la rose, le sophora [530], la sesbanie, le *bon,* le jasmin d'Arabie, le *calaf* ou *ban,* le cotonnier, l'*uzeg* [531], l'*agialid* [532], le gland à parfum, le troène, le tamaris, l'acacia, la scammonée, le cassier purgatif, le baume, le tamarinier et l'arbre à laine. Il faut parler à part de chacune de ces espèces non comestibles que nous venons d'énumérer.

---

[527] cette plante est désignée ailleurs sous le nom de *sar* (p. 153). Voir *Plantes d'Eg.,* ch. XXV (p. 85-87 de l'éd. de 1640), puis gravure des *Observations* de Wesling, au chap. XXV [528] également p. 130; 132 et 180 [529] c'est le nom du ricin commun en Afrique du Nord (Larousse); voir plus bas p. 181. — Son nom arabe est حب الملوك *hab el-molouk,* « graine des Moluques » (*croton tiglium* L.), de la famille des euphorbiacées (Ducros, p. 44 nº 78). C'est un « purgatif violent et dangereux, à moins qu'on ne lui enlève auparavant son enveloppe extérieure » [530] il faut probablement mettre une virgule entre *rosa* et *sofferra,* cf. 152 (*soffera*), 191 (« soffera, que l'on croit être une espèce de séné, mais qui dure toute l'année (*perennis*) ») et *Plantes Eg.,* ch. XXIV, p. 83 [éd. 1640] : « *Sophera* ressemblant au galega » [531] sur *uzeg,* voir la note 575 (p. 195), et *Plantes d'Eg.,* ch. XII [532] graphies variables, selon les endroits du livre : *agialid* (p. 178, 195), *agihalid* (p. 153); image dans *Plantes d'Eg.,* ch. XI.

Le Kali [533]

Parmi les plantes de kali (appelées *kellu*) que nous avons décrites dans notre livre sur *Les Plantes d'Egypte,* il y en a une espèce dont nous avons eu connaissance plus tard et que l'on réduit en cendres pour fabriquer du verre
179 et faire du savon. | Belon dit [534] avoir vu cette plante dans une plaine proche de la ville nommée *Rassit* [535]. Il pensa que c'était l'*anthillis* des Grecs et il n'eut pas tort étant donné qu'elle a des branchettes droites, des feuilles petites semblables à celles de la lentille mais beaucoup plus petites, que la plante entière a le goût salé et qu'elle naît dans les lieux sablonneux et salés.

Pégane armel, violette, nigelle, opium

Le pégane armel pousse en beaucoup d'endroits, tout à fait tel qu'on le voit représenté par Dioscoride. Les Egyptiens ont des violettes, poussant sur place ou apportées d'ailleurs : sous ce climat chaud, tous les utilisent beaucoup et avec grand profit. La nigelle odorante, à graine noire ou blanchâtre, pousse aussi en abondance. Quant au pavot noir, qui pousse ici abondamment, on a dit plus haut qu'en broyant ses têtes et en l'écrasant dans un pressoir on en fait sortir un suc appelé *méconium.* Lorsqu'on fait dans sa tête une incision, il en sort une larme appelée *affium* par les Arabes et *opium* par les nôtres : c'est un poison qui donne la mort par refroidissement; nous avons parlé déjà,

[533] sur le *kali* (ou *kellu*), voir *supra* p. 151; *Plantes d'Eg.*, ch. XLII, p. 124 et suiv., avec trois gravures [534] BELON [1547], p. 97 a et b
[535] Rosette.

plus que suffisamment, de sa force et de son utilisation, aussi ne voulons-nous rien en dire ici.

La jusquiame

Nous avons vu que la jusquiame blanche a son origine en beaucoup d'endroits, mais en particulier dans la plaine autour des pyramides. Nous en avons donné un dessin dans notre second livre sur *Les Plantes Exotiques* que nous avons collectionnées durant les vingt années passées à Venise pour exercer la médecine, et à Padoue comme professeur ordinaire de médecine à l'université de cette ville (car, pendant ce temps, beaucoup de personnes nous ont fait de nombreux envois à partir de divers endroits). Ce livre paraîtra en même temps que la présente *Histoire* que nous écrivons. La plante en question ne pousse plus, à Alexandrie et dans l'ancienne Memphis, que sur les gravats des ruines.

Plantes diverses

L'ortie à graine de lin pousse en abondance; nous avons dit ailleurs ses facultés et ses usages. Nous avons dit, dans notre livre *Les Plantes d'Egypte,* que poussaient aussi en abondance, dans les lieux humides, l'*ossar,* de nombreuses graminées, et le mélilot, que les gens appellent *alchimelech* [536]. Naviguant du Caire à Alexandrie par le Nil, nous avons vu que, le long de la branche nommée *caliz,* non loin de la ville nommée *Rassit,* poussait très abondamment le *gingidium,* que beaucoup appellent *visnage :* | les petits rameaux de ses ombelles, 180

[536] peut-être *ikhlîl el-malek* (BEDEVIAN, nº 2254).

180 une fois séchés, sont souvent utilisés avec grand profit pour nettoyer les dents. Il y a aussi le papyrus qui pousse dans le Nil, ainsi que le souchet rond, dont nous avons souvent fait une abondante cueillette, de notre propre main, sur les bords humides du fleuve; il a des racines rondes et plus grandes que toutes celles que l'on a jamais rencontrées ailleurs.

Le « buzeidan »[536a]

Il y a encore certaines petites racines, fines, de couleur jaune, de goût assez doux, un peu échauffantes, qu'on appelle *buzeidan :* elles ressemblent tellement aux racines de valériane, appelées *ben blanc* dans les officines, que je les ai autrefois confondues avec celles-ci. Tous les estiment beaucoup comme aphrodisiaque, au point que chaque drachme de ces racines se vendait une pièce d'or. Nous avouons nous-même que, parmi les drogues qui, de mémoire d'homme, nous ont été transmises par les anciens et sont connues de nous actuellement comme aphrodisiaques, celle-ci tient vraiment le premier rang.

Mésaventures d'un médecin

Jean Bratti[537], de Justinopolis, médecin d'une grande érudition qui avait exercé la médecine pendant de longues années à Venise, était d'un tempérament si froid et si sec qu'on aurait pu le compter parmi

[536a] voir *supra,* note 352 [537] « Bratti de Venise (1592) vante les effets de l'or potable et de remèdes chimiques » (Boinet, *Les doctrines médicales, leur évolution,* p. 53).

les gens frappés d'anaphrodisie par maléfice. Or, ayant par hasard 180
goûté de cette racine, à Venise, dans la pharmacie à l'enseigne de l'autruche[538], il avoua ensuite avoir éprouvé, la nuit suivante, une excitation sexuelle d'une intensité tellement extraordinaire qu'il crut, pendant toute cette nuit, être tombé dans une violente et douloureuse crise de priapisme. Je ne peux pas dire avec certitude si cette racine pousse en Egypte ou vient d'ailleurs.

Le behmen[539]

Pour le même usage, les Egyptiens ont le behen blanc et le véritable behen rouge d'Arabie : c'est une plante qui ressemble au panais sauvage, qui

[538] Lire *struthionis* (génitif normal de *struthio,* autruche) au lieu de *struthii.* Dans son *Nuovo Theatro Farmaceutico,* Antonio De Sgobbis précise que cette pharmacie, qu'il dirigea (« Farmacopeo all'Insegna dello Struzzo in Venezia »), était sur le *Ponte di Barettari* (p. 431). Il cite des poèmes publicitaires en latin célébrant son officine « *Sub Struthionis signo* ». L'ouvrage d'A. de Sgobbis est un in-8° de 31 × 21 cm. et 820 p. environ. Dans l'exemplaire que nous avons eu sous les yeux, la première page et les cinq ou six dernières manquent. L'auteur donne (p. 433) des précisions sur la thériaque composée chez lui le 22 septembre 1662 [539] Behen : nom de plusieurs racines dont les principales sont le behen blanc et le behen rouge. Razi, dans son *Traité* III, ch. XXVIII, fol. 47 verso, cite les deux et dit que la seconde est aphrodisiaque. Le mot est une corruption de l'arabe-persan *behmen.* Des graines rapportées du Levant par Tournefort et semées à Paris produisirent la centaurée dite par les botanistes *centaurée behen* (d'après Marcel Devic, *Dictionnaire étymologique des mots d'origine orientale* dans *Dictionnaire* Littré, *Supplément* 1882). Voir Ibn el-Beïthar, n° 367; le behen blanc est la *Centaurea Behen* L., de la famille des Composées : Ducros, p. 26-27, n° 437 et pl. I, 3.

prend assise non sur une seule racine comme le panais, mais sur plusieurs, courtes, épaisses, se terminant en pointe, ridées dans le sens de la longueur, se dirigeant obliquement et non pas droit, de couleur rouge (les gens l'appellent alors « behem *amra* » ou blanche (et on l'appelle « behem *abiat* ») (Voir planche II, nos 6 et 7). Ces plantes ont une bonne odeur et un goût plutôt doux. Dans son livre *Des Simples,* au chapitre 223, Sérapion décrit ainsi ces racines d'après le médecin Aben Mesuag : « Il y a deux espèces
181 « de behem, le rouge et le blanc; | l'un et l'autre ont la forme « allongée et la taille d'une racine de petit panais; quelques-uns « sont sinueux. Ils viennent d'Arménie. Leur odeur eſt bonne; ils « sont un peu visqueux; ils sont l'un et l'autre chauds et humides; « ils augmentent le sperme. Mais Avicenne a dit que les racines de « behem étaient charnues, rugueuses, ratatinées par la sécheresse ». Il a fait erreur en disant qu'elles étaient chaudes et sèches; car ce ne sont pas celles-ci qui augmentent le sperme, mais celles qui sont humides. Sérapion a mieux agi en disant qu'elles étaient chaudes et humides.

L'« abelmeluch »

On appelle *abelmeluch* [540] des graines apportées de La Mecque; elles viennent d'une plante semblable au ricin; elles sont oblongues, arrondies, noirâtres avec une extrémité pointue. Elles sont douées d'un très fort pouvoir purgatif et purgent tellement bien que l'absorption d'une seule

[540] déjà nommé plus haut, p. 178.

d'entre elles suffit à produire, tant par vomissement que par effets 181
sur le ventre, une aċtion aussi violente que celle de l'ellébore blanc. Il y en a deux espèces : les unes, plus grandes, ont presque la grosseur et la forme des piſtaches avec leur enveloppe; d'autres sont beaucoup plus petites quoique ayant la même forme, et leur amande eſt à peu près de la grosseur de celle de l'épicéa [541]. Les secondes sont beaucoup plus vénéneuses : la moitié d'une graine suffit à donner la mort, et il n'eſt pas rare qu'elles produisent, chez ceux qui en prennent comme purge, des symptômes de la dernière gravité. Tous s'en abſtiennent comme d'un poison mortel. Les graines de la grande espèce sont parfois utilisées chez les campagnards.

L'iris musqué

Les Egyptiens ont encore un iris qui pousse chez eux mais dont ils n'utilisent pas les racines parce qu'elles n'ont pas tellement de qualités. Ils se servent plus communément de celles qui viennent de Grèce ou même de Syrie et qui sont très odoriférantes. Ils en ont toujours de

[541] passage incertain, le texte étant sans doute altéré; *épicéa* tente de rendre les mots *pinis piasse,* qui ne veulent rien dire de bien clair; on ne voit pas ce qu'eſt ce *piasse ;* Alpin a-t-il pensé à l'italien *pece,* ou au latin *picea* (cf. PLINE, *H.N.,* XVI, 38 sq.), ou au grec πίσσα « résine » ? Cela n'eſt pas bien satisfaisant, et suppose de toute façon une faute (la finale en *è* ne se juſtifiant pas). Peut-être vaudrait-il mieux imaginer que la forme *piassè* eſt une simple erreur typographique pour *plane.* On aurait alors l'expression : *plane similia,* « tout à fait semblable », et la traduċtion du passage serait : « leur amande eſt tout à fait de la grosseur de celle du pin ».

prêtes, réduites en poudre, pour les Arabes et les campagnards, qui s'en répandent sur le corps au sortir du bain. Les Arabes font si grand cas de ces racines qu'il n'y a pas un seul d'entre eux qui n'en ait deux ou trois pendues à son cou. Ils préfèrent leur odeur à celle du musc, ce qui explique qu'elles soient appelées *musc* [542] chez eux.

Les fleurs de citronnelle...

En beaucoup d'endroits d'Egypte pousse la citronnelle, ou jonc aromatique; bien qu'elle croisse dans leur pays, les Egyptiens ne l'utilisent pas mais lui préfèrent celle qui vient d'Arabie, car celle-ci est beaucoup plus odorante que celle d'Egypte et dépasse, par ses
182 qualités, toutes celles qui poussent en Afrique. | Ils utilisent en médecine les fleurs de cette plante; celles-ci ne leur manquent pas, mais elles ne sont pourtant pas en proportion de ce que la plante fournit; car, presque partout, les chameaux broutent la partie supérieure des plantes, qu'ils trouvent très agréable comme fourrage. Ce manque relatif de fleurs, Galien le signalait en écrivant (Les *Antidotes,* livre 1) : « Il ordonne en outre d'y mettre du jonc « aromatique apporté d'Arabie, que beaucoup appellent, je ne « sais pourquoi, *schaenantos,* c'est-à-dire *fleur de jonc,* bien qu'il ne « fournisse pas tellement de fleurs; car, quoique l'on apporte

[542] p. 191, il sera question du *mosch,* dont la graine est nommée *abelmosch,* plante semblable au *bammia* mais plus grande; sans doute s'agit-il du *bamia abelmuschus* ou *hibiscus abelmuschus* = Ketmie musquée (cf. BEDEVIAN, n°s 615 et 1832).

« la plante tout entière, sa partie supérieure a souvent été 182
« broutée par les chameaux, qui s'en nourrissent et s'en régalent » [543].

... régal des chameaux

Et, en effet, il n'y a pas, même actuellement, au Caire, grande abondance de fleurs de jonc aromatique car, comme l'a dit Galien, les chameaux broutent beaucoup la partie supérieure de ces plantes. Cela ne paraîtra pas étonnant à ceux qui ont visité l'Arabie et ont vu l'énorme quantité de chameaux qui y vivent. Les Arabes affirment en effet qu'en certains endroits, entre Damas et Babylone, ne vivent pas moins de quatre cent mille chameaux. Et on en voit encore beaucoup plus en Arabie, pays où pousse le jonc aromatique. Nul ne devra donc s'étonner qu'en broutant constamment la partie supérieure de l'herbe les chameaux détruisent la plupart des fleurs de citronnelle et que, étant détruites en très grande partie, ces fleurs ne se trouvent pas en quantité abondante. Si Mattioli s'était rendu compte de cela, il ne se serait pas moqué de Galien, ce grand médecin, lorsqu'il dit qu'à cause du grand nombre de chameaux qui broutent la partie supérieure de l'herbe on n'a pas autant de fleurs qu'il en faudrait. Car il n'a pas dit qu'il n'y avait pas du tout de fleurs, mais que nous n'en avions à notre disposition qu'une petite quantité, pour la cause indiquée plus haut.

[543] peut-être l'*idkhir* إذخر « schœnante », dont parle IBN EL-BEÏTHAR, n° 29.

Le merveilleux psyllium — Le psyllium abonde dans cette région. Son herbe n'est pas utilisée mais, à cause de ses graines, que leur taille, leur couleur et leur forme font ressembler à des pucerons, on l'appelle *herbe aux puces* [544]. Les Arabes ont raison de dire que cette graine constitue le plus grand des miracles : il est étonnant, en effet, qu'une graine si petite
183 ait deux propriétés complètement opposées | et destructrices. Son enveloppe a un pouvoir humidifiant, refroidissant et tempérant [545] par lequel la graine peut tuer [546]; sa substance intérieure est très chaude et très sèche et ronge l'intérieur des viscères.

Préparations à base de psyllium — Broyée, réduite en poudre et avalée, cette graine est un purgatif puissant : par vomissements et par les intestins elle évacue la bile épaisse, la pituite et les humeurs séreuses. Aussi est-il très courant que l'on en fasse prendre une drachme ou deux, en poudre, aux femmes hystériques ou aux personnes souffrant de coliques ou de maux de ventre froids. Que dire encore de ce

[544] l'« herbe aux puces », ou « pucière » (psyllium) : voir BEDEVIAN, nº 2737, et Pr. ALPIN, *Plantes d'Eg.*, ch. XLII, p. 129 (éd. 1640). DUCROS, p. 20, nº 36 (et pl. VIII, 17 b), mentionne le *plantago psyllium* L, appelé en arabe *barghouthy*. PLINE (*H.N.*, XXV, 140) dit que cette plante est appelée *psyllium* « parce que sa graine ressemble à une puce », ou *cynomyia* « parce que ses feuilles ont une certaine ressemblance avec une tête de chien » [545] *tempérant* traduit *epicerastica*, qu'Alpin semble avoir tiré du grec ἐπικεραστικός [546] l'utilisation du psyllium comme remède est indiquée dans *Méd. Eg.*, livre IV, ch. I, p. 255, et dans *Plantes d'Eg.*, ch. XLII, p. 129.

psyllium ? Ne prend-on pas aussi une drachme, et même jusqu'à 183
deux, de ses graines, entières, préalablement lavées quatre fois dans de la très bonne eau, pour les administrer, avant d'en avoir extrait le mucilage [547], à ceux qui sont atteints de fièvres ardentes malignes et pestilentielles ? L'effet est merveilleux : dès qu'elles sont avalées, le malade se met à transpirer copieusement, ou son ventre évacue des humeurs très putrides et très fétides, et il est ainsi délivré de ses fièvres. Nous avons vu guérir par ce procédé bon nombre de personnes qui se trouvaient dans un état désespéré. Mais qu'est-ce qui donne au psyllium le pouvoir de provoquer la sudation chez les malades et de leur purger le ventre ? Ce n'est pas ici le lieu d'en discuter : nous avons déjà parlé de cette graine plus qu'il ne fallait dans nos livres sur *La Médecine des Egyptiens*.

L'hermodactyle — Enfin, les Egyptiens ne sont pas privés de l'hermodactyle [548], très utile pour la médecine, spécialement pour calmer les douleurs venant de la goutte ou de l'arthrite, contre lesquelles rien n'est plus efficace que lui. En effet, soit absorbé avec les mets soit appliqué extérieurement sur la partie douloureuse, il supprime la douleur et en préserve pour l'avenir.

La découverte de Sifê — Cet effet remarquable de l'hermodactyle pour guérir la goutte, Sifê, médecin égyptien, semble avoir été le seul à le connaître. Voici,

[547] au lieu de *mucaginem*, lire *mucilaginem* [548] l'hermodactyle, ou hermodacte, est, en arabe, appelé *sourengan* سورنجان (DUCROS, p. 101, nº 175 et pl. II, 3; IBN EL-BEÏTHAR, nº 92 et 1345); c'est le *Colchicum variegatum* L.

en effet, ce qu'il a écrit sur ce remède dans son livre *Les Simples,* que l'on trouve encore, en langue arabe, chez les médecins égyptiens : « L'hermodactyle est chaud, et sec dans son effet second. Il est « aphrodisiaque, il augmente le sperme, surtout avec le gingembre, « le calament et le cumin; on en prend deux scrupules [550] avec du « sucre. C'est une thériaque des articulations, surtout à cause de
184 « sa substance fluente; | il calme immédiatement les douleurs des « jointures, il évacue la pituite épaisse, il a une vertu astringente. « Il empêche que les matières se répandent à nouveau dans un « membre dont il les a évacuées. Il fait très mal à l'estomac, mais « son action nocive peut être combattue par les roses, les raisins « secs, le calament et le cumin. La dose, quand on le prend pur, « est d'une drachme et demie; en solution, elle est d'environ deux « scrupules [550]. On peut le remplacer par la sarcocolle rouge ». A propos des douleurs articulaires, il dit : « ... on peut le remplacer « par son poids de feuilles de troène ou la moitié de son poids de « bdellium d'Arabie » [551]. Il dit encore : « L'hermodactyle comprend « deux substances : l'une émolliente et l'autre astringente. Grâce « à la chaleur naturelle qui agit en lui, il dégage la subtile substance

[550] le scrupule valant 1/3 de drachme, la dose « en solution » (cum medicamentis solventibus) est donc très inférieure à la dose « pure » [551] dans le texte : *dellium saracenicum :* il faut sans doute ajouter un *b.* Le bdellium est une sorte de gomme très employée dans la pharmacopée ancienne comme la sarcocolle dont il est donné ici comme remplaçant possible. Il y a plusieurs variétés de bdellium (b. d'Inde, b. d'Afrique, b. d'Ethiopie, etc.). *Saracenicus* est un adjectif formé sur *Saraceni,* qui désignait « un peuple de l'Arabie ».

« lubrifiante et lui redonne son efficacité en lui rendant sa fluidité; « il attire à lui, avant de la chasser, la matière retenue dans les « articulations. Ensuite, un peu plus tard, intervient la substance « froide, sèche, qui atteint le membre et les voies qui y conduisent, « les refroidit, produit son effet astringent, empêche que la matière « fluide retourne vers le membre et que se répande à cet endroit « ce qui vient d'ailleurs ».

Semonce aux médecins italiens

Or donc, les Egyptiens ont le véritable hermodactyle, qu'ils utilisent avec grand profit, comme je l'ai dit, contre les douleurs d'arthrite et de goutte. Et c'est pourquoi, pense-t-on, ces populations ne souffrent pas de goutte chronique parce que, dès qu'elles sentent les premiers symptômes du mal, elles font appel à cet extraordinaire remède, qui non seulement délivre des douleurs du moment mais — bien plus — préserve complètement de leur retour à l'avenir. Un médecin demandera quel est l'hermodactyle qu'utilisent les médecins égyptiens et si c'est l'hermodactyle vulgaire des officines. Pas du tout. Car, les racines d'hermodactyle vulgaire que nos médecins utilisent pour purger, les médecins égyptiens les appellent *chamira,* et une sûre et longue expérience leur a appris qu'elles n'avaient aucune action purgative, puisque les femmes les mangent en grande quantité, crues ou cuites sous la cendre, pour engraisser. En les mangeant, les femmes ne sont pas du tout purgées et ne ressentent aucun malaise. Elles digèrent et assimilent ces bulbes aussi bien
que les châtaignes. | Que nos médecins et pharmaciens comprennent 185

185 donc combien ils se trompent en utilisant ces racines comme purges et en les faisant entrer dans la préparation de remèdes purgatifs ! Et j'en souhaite à leurs grosses et petites pilules d'hermodactyle, auxquelles l'hermodactyle ne donne aucun pouvoir purgatif !

Une coquetterie ...

Les femmes égyptiennes n'ont rien tant à cœur que d'être grasses; elles y mettent tout leur soin, comme les nôtres à la tenue de leur chevelure. Leur grande satisfaction est la graisse. Il ne s'agit pas seulement d'une graisse moyenne, qui est louable parce qu'elle tient chaud comme un vêtement, rend les femmes plus belles, donne aux membres la beauté en remplissant les espaces vides, en tendant la peau et en la rendant brillante. Ce qu'elles aiment, c'est une graisse abondante, qui est inutile et embarrassante, parce qu'elle alourdit le corps et dissimule l'élégance des articulations, la forme et le dessin des membres. Pour obtenir ce résultat, elles utilisent divers procédés, surtout les clystères de jus gras de poulets — (nulle part les poules ne sont aussi grasses que dans ce pays) — et notre hermodactyle commun, que les Arabes appellent *chamira* et que les femmes égyptiennes mangent cru ou cuit sous la cendre, comme nous l'avons dit, avec autant de plaisir que les gens de chez nous mangent des châtaignes.

... qui fournit un argument ...

Il n'y a pas ici de femmes qui n'aient chez elles des hermodactyles : elles ne peuvent pas vivre sans ces bulbes. Cela prouve à l'évidence qu'ils ne sont pas vénéneux et qu'ils ne font pas périr par

suffocation, le jour même, comme le fait le colchique suivant ce que nous avons appris des anciens. Cela montre plutôt qu'ils sont très nourrissants, comme chacun peut sans crainte en faire l'expérience sur lui-même, et comme beaucoup de nos compatriotes l'ont expérimenté ici.

... mais qui coûte cher

Ces hermodactyles rendent les femmes si grasses qu'il leur arrive très souvent ce qui, d'après le récit de Galien, arriva à Nicomaque de Smyrne : son corps finit par former une telle masse qu'il ne pouvait plus se déplacer; il fut, dit-on, guéri par Esculape. J'ai vu souvent des femmes turques ou juives et des femmes de chez nous plus grasses que Nicomaque. Elles sont peut-être encore en vie et, à cause de la masse de graisse — et non de chair — produite en elles par ces racines, ne peuvent absolument pas se déplacer.

L'autorité de Sérapion

En parlant de l'hermodactyle dans son livre *Les Simples,* Sérapion a
très bien exprimé le pouvoir de ces racines. | Et, parce que plus 186
d'un médecin de l'époque utilisait comme véritable hermodactyle l'hermodactyle vulgaire qui est le *chamira,* il écrit : « Ils se sont trompés, ceux qui ont cru que c'était la *lagia* sauvage, qui vient d'Afrique. Car cette *lagia* fait engraisser les femmes quand elles en mangent, elle humidifie les corps secs, produit une augmentation des chairs et donne au visage une bonne couleur rouge ».

186 Première conclusion

Que nos hermodactyles vulgaires, utilisés par nos médecins comme purgatifs, soient le *chamira* des Egyptiens, c'est évident pour tout le monde, étant donné qu'ils ont la même taille, la même forme, la même couleur, la même saveur, qu'ils ne purgent absolument pas le corps et ne font pas mal à l'estomac. Certains des nôtres en ont pris, en poudre, jusqu'à deux drachmes, sans que leur ventre évacue aucune humeur ni ressente aucun trouble et, si la poudre d'hermodactyle vulgaire que les officines préparent comme purges ne contenait pas d'autres drogues, purgatives, elle ne purgerait certainement pas. D'où il ressort avec évidence que notre hermodactyle vulgaire n'est pas le véritable hermodactyle que les médecins pourraient utiliser pour les douleurs d'arthrite et de goutte. D'abord, il n'a aucun pouvoir purgatif et il ne fait pas mal à l'estomac : deux caractéristiques mentionnées par Paul d'Egine [552] à propos de l'hermodactyle lorsqu'il écrit : « La racine « d'hermodactyle, nature ou en décoction, a un pouvoir purgatif;

---

[552] Paul d'Egine : médecin grec du VIIe siècle de notre ère. Etudia à Alexandrie et voyagea beaucoup. Eut la réputation d'un habile chirurgien. Une partie de ses œuvres a été perdue; le reste est divisé en sept livres dont le VIe, traitant de la chirurgie, est le plus renommé. Il utilisa les écrits des Anciens, mais de façon personnelle et en tenant compte de son expérience. Ses ouvrages ont souvent été publiés. Son livre VI, sur la chirurgie, a été traduit en français par Tolet (Lyon, 1540) et par Dalechamps, avec commentaires et figures par Ambroise Paré et Jacques Roy (Lyon 1570 et Paris 1610). (Cf. DEZOBRY et BACHELET, *op. cit.*).

« on la donne spécialement aux arthritiques lorsque les humeurs 186
« cessent de circuler, mais elles sont très nocives pour l'estomac ». Alexandre de Tralles [553], Actuarius [554] et tous les Arabes disent la même chose. Donc, si notre plante n'a aucun pouvoir purgatif et ne fait pas mal à l'estomac, qui la considérera comme l'hermodactyle ?

---

[553] Alexandre de Tralles naquit en Lydie, dans la ville dont il porte le nom, au VIe siècle de notre ère. Il voyagea beaucoup, pour s'instruire, en Gaule, en Espagne, en Italie. Médecin estimé, grand observateur, peu systématique, admirateur de Galien dont il ne partageait pourtant pas toujours les idées, il était partisan de l'*expectatio* (attente) en médecine. Il s'éleva contre l'abus de l'opium et des purgatifs violents. Ses ouvrages ont été publiés et traduits aussi en latin, à Lyon (1504), à Bâle (1533) et dans l'*Artis medicae principes* d'Estienne. (Cf. DEZOBRY et BACHELET, *op. cit. ;* BOUILLET, *op. cit. ;* X. DE FELLER, *op. cit.*). Alexandre de Tralles est connu pour les nombreuses recettes qu'il donne et dont certaines semblent tenir de la superstition plus que de la science. CUMSTON, *op. cit.*, p. 449, écrit que, tandis qu'« Aetius d'Amide traitait ses patients par des incantations, A. de T. (...) inaugura un traitement qui se composait de trois cent soixante-cinq potions différentes et qu'on devait suivre durant deux années consécutives »

[554] Actuarius médecin grec (de son vrai nom Jean, fils de Zacharie) vécut à la fin du XIIIe siècle et au début du XIVe. Ses ouvrages sont des compilations raisonnées de Galien. Il semble avoir été le premier à introduire en Europe l'usage des purgatifs doux (casse, manne, etc.). Il avait eu connaissance des écrits des Arabes, probablement par des traductions grecques. On cite de lui plusieurs ouvrages qui ont été aussi traduits en latin et publiés à Paris et à Lyon (1556) ainsi que dans l'*Artis medicae principes* d'Estienne. (Cf. DEZOBRY et BACHELET, *op. cit.*).

Précisions

L'hermodaćtyle des Egyptiens, qu'ils appellent *surungiam*[555], eśt une racine tout à fait semblable au *chamira*[556], c'eśt-à-dire à notre hermodaćtyle vulgaire, par sa chaleur et sa forme, et presque par son goût, mais beaucoup plus petite, de la grosseur d'une aveline mais avec la forme de l'hermodaćtyle vulgaire. Cette racine eśt celle du véritable hermodaćtyle, celle qui, absorbée seule, sans autre drogue purgative, a le pouvoir
187 de purger; elle a aussi cette particularité de faire mal | à l'eśtomac, et c'eśt pour cela que les Egyptiens corrigent sa mauvaise influence en la mêlant à du cumin et à du calament. Ils refusent de voir le véritable hermodaćtyle dans la plante que Mattioli dit avoir reçue, à Byzance, d'Augier de Busbecq[557], flamand, ambassadeur de l'empereur Ferdinand, roi des Romains[557a], auprès de Soliman, empereur des Turcs. Ils ont pour cela beaucoup d'arguments : la petite racine ronde de la grosseur d'une aveline, tout à fait semblable au *chamira*, c'eśt-à-dire à la racine vulgaire des officines, par sa forme, par sa couleur blanche, et presque par son goût. Les racines de ce genre (c'eśt-à-dire l'hermodaćtyle *chamira* des Egyptiens et l'hermodaćtyle vulgaire de nos officines) sont-elles les colchiques des Grecs ? On en a beaucoup douté à cause de la confusion chez les auteurs arabes.

---

[555] *sûrangân :* BEDEVIAN, n° 1122, et IBN EL-BEÏTHAR, n° 1249, désigne le « colchique d'automne » [556] *khamîra* (BEDEVIAN, n° 1124) désigne le colchique de montagne [557] sur Augier de Busbecq, voir plus haut p. 168 et note 510 [557a] *Caesaris* a été traduit par « roi des Romains » — titre que porta effećtivement l'empereur Ferdinand.

L'hermodaćtyle selon Sérapion

Sérapion, en effet, a cru que l'her- 187
modaćtyle était la racine du colchique, et voici ce qu'il écrit d'après Dioscoride : « L'hermodaćtyle eśt une herbe qui fleurit à la fin de « l'automne et porte une fleur semblable à celle du crocus; elle « a des feuilles de muscari, dans lesquelles se trouve une humidité « qui colle à la main, et une tige haute d'une paume, de couleur « blanche tirant sur le gris. Elle a une racine dont l'enveloppe « eśt noire et dont l'intérieur apparaît blanc quand on ôte l'en- « veloppe; cette racine eśt molle et de saveur douce; elle eśt gonflée « par l'humidité. Cette racine eśt ronde, semblable à un bulbe d'oi- « gnon; elle a, en son milieu, une fente par où sort la tige dans « laquelle il y a une fleur. Si on la mange, cette racine fait étouffer « comme les champignons ».

Le colchique selon Dioscoride

Ces caraćtériśtiques, Dioscoride, auparavant, les avait données comme étant celles du colchique, lorsqu'il écrivait : « Le colchique, certains l'appellent *éphomère* et les Romains le « nomment *bulbe sauvage*. A la fin de l'automne, il donne une fleur « de crocus et, à partir de ce moment, des feuilles de muscari, mais « plus épaisses, une tige haute d'une paume portant une graine « rougeâtre. Sa racine eśt rouge-noir à l'extérieur et blanche une « fois décortiquée; elle paraît molle, elle laisse goutter une « subśtance couleur de lait, elle eśt douce au goût. Son bulbe a une « fente, une fissure, par où sort la fleur. Il pousse surtout en « Messénie, il eśt aussi originaire de Colchide; si on le mange, il

« tue par étouffement comme les champignons ». Ainsi parle Dioscoride à propos du colchique.

En pleine confusion

D'où il appert que notre hermodactyle et le *chamira* des Egyptiens (qui, d'après
188 cette opinion, est la même plante | que notre hermodactyle) sont des racines de colchique; ils sont, en effet, semblables à un bulbe rond, d'un rouge-noir à l'extérieur, et humides, à l'intérieur, d'un suc blanc comme du lait; ils ont en leur milieu une fente, une fissure, par où sort la fleur — caractère qui semble tout à fait particulier; à la fin de l'automne, la plante donne une fleur blanche semblable à celle du crocus, et ensuite des feuilles de muscari, mais plus épaisses, ainsi qu'une tige haute d'une paume avec une graine rougeâtre. Toutes les caractéristiques indiquées sont visibles, à un rien près, dans toutes les espèces en question, c'est-à-dire dans le *surungen,* le *chamira* et l'hermodactyle vulgaire, sauf qu'elles ne tuent pas par étouffement. En outre, le *surungen* purge et fait mal à l'estomac, le *chamira* nourrit et fait engraisser, notre hermodactyle purge peu ou pas du tout et nourrit comme le *chamira.* Que dire alors devant cette difficulté — de taille ! — en présence de laquelle nous nous trouvons ?

Essai de conciliation

Je penserais, pour ma part, que toutes ces racines (*surungen, chamira* et hermodactyle vulgaire) sont des variétés de colchique vivant en des lieux divers et qui, à cause de leurs différences spécifiques et de la

variété des sols où elles vivent, se trouvent dotées de pouvoirs différents. On s'aperçoit aussi que leurs pouvoirs varient suivant la saison où elles sont déterrées.

Le colchique en automne

Cela, Dioscoride l'a expressément affirmé à propos du colchique en disant qu'en automne cette racine est mortelle, tuant par étouffement, parce qu'à ce moment-là c'est la part humide de sa substance qui a l'effet le plus fort; elle est alors verte, onctueuse et visqueuse comme les champignons, tandis que sa substance chaude, sèche et légère est évacuée par les fleurs qui, à ce moment, sortent de la racine. C'est ce que Dioscoride semble avoir exprimé en disant qu'à la fin de l'automne la racine est gonflée d'une substance laiteuse. Donc, à ce moment, cette racine est mortelle parce qu'elle est pleine de l'humidité, de la crudité, du froid, de l'onctuosité et de la viscosité qui, dans les champignons, étouffent en adhérant au gosier et à la trachée-artère. Cet effet se produit d'autant plus lorsque la racine croît sous un climat froid, comme c'est le cas pour le colchique, ou dans un lieu froid, humide et ombragé; car de telles conditions naturelles de croissance augmentent, dans les racines, l'abondance et la virulence de la part crue, froide, onctueuse et visqueuse qui étouffe.

Le colchique en été

En été, au contraire, | la crudité humide 189
qui étouffe se trouve supprimée : elle a été cuite pendant l'hiver par la chaleur souterraine et elle est

189 évacuée presque complètement par les vastes feuilles et les tiges épaisses qui sortent de la racine au printemps; d'autre part, la substance chaude, sèche et subtile avec un peu d'humidité devenue utile — c'est-à-dire la part bienfaisante — reste en grande partie dans la racine; celle-ci, en conséquence, ne se montre pas tellement ennemie de la nature humaine. Et même, en raison de la qualité chaude et sèche qui prévaut à ce moment dans cette racine, il est inévitable qu'il y ait en elle un certain pouvoir détersif et, donc, purgatif. On observe la même chose dans les racines de colchique déterrées l'été, en Italie, dans les endroits exposés au soleil : elles n'ont aucun pouvoir d'étouffement et sont médicinales, de sorte que notre chaleur en a raison et qu'elles sont digérées, en tout ou en partie, dans notre estomac : il en résulte qu'elles ne purgent pas du tout, ou peu. Quant aux racines qui poussent dans les endroits chauds et sont déterrées en été, elles n'ont aucun pouvoir purgatif. Bien plus : comme leur substance crue (et moins visqueuse à cause de la forte chaleur du climat) est rendue assimilable par la cuisson et se trouve mélangée à la partie de la substance qui est chaude et ardente, elles deviennent comestibles. De cette espèce sont, selon Sérapion, les racines venant d'Afrique qu'on appelle, dit-il, *lagia,* c'est-à-dire *bulbes sauvages* et que les femmes mangent pour engraisser. Ainsi donc, il blâme ceux qui considèrent ces racines comme des hermodactyles, étant donné que, par la cuisson que leur fait subir la chaleur sous ce climat très chaud, elles sont privées de toute qualité médicinale.

Deuxième conclusion

Donc, l'hermodactyle vulgaire [558] est la racine de colchique déterrée, pendant l'été, dans les endroits d'Italie exposés au soleil et qui, pour cette raison, a un pouvoir purgatif minime ou nul, mais se trouve, pour la raison que nous avons donnée, dénuée du pouvoir d'étouffer. Les racines qui poussent en Afrique sont les mêmes; mais, à cause de la chaleur du climat, et peut-être aussi, dans une certaine mesure, à cause de la bonne qualité du sol, elles sont privées de toute vertu médicinale, deviennent très bonnes pour l'alimentation et, en conséquence, nourrissent et font engraisser. Quant au *surungen* des Egyptiens, petites racines ayant la même forme, la couleur blanche et presque la même saveur, il n'y a pas à douter que ce soit aussi des racines de colchique, puisqu'elles ont les caractéristiques du colchique.

Le véritable hermodactyle purgatif

Nous-mêmes, autrefois, nous avons reçu de l'île de Crète | de petites 190
racines que leur fleur blanche de crocus et toutes les autres caractéristiques identifiaient à des plantes de colchique. De Syrie, également, nous avons reçu des racines dont nous avons vu qu'elles correspondaient parfaitement à celles que les Egyptiens utilisent sous le nom de *surungen.* Elles ont ceci de particulier qu'elles purgent efficacement par elles-mêmes

[558] même conclusion dans *Médecine des Eg.,* IV, ch. I, p. 254 : l'hermodactyle vulgaire (que les femmes pauvres achètent) est une racine de colchique; il est inoffensif et fait engraisser.

190 lorsqu'on les prend sans autre drogue purgative; de plus, elles font mal à l'eśtomac et, pour éviter cet inconvénient, il faut y mêler un peu de drogue aromatique amie de l'eśtomac.

Telles sont les considérations que nous avions à faire sur l'hermodactyle.

CHAPITRE XV

Quelques autres arbrisseaux et arbres qui abondent en Égypte

L'armoise, les roses

En beaucoup d'endroits, non loin de Memphis, pousse la grande armoise blanche; elle se déploie très largement, étendant des branches hautes de deux ou trois coudées, avec des fleurs à ombelles, dorées, proches de celles du séneçon[559]. Les Egyptiens ont en abondance des roses communes, ainsi que des rouges appelées vulgairement *roses de Damas*. Ils en ont aussi des blanches et des jaunes que Belon semble avoir remarquées[560]. Les plus utilisées en médecine sont les ordinaires, c'eśt-à-dire celles qui sont couleur de chair. C'eśt avec elles que l'on prépare, quand on n'a pas de roses de Damas,

[559] *Artemisia arborescens* L. شيبة; voir Ducros, p. 79, nº 139; cet arbre eśt appelé « arbre blanc » en Arabie, et « erba bianca » en Sicile, « à cause de la couleur particulière de ses feuilles, qui lui donnent un aspect blanchâtre... les fleurs globulaires, réunies en capitules à l'extrémité des tiges, sont jaunâtres

[560] Belon [1547], p. 96 a, in fine.

le sucre rosat, utilisé communément ici tant par les gens bien portants que par les malades. Il y a aussi la morelle somnifère, dont on utilise la racine pour rendre les gens somnolents ou fous.

Graines pour les voleurs

Il y a encore la noix métel et le datura d'Inde, avec les graines desquels les brigands fabriquent des confiseries qu'ils offrent aux marchands des caravanes pour les plonger dans un profond et long sommeil. Ils peuvent alors dérober or et pierres précieuses puis s'en aller sans que les marchands, qui reśtent parfois endormis pendant trois jours, | se réveillent. 191

Le sécamone, le musc, le liseron

Le sécamone prospère ici, pour l'ornementation des pergolas. Son suc purge de la même façon que la scammonée. Les Egyptiens ont aussi la plante qu'ils appellent *mosch*[561] et dont ils nomment de même la graine *abelmosch*. La plante eśt semblable à la ketmie, mais beaucoup plus grande et plus vivace. Elle donne de petites graines noires semblables aux graines de l'abutilon d'Avicenne; elle a l'odeur du musc d'Orient et ils s'en servent pour falsifier le musc. Ils ont encore un liseron qu'ils appellent *liseron d'Arabie*[562]; c'eśt une plante qui grimpe en s'enroulant autour des arbres et s'élève ainsi, portant des feuilles

[561] voir p. 181 (et note 542)

[562] le *leblâb* : Ibn el-Beïthar, nº 2004.

191 de gattilier [563]. De l'ouverture de ses pédoncules sortent à la fois de nombreuses fleurs, formant seulement trois ou cinq corymbes; la fleur ressemble, par sa couleur, ses dimensions et sa forme, au nil d'Avicenne [564], que le peuple appelle *fleur de nuit*. Ses graines sont rondes, velues, semblables à des pois chiches. Mais nous avons parlé de ces deux plantes dans notre livre *Les Plantes,* qui paraîtra en même temps que la présente *Histoire* et dans lequel nous donnerons avec plaisir leur dessin.

Le gland aromatique, la sesbanie, le sophora; le jasmin, les cotonniers

Ici encore pousse en abondance le gland aromatique, arbrisseau arborescent avec des feuilles légumineuses proches de celles du sumac mais plus petites, blanchâtres. Il porte des fruits semblables à la pistache, charnus, à pulpe molle, blanche, grasse, assez douce; en pressant ses fruits, les Egyptiens en tirent une huile absolument inodore et qui, par conséquent, sert à préparer des parfums et des onguents. Cette plante s'appuie sur une racine longue, épaisse, charnue, molle, blanchâtre, inodore et presque complètement insipide. Ici encore poussent la sesbanie [565], arbrisseau à siliques, très beau à voir et avec lequel on forme des haies, le sophora,

[563] feuilles (ressemblant à celles du) gattilier, « opposées, généralement décomposées et assez ornementales »; le dessin du liseron figure dans les *Observations* de WESLING, p. 74 [éd. de 1638] ou p. 211 [éd. de 1735] [564] appelé aussi Ipomée Nil, ou « Etoile du matin » : BEDEVIAN, n°s 1156 et 1933 [565] le *seisebân* سيسبان, *Dolichos seisbân,* est décrit par IBN EL-BEÏTHAR, n° 1258.

qui est, croit-on, une espèce de séné mais dure toute l'année. Il y a le jasmin, originaire de l'Arabie Heureuse; ses fleurs ne sont pas simples mais épaisses, composées de douze pétales; elles sont beaucoup plus grosses que les nôtres et plus odorantes. La terre d'Egypte produit en abondance le cotonnier herbacé et l'arbre à coton [565a].

Le baume

Le baumier [566] ne naît pas ici mais ses plantes sont apportées de l'Arabie Heureuse, dont le sol a toujours été sa terre natale, comme nous l'avons démontré ailleurs. Elles sont repiquées dans des jardins, et les jardiniers les entourent des plus grands soins pour qu'elles vivent. Car, parmi les huiles les plus utilisées par les Maures (spécialement par les nobles), les plus agréables aux rois et les plus en honneur, | il y en a deux surtout. 192
L'une, qu'ils appellent *dunelzachum* [567], vient de Judée et sert beaucoup pour les douleurs froides, les convulsions nerveuses, et surtout les douleurs dorsales chez les femmes. L'autre est la liqueur de baume qu'ils apportent de l'Arabie Heureuse et que l'on ne saurait trop vanter. Cette huile précieuse, ils l'avalent dans beaucoup de cas et en font aussi des applications externes. Car, avalée, elle fortifie beaucoup l'estomac, favorise la digestion, réduit la flatulence, active les règles, supprime toutes les douleurs, donne

[565a] opinion différente dans *Plantes d'Eg.*, p. 69 [566] Alpin a consacré à cette plante un opuscule : *Dialogue sur le Baume ;* il traite du même sujet dans *Plantes d'Eg.*, ch. XIV, p. 48-60 [567] *dahn el zakkoum el chami,* huile de zakkoum : IBN EL-BEÏTHAR, n° 944 (et n° 1118).

192 du teint et du souffle, ouvre les voies en cas d'obstruction, maintient jeune. En applications externes elle supprime toutes les douleurs froides, résout les tumeurs, s'oppose à la paralysie et aux convulsions, est très efficace contre toutes les crises nerveuses, libère l'estomac des flatulences, amollit la rate et guérit efficacement les ulcères. Avec une épine enduite de baume on calme les frissons; c'est pourquoi il est très recommandé pour arrêter les fièvres périodiques. Mais nous avons parlé ailleurs de ses vertus et de son utilisation.

Le henné : beauté et santé

L'Egypte abonde aussi en troène, poussant partout sur son sol et que l'on appelle *el hanne* [568]. Dans cette région et dans d'autres provinces on utilise cet arbre à rejetons et surtout ses feuilles, pulvérisées. Avec ses feuilles réduites en poudre que l'on délaie dans de l'eau pure ou dans de l'eau de rose, les femmes se teignent les cheveux en rouge, conservant en bonne santé leur tête et leur cerveau, grâce à ce médicament qui est légèrement astringent. Contre l'ardeur et la violence des fièvres, elles n'ont trouvé aucun autre remède plus efficace pour se refroidir. Aux bains, elles utilisent cette poudre de feuilles, délayée dans de l'eau, non seulement pour

[568] *troène* traduit *ligustrum*. Selon PLINE (*H.N.*, XII, 109, et commentaire d'ERNOUT, dans édition « Les Belles Lettres »; ce passage est d'ailleurs utilisé par Pr. Alpin lui-même, *Plantes d'Eg.*, chap. XIII, p. 45-46), le cypros d'Egypte (henné) serait peut-être le même arbre que le ligustrum (troène) d'Italie. Selon BEDEVIAN, n° 2055, le *enné*, ou *cipro* italien, est le *henna* arabe. — Voir aussi IBN EL-BEÏTHAR, n° 719.

s'en recouvrir les pieds comme d'un emplâtre et les teindre en jaune-rouge [569], mais bien plus encore pour les fortifier : résultat que cette drogue produit par sa puissance asséchante et astringente. Elles respirent très efficacement les fleurs de cet arbre en cas de fièvre ou d'autres maladies, et elles s'en enduisent le front pour calmer les vapeurs chaudes. Sachant cela, les Maures considèrent cette plante comme une chose familière et on ne trouve aucun malade qui n'ait chez lui de la fleur de henné. On en tire par distillation une eau très efficace pour les écoulements, les vomis-
sements de sang et | le flux cataménial. Avec ces mêmes fleurs 193
on prépare une huile très efficace contre l'inflammation des blessures, les maux de tête venant d'humeurs chaudes et de vapeurs.

Le henné : exportation égyptienne

On voit d'immenses champs de troènes non loin du Caire, sur la route qui conduit à Jérusalem, à l'endroit appelé *Canech* et *Belbes* [570]. A l'automne, les cultivateurs coupent à ras de terre les rejetons de ces plantes, les exposent au soleil, les font sécher, et en expédient la poudre dans tout l'empire turc, où elle est très recherchée, soit pour les usages mentionnés plus haut soit, surtout, pour teindre les doigts des mains et des pieds. Il y a là un usage commun à tous, grands personnages ou hommes de basse condition, au point que beaucoup teignent leur barbe pour la nuit puis l'enferment dans un petit sac, et la lavent, le matin, avec de l'eau de henné. Les femmes des Arabes ne se

[569] corriger *calore* en *colore*

[570] Khanqa et Belbeis.

193 teignent pas seulement les doigts avec le henné, mais les mains et les pieds en entier. Avec une aiguille elles se font au menton une multitude de trous qu'elles teignent au henné. Elles appellent ces marques *alusen* [571].

Le henné médicinal et décoratif

La plupart du temps, dans l'eau que l'on va donner à boire aux malades, on jette des fleurs de troène ou de *ban* pour que le breuvage soit plus agréable et plus fortifiant. On fait en sorte que les malades, s'ils négligent de boire, respirent au moins l'odeur de ces fleurs : on les pend aux murs pour qu'elles rendent l'air plus pur et plus frais. Tout comme les femmes, chez nous, entretiennent le basilic dans des pots de terre qu'elles mettent partout, sur les fenêtres, dans les salles à manger et dans les jardins, de même les femmes mauresques font pousser la plante — beaucoup plus prestigieuse — de troène, et toutes les maisons et les galeries sentent non pas le basilic mais le troène qui, par son odeur suave et la force qu'il donne au cœur, dépasse de beaucoup le basilic.

Le prestigieux callaf...

Il faut en dire autant, semble-t-il, de la plante appelée *callaf* ou *ban* [572], c'est-à-dire que les Egyptiens ne la cultivent pas avec moins de soin,

[571] comparer LANE, *Manners and Customs of the Modern Egyptians* [rééd. 1963], p. 40-42. — *Alusen* transcrit sans doute *al-wechm,* « le tatouage »

[572] dans *Plantes d'Eg.,* le chapitre XV traite du *calaf* ou *ban,* et le chapitre XVI (p. 63-65) parle du caféier, « que le commun appelle *ban,* ou *bon* ». L'Index porte les mentions « *ban* ou *calaf* », et « un autre *ban* ou *bon* ».

d'habileté et d'affection, car ils en tirent un nombre presque incalculable d'avantages et de satisfactions. Avec ses fleurs ils préparent, surtout à Damas, une eau prestigieuse tellement réconfortante que nous n'en avons, que je sache, aucune qui puisse lui être comparée pour l'aide qu'elle apporte, par son odeur très suave, à ceux qui perdent connaissance. J'ai idée que même les auteurs arabes n'ont pas bien connu cette plante, quoique Avicenne | l'ait souvent 194
mentionnée dans son second et son quatrième livres. Les traducteurs d'Avicenne l'ont encore moins connue que lui, car ils ont traduit *callaf* et *dechen el callaf,* par *saule, eau de saule, huile de saule.*

... différent du saule

Or, bien que cette plante soit très semblable au petit saule à larges feuilles (ce qui m'a fait croire ailleurs que c'était une espèce de saule), tant s'en faut que le *callaf* soit le saule : ce sont plutôt deux plantes tout à fait différentes, par le nom, les facultés et la forme. D'abord, les noms de ces plantes, chez les Arabes, sont différents : ils appellent l'une d'entre elles *callaf* ou *ban ;* l'autre, c'est-à-dire le saule, ils l'appellent *safsaf* — et non pas *safsas* ou *safaf* selon la lecture fautive des traducteurs d'Avicenne. Ces plantes ont des pouvoirs différents : l'une est d'agréable odeur et l'autre, le saule, est absolument inodore. Les Maures utilisent le callaf pour les fièvres ardentes et pestilentielles, tandis que le saule n'est d'aucun effet dans ces cas-là.

Des fleurs de callaf les Egyptiens tirent un distillat dont je ne pourrais exposer complètement la puissance. Avec ses fleurs, aussi,

ils font une huile très utilisée dans beaucoup de cas. D'autre part, le callaf a des feuilles semblables à celles du cerisier, d'allure arrondie avec le pourtour en dents de scie. Cette plante, qui n'existe que dans les jardins des rois et des grands, est soignée par les cultivateurs avec une habileté et une sollicitude extrêmes, à cause de son odeur d'une suavité incroyable et parce qu'on retire de ses fleurs un grand profit. On verra par là que le callaf ou *ban* n'est vraiment pas le saule. Il a cependant une grande ressemblance avec le saule à larges feuilles par ses feuilles et par ses fleurs; et aussi, comme le saule, le callaf aime les lieux humides, mais ses fleurs sont inodores. En conclusion, le callaf, quoique semblable au saule à larges feuilles, n'est pas le saule, puisqu'il est odorant et parfumé, et il n'y a pas grand intérêt à l'appeler *saule aromatique*.

Description du callaf Le callaf est une plante à nombreux rejetons, petite, d'un bois léger, dont les feuilles, en dents de scie sur le pourtour, imitent un peu celles du cerisier et poussent à l'extrémité des rameaux; ses branches sont droites, sans nœuds, flexibles, d'un jaune rouge; ses fleurs sont rougeâtres. Avant de pousser des feuilles, au mois de décembre, la plante donne d'innombrables fleurs, remarquables par leur
195 saveur et espacées les unes des autres. Les feuilles poussent | là où ont disparu les fleurs, qui sont des espèces de petites boules oblongues, lanugineuses, d'un blanc tendant vers le jaune ou jaunes. sentant très bon et adjacentes aux tiges entre les aisselles des feuilles. Cette plante aime les lieux humides.

L'eau de callaf Des fleurs de cette plante on tire par distil- 195
lation une eau appelée *macaallaf*[573] et que l'on utilise avec grand profit, en traitement interne ou externe, dans les cas de fièvre ardente ou de fièvres malignes et pestilentielles. Rien, assurément, n'est plus suave et plus odorant que cette eau. Chaque année on en apporte du Caire et de Syrie à l'empereur des Turcs, et pas seulement au roi mais dans tous les pays sur lesquels s'étend la domination du Turc. Tous disent qu'elle rafraîchit et humidifie. Il y a au Caire d'innombrables espaces verts où abonde cette plante et parmi lesquels le plus beau est sans doute le jardin du premier jurisconsulte qu'on nomme *Siech el Bacchari*[574]; son rôle est d'interpréter la loi; je l'ai autrefois visité quand il était malade. Les Illustrissimes Consuls de Venise vont souvent vers ce jardin, attirés par l'arôme de cette plante. Ce jardin se trouve à l'est, sur la route qui conduit à Jérusalem.

Le « mesuag » Dans nos livres sur *Les Plantes d'Egypte*, nous avons parlé plus que suffisamment de quelques autres arbres qui abondent sur le sol d'Egypte : *uẓeg*[575], *agialid*[576], acacia[577], tamaris[578], cassia purgatif[579], tamarinier[580];

[573] *moya kallaf*, « eau de kallaf », voir note 321 [574] le *cheikh el-bakry*, descendant direct d'Abou Bakr, le premier calife, a autorité sur tous les ordres de derviches en Egypte (LANE, *Manners and Customs*, p. 247); MONCONYS [1647] l'appelle Chek el Bekari, « le grand Pontife du Caire » (p. 288, 292) [575] sur l'*uẓeg*, voir *Plantes d'Eg.*, ch. XII, p. 40-43 [576] sur l'*agialid* (ou *agihalid*), *ibid.*, ch. XI, p. 38-39 [577] sur l'acacia, *ibid.*, p. 9-15 [578] sur le tamaris, *ibid.*, p. 32-33 [579] sur le cassia purgatif, *ibid.*, p. 5 [580] sur le tamarinier, *ibid.*, p. 35-37.

aussi n'ajouterons-nous rien, ici, à ce qui a été dit dans ces livres. Il y a enfin un certain bois, droit, long, épais d'un doigt, appelé *mesuag*[581] et certainement très efficace pour entretenir les dents en bon état. Je n'ai jamais pu voir en Egypte quelqu'un souffrant d'une quelconque affection dentaire ni un vieillard ayant perdu ses dents : ce sont choses tellement fréquentes chez nous que le fait m'a paru étonnant; j'ai pensé que cela tenait à ce que les indigènes prennent grand soin de leurs dents. En effet, au réveil, dès qu'ils sont lavés et habillés[582], ils se frottent les dents pendant une heure, avec du *ban,* du grenadier ou un autre bois du même genre, mais surtout avec celui dont on vient de parler, appelé *mesuag,* qu'ils apportent de La Mecque et nomment *bois du Prophète.* Ils coupent une des extrémités d'une branchette, la font macérer dans l'eau, la mâchent et la rendent molle; ensuite ils se frottent les dents
196 avec et les nettoient ainsi complètement. | Ce procédé préserve les dents des douleurs, de l'usure, de l'infection, de la carie et les empêche de tomber; il rend l'haleine agréable, fortifie les gencives, les préserve de l'érosion et des abcès. Pour obtenir ce résultat, beaucoup gardent dans la bouche du *faufel*[583] grâce auquel, disent-ils, les Indiens préservent si bien leurs dents que le mal de dent est inconnu en Inde.

---

[581] voir note 346 [582] *habillés* veut traduire *ornaverint,* pour respecter le texte; mais il y a tout lieu de penser que ce mot doit être remplacé par *oraverint,* employé à la p. 129, où ce passage est pris presque littéralement; à moins que l'on opte pour la conclusion inverse; mais il semble plus normal que ce lavage de dents ait lieu avant que l'on « s'orne » [583] *faufel* est le nom vulgaire de la noix d'arec : DUCROS, p. 109-110.

Supercherie et souhait

Dans le grand temple de La Mecque 196
on prépare chaque jour des dentifrices au *mesuag* et de l'eau dans un bassin, et l'on fait croire mensongèrement au peuple que Mahomet, toutes les nuits vient se laver et se frotter les dents. Pour rendre la chose croyable, quelqu'un se lave, se sert des dentifrices et fait croire que c'est le prophète qui est venu. Mises à part ces sottises, les dentifrices de ce genre sont très efficaces, pour les raisons que j'ai indiquées. Aussi voudrais-je qu'on les adoptât chez nous : nos dents seraient ainsi gardées en parfait état, tout comme le sont celles des Egyptiens et des Indiens.

FIN DU LIVRE III

LIVRE IV

CHAPITRE I

Les animaux qui vivent en Égypte, et d'abord les oiseaux qui s'y trouvent habituellement

Pour traiter des animaux qui vivent en Egypte, et spécialement de ceux qui sont originaires des provinces de ce pays, nous commencerons par énumérer les oiseaux vivant là-bas, puis nous examinerons certains d'entre eux qui sont pour ainsi dire propres à l'Egypte. Nous parlerons ensuite des poissons et, enfin, des animaux terrestres.

Parmi les oiseaux qui vivent dans ce pays, nous avons observé les moineaux, les grives, les cailles, les tourterelles, les palombes, les colombes, les hirondelles, les chouettes, les poissons volants [584], les chauves-souris, diverses espèces de canards, les oies, les cygnes, les foulques, les cigognes, les grues, les aigles, les faucons, les éperviers, les perroquets, les milans, les autruches, les poules de toute espèce.

Moineaux — Nous nous sommes rendu compte que les moineaux n'étaient nulle part plus nombreux qu'en Egypte. Comme nous l'avons lu chez beaucoup d'auteurs,

[584] Pr. Alpin parle de ces poissons volants plus bas, p. 198-199. De même Bräuning [1579]; S. Schweigger [1581], p. 277.

ces oiseaux vivent aussi bien dans les endroits chauds que dans les froids. En somme, ils sont semblables à certaines plantes que l'on voit pousser aussi bien n'importe où. Par exemple, la périploque, appelée *scammonée* [585] par les Egyptiens, eśt adaptée à ce climat plus chaud et pousse cependant tout aussi bien en Italie, en dépit des hivers et même des plus grands froids. Il en eśt de même pour le datura d'Inde (notre śtramoine) [586] et d'autres plantes semblables qui, habituées aux climats chauds, vivent pourtant dans les endroits froids.

Grives et cailles

L'Egypte ne se régale pas toujours de grives. C'eśt seulement au mois de novembre que ces oiseaux arrivent, de diverses régions d'Afrique, en Egypte, pour s'envoler ensuite, à l'approche du printemps, vers la Grèce, la Thrace, l'Italie et d'autres pays de climat plus
198 froid. | S'étant nourries auparavant de dattes et d'olives mûres et charnues, elles sont, en Egypte, si grasses et savoureuses que l'on peut dire d'elles et d'elles seules : « les oiseaux par excellence ».

---

[585] dans *Plantes d'Eg.*, ch. XLII, p. 133, Pr. Alpin revient sur les rapports entre périploque, apocyn et scammonée des Egyptiens. — Longue notice sur cette plante dans IBN EL-BEÏTHAR, nº 1193 [586] *Plantes Eg.*, ch. XLII, p. 130 (éd. 1640) : *śtramonium, nux methel, solanum somniferum*. Dans ses *Observations* sur ce passage, WESLING, p. 56 (éd. 1638) note que le methel ou śtramoine eśt une variété de *solanum* (morelle), appelé aussi *solanum maniacum* (« qui rend fou »), et que les Egyptiens nomment communément *datura* ou *tatura*. Cf. BEDEVIAN, *op. cit.*, nº 1367 (metel = *dâtûra* داتورة) et nº 1369 (śtramoine = *tâtûra* طاطورة).

Toute cette région eśt si riche en cailles, très grasses, que les paysans 198
les attrapent non pas avec des filets, mais à la main, en leur courant après. Ils les vendent à si bas prix qu'on en a vingt pour une pièce d'argent appelée *maidin*. Elles ont une chair noire, dure, peu agréable; elles ne sont pas aussi savoureuses que celles de chez nous, mais, comme nous en avons fait l'expérience, on peut les rendre très bonnes en les nourrissant de millet seul pendant plusieurs jours [587].

Pigeons et hirondelles

Les tourterelles, plus grandes et bien meilleures que les nôtres, sont élevées ici en très grand nombre : on ne trouve presque aucune maison où beaucoup d'entre elles n'aient fait spontanément leur nid; elles sont aussi apprivoisées et familières que le sont chez nous les colombes; les plus savoureuses sont celles que l'on appelle *bedoui*, c'eśt-à-dire ruśtiques. Celles que nous avons trouvées à Péluse (Damiette) [587a] nous ont paru les meilleures. Les colombes et les palombes, très savoureuses, abondent ici comme en Italie. Nous avons dit, dans le premier livre, comment les Turcs font des colombes leurs messagères extraordinaires [588].

---

[587] il eśt peu queśtion des grives chez les voyageurs (peut-être THUCHER [1479-1480], p. 59 a). En revanche plusieurs d'entre eux parlent des cailles : HARFF [1497], p. 95; Greffin AFFAGART [1534], p. 54; BELON [1547], p. 90 b; KIECHEL [1588], p. 391; COPPIN [1638-1646], p. 487; BRÉMOND [1643-45], p. 47; BROWN [1673-74], p. 313-314; CHATEAUBRIAND, *Itinéraire de Paris à Jérusalem* [éd. 1964], p. 457; Gérard DE NERVAL [1843], p. 172 [éd. H. Lemaître] [587a] voir notes 32 et 113 [588] voir *supra*, p. 44-45 et note 119.

198 Il y a là-bas deux espèces d'hirondelles : les indigènes, qui y vivent tout le temps sans jamais quitter l'Egypte, et les migratrices, absolument semblables aux nôtres. Les indigènes sont toutes noires, même au ventre; les autres ne sont pas complètement noires mais ont le ventre blanc.

Chouettes et chauves-souris

Les chouettes pullulent partout dans les ruines d'Alexandrie et du Caire; elles ont presque la taille des colombes et volent jour et nuit en décrivant des cercles. Aussi ai-je pensé que les petits oiseaux n'étaient pas attirés par les chouettes (comme ils le sont chez nous) parce que, les voyant constamment dans la journée, ils perdaient cette curiosité qui, ailleurs, les fait tourner autour d'elles pour les voir. Et voilà pourquoi, alors qu'en Italie nous avons souvent fait la chasse aux petits oiseaux, de façon très efficace, avec une chouette et de la glu, nous avons plus d'une fois, ici, tenté en vain d'en capturer de la même manière. Dans la grande pyramide, nous avons rencontré — non sans en avoir grand peur et les trouver très désagréables — de nombreuses chauves-souris, aussi grosses que des colombes [589].

---

[589] les chauves-souris hantant les pyramides sont signalées p. 33. — Thème d'ailleurs courant : MAQRIZI (éd. Wiet, MIFAO 33, 1913, p. 122, n. 4); BELON [1547], p. 114 b; PALERNE [1581], p. 151-152; KIECHEL [1588], p. 376, 377; CASTELA [1600-1601], p. 419-420; GREAVES [1638-1639], p. XIV; COPPIN [1638-1646], p. 263; MONCONYS [1646-1647], p. 185; LA BOULLAYE-LE-GOUZ [1650], p. 364-365; SAVARY [1777], t. I, p. 185; Gérard DE NERVAL [1843], éd. H. Lemaître, p. 245.

Volatiles aquatiques

Dans le lac proche d'Alexandrie [590], |
nous avons vu souvent des poissons 199
qui sortent de l'eau et volent au-dessus de la surface. D'aucuns les appellent *colombes,* et ils n'ont pas tort, vu une certaine ressemblance qu'ils ont avec les colombes.

Les Egyptiens élèvent des canards et des oies domestiques d'espèces très variées. D'autres espèces, sauvages, vivent très nombreuses sur le Nil et les lacs. Les cygnes [591] ne manquent pas, sur les bords du Nil dans l'eau duquel ils se divertissent, et ils ne sont pas moins nombreux dans les lacs. La peau de ces oiseaux, enlevée avec leurs plumes blanches et traitée à la chaux, sert à doubler les vêtements des nobles pour les préserver du froid. Et — chose admirable — elle se conserve intacte pendant de nombreuses années, comme les autres peaux, de haute qualité, qu'ils portent en hiver à cause du froid.

Dans les lacs, foisonnent les foulques et tous les oiseaux aquatiques; ils sont si nombreux que l'eau, recouverte par cette multitude d'oiseaux, est à peine visible. Sans grand-peine, les paysans capturent ceux qu'ils veulent et en aussi grand nombre qu'ils le veulent. Nus, une corde faisant plusieurs fois le tour de

---

[590] le lac Mariout (Maréotis); voir plus haut, note 584 [591] le cygne est rarement cité à propos de l'Egypte; BROWN [1673-74], p. 314 est un exemple, mais comme son information est souvent empruntée à Prosper Alpin, ce n'est pas significatif. Gérard DE NERVAL a vu des cygnes sauvages, tandis qu'il descendait en bateau la branche de Damiette (*Voyage en Orient* [1843], éd. H. Lemaître II, p. 275). — Voir J. VANDIER D'ABBADIE, *Revue d'Egyptologie* 25, 1973, p. 35-49.

199 leur corps au niveau du ventre, ils se jettent à l'eau, nagent sous l'eau jusqu'à l'endroit où une bande d'oiseaux s'ébattent et font du bruit; ils prennent autant d'oiseaux qu'ils veulent en les saisissant par les pattes, ils les fixent à leur ceinture de corde et, à la nage, les portent sur la rive, où ils les vendent à très bas prix, à cause de leur abondance et parce que les Maures ne les mangent pas [592].

Les chasseurs de serpents et l'ibis médecin

Cette région n'est pas dépourvue de cigognes et de grues qui, d'ailleurs, de provinces lointaines, viennent en Egypte l'hiver et tuent les serpents. C'est surtout le fait des cigognes qui, pour cela, maintenant encore, sont en grand honneur parmi ces populations. Il en est de même de l'oiseau appelé *ibis* qui, lui aussi, attaque les serpents. Cet oiseau est tout noir, il a des pattes de grue, un bec crochu, la taille et la silhouette d'une cigogne. Il y en a d'autres qui ne sont pas complètement noirs : ils ont un cou et une tête plus minces et leurs plumes sont blanches partout sauf sur la tête (comme Hérodote lui-même l'a fait remarquer), sur le cou, à l'extrémité des ailes et sur le croupion, où elles sont noires. C'est un oiseau doux qui s'élève très facilement

[592] « On m'apprit ... la façon astucieuse qu'ils ont ici de prendre des canards sauvages : quelqu'un qui sait nager et plonger très bien, prend la tête d'un canard mort et nage en la tenant dans sa main; quand il arrive un peu près des canards, il plonge en tenant la tête du canard juste au-dessus de la surface de l'eau, jusqu'à ce qu'il arrive auprès des canards; il les attrape alors par les pattes et de cette façon s'empare d'eux ». Pitts [1685], p. 10.

avec d'autres volatiles, chez les chefs turcs et les Egyptiens de haute condition. Beaucoup de gens m'ont dit que l'une et l'autre espèce, la blanche et la noire indistinctement, vivait partout en Egypte, sur les bords du Nil et de tous les lacs. Au dire | des anciens, 200
c'est l'ibis qui apprit aux hommes l'usage des clystères parce que, avec son bec recourbé, il envoie de l'eau dans son ventre et le lave ainsi comme avec un clystère [593]. Est-ce vrai ? Je n'ai pas pu le savoir avec certitude.

Rapaces

Les Egyptiens ont aussi des éperviers de toute espèce, dont les Arabes se servent couramment pour la chasse. Ils ont encore, en abondance, des aigles tueurs de lièvres et des faucons puissants et majestueux, dont certains sont régulièrement portés dans diverses provinces, souvent pour les rois maures. J'ai vu une fois plusieurs de ces oiseaux qui avaient été portés à Henri IV, roi de France [594]. Les milans vivent familièrement parmi ces populations et sont parfaitement apprivoisés. Par leur couleur et leur silhouette, ils ont tout à fait l'allure de nos grands chapons.

Perroquets

En été, beaucoup de perroquets sont apportés d'Ethiopie, par le Nil, au moment de sa crue [595];

[593] le trait sur l'ibis et le clystère est mentionné par Alpin, *Médecine des Eg.*, l. I, p. 2, en même temps que l'histoire de l'hippopotame se saignant lui-même [594] l'avènement de Henri IV eut lieu en 1589; la rédaction de ce passage est donc postérieure à cette date [595] même détail dans Kiechel [1588], p. 385; Lichtenstein [1587], p. 36; également Domenico Trevisan [1512]

200 ils sont verts, de la taille d'une petite colombe. Nous en avons vu certains qui n'étaient pas plus grands que nos moineaux, mais les grands sont plus faciles à dresser. Ils ne naissent pas en Egypte mais, comme je l'ai dit, ils sont apportés des provinces situées au sud.

Autruches

Les Egyptiens ont aussi, en abondance, des autruches : les déserts en produisent en telle quantité que, dans celui que l'on traverse pour aller à Suez [596], nous n'en avons pas vu moins de cinquante à la fois, qui volaient au loin. Elles sont extrêmement rapides, grâce au mouvement simultané de leurs pattes et de leurs ailes; et même, la force que

---

(dans l'édition de J. Thenaud par Ch. Scheffer), p. 214; J. SOMMER [1591], p. 40; COPPIN [1638-1646], p. 185; *Description de l'Egypte*², *Etat Moderne*, 1812, p. 638.

[596] des autruches ont été assez souvent signalées dans les déserts par les voyageurs : entre le monastère de Saint Antoine et le Nil : ANGLURE [1395], § 259; au Sinaï COPPIN [1638-1646], p. 334 (source indirecte); sur le chemin de Siwa : BROWNE [1792], rapporté par BELGRAVE, *Siwa*, p. 204; près de Suez : GHISTELE [1482-83], p. 188 et 190; BROWN [1673-1674], p. 314; entre Le Caire et Jérusalem; THENAUD [1512], p. 84; près d'Alexandrie : THUCHER [1479-1480], p. 59 A. D'autres voyageurs, en grand nombre, les virent au Caire, dans le Château du Pacha, ou à Alexandrie, dans un fondique : FABRI [1483], p. 127 a; HARFF [1497-1498], p. 95 (dessin p. 86); SANDERSON [1585], p. 43; HEBERER VON BRETTEN [1585-1586], p. 120; LUBENAU [1588], p. 712; FERNBERGER [1588], p. 69; TEUFEL [1588], p. 37; CASTELA [1600-1601], p. 400; SIMÉON DE POLOGNE [1615-1616], p. 229; VICHENSKY [1708], p. 41; SONNINI, t. II, p. 159-160. — Voir aussi J. FOREST, « L'habitat de l'autruche en Afrique », *Bulletin de la Société de Géographie de Paris*, XIV, 1893, p. 399-416.

leur donne leur vitesse est si grande qu'elles tuent des animaux, même très féroces, en les blessant, à la poitrine ou au ventre, avec leur gros ongle. Leurs poussins sont petits, très jolis et faciles à apprivoiser. La chair des poussins jeunes n'est pas désagréable et se cuit bien, mais celle des individus adultes ou âgés est réfractaire à la cuisson.

Poules et pintades

Parmi les autres oiseaux observés jusqu'à maintenant, il y a les poules de toute espèce, très nombreuses et, en conséquence, estimées à si bas prix que, pendant mon séjour, une poule était achetée au maximum pour un maidin. Ici, jamais les poules ne gloussent; elles ne couvent pas leurs œufs, mais ceux-ci sont mis dans des fours faits de fumier de cheval et exposés aux rayons du soleil : la chaleur fait éclore les poussins comme si les œufs avaient été couvés. Cette facilité avec
laquelle naissent les poussins fait que | tous les endroits d'Egypte 201
ont en très grande abondance des poules et des œufs. Pendant mon séjour dans ce pays, on achetait, dans la ville du Caire, au moins quarante œufs pour un maidin; dans les fermes, nous en avons eu soixante-dix pour le même prix. Aussi les petits poussins n'étaient-ils pas comptés, mais on les mettait dans une espèce de mesure semblable à la mesure en bois que nous appelons *quart* (mais sans fond) et que, pour un maidin, on versait pleine de poussins dans le giron des femmes mauresques [597].

---

[597] voir p. 47 et note 124.

201 Outre ces poules, ils en ont encore d'autres, aussi grosses que des oies et très grasses, qu'ils nomment *maluffes* [598]. Ils ont aussi des poules étrangères importées de Numidie; elles sont excellentes et se vendent ici très cher : on n'en aurait que deux pour une pièce d'or vénitienne. On sait que les anciens les connaissaient : elles sont appelées *méléagrides* [599] par Varron et *tachetées de Numidie* par Martial. Elles ont dans leur plumage des rhombes foncés et sont tachetées de points blancs. Les oiseaux que nous appelons *poules d'Inde* supportent mal le climat égyptien et, en conséquence, existent peu ici.

[598] voir p. 27 [599] *méléagrides :* il s'agit des *pintades*. Selon PLINE (X, 74 et XXXVII, 40) leur nom vient de ce qu'elles vont se battre et pleurer sur le tombeau de Méléagre, en Béotie. Pline ajoute : « Ces oiseaux ont été les derniers admis sur les tables à cause de leur odeur désagréable, mais le tombeau de Méléagre les a rendus célèbres ». VARRON (« *L'Agriculture* », III, 9, 18) parle de leur rareté et de leur cherté. Il note qu'« elles ont été les derniers oiseaux à passer de la cuisine sur les tables à cause des palais blasés (propter fastidium hominum). COLUMELLE (VIII, 2,2); MARTIAL (III, 58,15); ATHÉNÉE (XIV, 655 b).

CHAPITRE II

LES POISSONS QUE L'ON PÊCHE DANS LE NIL, DANS LES LACS ET DANS LA MER

Le Nil abonde en poissons divers, mais tous ceux qu'il produit sont très gras.

Le loup

Parmi les poissons du Nil, il y a d'abord le loup, appelé *variole* [600] par les Vénitiens. Il se développe ici au point d'atteindre la taille d'un veau et même de la dépasser puisque certains individus pèsent jusqu'à 60 livres. On le vend à très bas prix à cause de la grande quantité d'autres poissons que produit le Nil; | le plus gros loup, en effet, s'achetait au maximum 202
pour un quart de pièce d'or vénitienne. Le loup est très gras et délicieux.

L'anguille

On pêche ici des anguilles si grasses et charnues qu'elles sont aussi grosses que le bras, et même plus dans certains cas. Elles sont très bonnes, très savoureuses, mais il n'est pas toujours prudent de les manger, surtout aux mois d'avril et de mai, car, à ce moment, bon nombre d'entre elles se mêlent aux serpents. Certaines personnes, pour en avoir mangé,

[600] genre de perche. La *variola louti,* à épine dorsale épineuse, est recouverte de petites écailles et de couleur rouge tachée de brun.

202 sont mortes, comme empoisonnées par le venin. Manger des anguilles est, de toute façon, mauvais pour la santé : elles produisent un sang tellement épais et visqueux qu'elles provoquent des maladies très graves.

Deux espèces de tanches

Il y a un certain poisson à écailles blanchâtres, tout blanc comme le loup, long d'une coudée, extrêmement gras; sa tête et sa queue sont de la même grosseur, mais son épaisseur, très forte, apparaît dans le milieu du corps; il a une chair plus molle que celle du loup et ne le cède en rien à celui-ci par son goût savoureux. Il existe un autre poisson semblable à ce dernier, trapu lui aussi, sans écailles mais avec une peau molle et épaisse comme celle du porc; il est vert foncé, avec une tête longue et épaisse et, de chaque côté de la bouche, une longue fibre, comme un poil épais. Ce poisson constitue un mets très habituel pour les chrétiens vivant ici. Bien que sa forme soit un peu différente de celle des tanches de chez nous, je ne doute pas, cependant, qu'il faille le classer parmi les tanches : sa chair, sa couleur et son goût confirment que c'est une tanche.

Les aloses, les mulets, etc...

On trouve ici des aloses, vulgairement appelées *chiepe* [601], meilleures et plus grandes qu'ailleurs; on les pêche et, séchées à la fumée, elles deviennent très savoureuses.

[601] orthographe de l'italien actuel : (au singulier); *cheppia*.

Les mulets de diverses espèces, appelés vulgairement *cephali* [602], vivent aussi dans ce fleuve, mais les gens estiment surtout ceux qui sont longs, gros, avec une peau presque pas tachetée et qu'ils appellent *mulets arabes*. Lorsqu'après avoir été asséchés par l'hiver les étangs reçoivent l'eau qu'apporte la crue, de petits poissons très savoureux sortent de la vase. Hérodote lui-même mentionne la naissance de ces petits poissons. Je n'ai jamais pu voir de grenouilles en Egypte, sinon à Péluse c'est-à-dire Damiette [602a] : là, je n'ai pu que les entendre coasser; elles sont toutes petites et les habitants ne les mangent pas.

Les tortues

Dans le Nil naissent des tortues, les plus grandes de toutes. | Elles ont une carapace complète- 203
ment ronde et si grande qu'elle ressemble à un grand bouclier rond. Leur chair est savoureuse à condition d'être correctement assaisonnée et cuite à point, et elle est très nourrissante. On trouve de ces tortues et de plus grandes encore dans la mer égyptienne; on garde leurs carapaces pour faire des boucliers [603], car elles sont très dures.

Poissons de mer

A Alexandrie, à Rassit et à Damiette, la mer d'Egypte produit d'innombrables et excellents poissons. On en sale de grandes quantités que l'on envoie

[602] orthographe de l'italien actuel (au singulier) : cefalo [602a] voir note 32

[603] Coppin parle lui aussi de boucliers en écailles de tortue (p. 329); mais voir la note 501 à notre édition.

203 dans les provinces limitrophes, et surtout dans l'île de Crète d'où l'on rapporte, en échange des poissons, d'excellents vins pour les chrétiens et les juifs qui habitent ici. On conserve dans le sel des œufs de poissons appelés *botarac*[604], que l'on exporte pour la vente dans les îles voisines et aussi, en quantité non négligeable, à Venise.

On trouve communément en Egypte les dorades, les soles, les barbeaux, les mulets, l'aiguille comestible, les goujons, les crabes, les huîtres, les chames, les tellines.

Allant à pied à Rassit[605], sur le rivage de la mer d'Alexandrie, nous avons vu de tout petits crabes, pas plus grands que l'ongle d'un pouce d'homme, tellement rapides qu'ils volaient pour ainsi dire du rivage à la mer en un clin d'œil[606]. C'est à juste titre qu'Aristote les a nommés *crabes coureurs*. Ils montent en masse de la mer sur le rivage et nous en avons vu, sur le rivage, une bande quasi innombrable.

Nous avons souvent mangé des poissons venant de la Mer Rouge, et très souvent des tellines qui avaient un goût beaucoup plus salé que les nôtres.

---

[604] c'est ce que nous appelons « boutargue » : BELON [1547], p. 98 a (et note 187); PALERNE [1581], p. 219; François DE PAVIE [1585], p. 88; ANONYME VÉNITIEN [1589], p. 2 b; KIECHEL [1588], p. 385; COPPIN [1638-1646], p. 332; MONCONYS [1646-1647], p. 204; VANSLEB [1672-1673], p. 109; GRANGER [1730], p. 208; KEIMER, *Bulletin de l'Institut d'Egypte*, 21, 1939, p. 215-243
[605] Rosette [606] BELON a parlé des mêmes animaux : p. 137 b-138 a.

CHAPITRE III 204

LES INSECTES QUI VIVENT EN ÉGYPTE

Les abeilles

Parmi les insectes dont l'Egypte abonde, il y a les abeilles, qui prospèrent et sont élevées ici avec beaucoup de soin, d'application et de travail, à cause du grand profit que l'on en tire. Descendant et remontant le cours du Nil, les gens les transportent dans leurs ruches pour les changer d'endroit, à la recherche d'un climat plus doux et d'un lieu où elles trouveront une nourriture plus abondante. Aussi produisent-elles beaucoup de miel. Nous les avons souvent rencontrées, placées dans des barques avec leurs ruches, naviguant tantôt vers Rassit[607], tantôt vers Damiette, tantôt en amont du Caire, en direction du Sahit[607a]. Grâce au très grand soin avec lequel ils les élèvent, les Egyptiens récoltent une très grande quantité de miel et de cire. Le miel est excellent : blanchâtre, dur, granuleux, très doux. Bon nombre de paysans l'utilisent dans leur alimentation, et surtout les vieillards, à qui il est très profitable. Pour la même raison, les gens ne manquent pas de cire; ils l'exposent au soleil et la purifient en la lavant à l'eau.

---

[607] Rosette [607a] Sa'id.

Guêpes contre phalangion

Les guêpes abondent également ici, et en particulier celles de l'espèce appelée *ichneumon,* qui ont ceci de spécial qu'elles attaquent l'araignée-phalange. Pierre Belon dit justement à leur sujet (dans le second livre de ses *Observations* de voyage) : « Mais il y a encore une autre petite bête, de l'espèce des guêpes, « qui est appelée *guêpe-ichneumon* et qui mène une guerre mortelle « avec le phalangion. Et, puisque nous avons vu ce combat, il nous « a semblé bon de le décrire ici. L'ichneumon est un genre « d'insecte dépourvu de sang, ayant le corps d'une abeille ou « d'une guêpe, très semblable à une très grande fourmi ailée mais « plus petit que la guêpe et faisant son trou dans la terre comme « le phalangion. La guêpe est supérieure au phalangion toutes
205 « les fois | qu'elle peut le trouver hors de son trou; mais, si « elle l'attaque dans son trou, elle s'en retourne souvent sans « avoir rien fait. Il arriva que la guêpe, saisissant le phalangion « hors de son trou, le tirait derrière elle comme fait une fourmi « avec un grain de blé, et le traînait partout où elle voulait. Ce « n'était pourtant pas sans peine, car le phalangion, s'agrippant « avec les crochets de ses pattes à tout ce qu'il trouvait sur sa route, « résistait tant qu'il pouvait. Mais l'ichneumon, avec son aiguillon, « qu'il tire à la manière des abeilles, le piquait en divers endroits. « Puis, lassé de le traîner, l'ichneumon se mit à voler çà et là, à « peu près à la portée d'une arbalète. Revenant ensuite chercher « son phalangion et ne le trouvant pas où il l'avait laissé, il suivait « ses traces comme s'il les avait senties à l'odeur, ainsi que font « les chiens pour les traces des lièvres. Enfin, l'ayant retrouvé,

« il le piqua encore plus de cinquante fois et, se remettant à le 205
« traîner, il l'emmena où il voulait et, là, acheva de le tuer »[608].

Frelons et fourmis

Il y a ici beaucoup de frelons, qui font leurs nids sous terre ou gîtent dans les trous des arbres. Les piqûres qu'ils infligent avec leur aiguillon sont beaucoup plus venimeuses pour les hommes et les animaux que celles que font les nôtres. L'Egypte abonde en fourmis de toute espèce, beaucoup plus grandes que celles d'Italie; leur morsure provoque une violente douleur, accompagnée d'une forte inflammation. Nous en avons vu beaucoup d'ailées et de volantes.

Deux espèces de scorpions

Les scorpions qui naissent en Egypte sont blanchâtres ou verts et trois fois plus grands que ceux de chez nous. Qu'ils parlent à leur aise, ceux qui, à la suite de Nicandre, d'Elien et d'autres, prétendent qu'il y a de nouvelles espèces[609] de scorpions. Car,

---

[608] Belon [1547], p. 95 b-96 a. — Voir René Khoury, « Une observation entomologique de Pierre Belon du Mans », *BIFAO* 72, 1972, p. 237-244. — Pline (*H.N.*, X, 204 et XI, 72) [609] « nouvelles » (espèces) traduit *nova* d'Alpin (éd. 1735). Mais on peut se demander s'il n'y a pas *nova* au lieu de *novem* par erreur. En effet, certains anciens soutenaient l'opinion d'Apollodore qui classait les scorpions en *neuf* espèces (*novem genera*) selon leur couleur (cf. Pline, XI, 86 sq.) — Nicandre : médecin, grammairien et poète grec du IIe s. av. J.C., auteur de deux poèmes sur les animaux venimeux, les poisons et les contre-poisons (cf. Dezobry et Bachelet). — Elien (Claudius Aelianus) : écrivain grec du IIIe s. Auteur de *De Natura Animalium libri XVIII* (cf. Dezobry).

en Egypte, on n'en trouve aucune autre espèce que ces deux-là. En particulier, il n'y en a absolument pas de noirs dans cette région; je n'ai jamais pu, non plus, en voir d'ailés [610]. Et les Maures qui, chaque année, apportaient des scorpions à notre pharmacie pour la préparation d'huile médicinale, l'affirmaient de façon unanime : on n'avait jamais vu nulle part, dans cette province, ni scorpions ailés, ni scorpions noirs, ni d'une autre couleur, ni d'un autre type; on en trouvait seulement des blancs ou des verts. La piqûre de ces scorpions eſt tellement grave que, si le malade ne peut pas être amputé complètement de la partie piquée, il meurt à coup sûr [611]. La queue de ces scorpions a, le plus souvent, deux aiguillons.
206 Les gens craignent | le venin de ces scorpions plus qu'ils ne font cas du pire venin des serpents tels que l'aspic, la vipère à corne et autres serpents à la piqûre mortelle. Quant à moi, ayant un jour trouvé par hasard dans ma chambre un de ces scorpions, grand comme une crevette d'eau douce, j'eus tellement peur que, chaque soir, je n'allais pas me coucher sans avoir exploré et fouillé ma chambre.

Chasseurs immunisés

Il y a pourtant une chose étonnante : bien que tous ces scorpions (moins les blancs cependant) soient venimeux au point que la piqûre des verts eſt sûrement mortelle si, comme nous l'avons dit, on ne

[610] *ailés :* PLINE écrit (XI, 88) : « Ce fléau d'Afrique [le scorpion], les vents du midi en font aussi un animal volant, l'inseƈte étant soulevé par ses bras, qu'il étend comme une paire d'ailes » [611] exagération.

peut pas enlever complètement la partie piquée, cependant ces 206
Maures de la campagne, qui les apportent aux pharmaciens pour la préparation de médicaments, peuvent les prendre avec les mains et les manipuler de n'importe quelle manière sans être piqués et sans craindre de l'être. Ils les cherchent d'abord dans les vieilles ruines, ils les attrapent avec aisance et sans prendre aucune précaution; puis ils les jettent dans une petite outre qu'ils placent, une fois pleine, entre leur poitrine et leur chemise et qu'ils apportent à la pharmacie sans même l'avoir toujours bien fermée. Comme ils les vendent au nombre, ils les tirent de l'outre avec les mains, par poignées, et ils les comptent. Assez souvent ils saisissent, avec les mains, des scorpions sortis de l'outre mal fermée et qu'ils trouvent sur leur poitrine, dans les plis de leur vêtement [612]. Il eſt vraiment très étonnant qu'ils ne soient jamais piqués par ces inseƈtes bien qu'ils les prennent à la main, comme on l'a dit.

Piqûres de scorpions

Dioscoride, assurément, a eu raison d'écrire que la piqûre du scorpion provoquait des symptômes sévères conſtituant une menace de mort rapide : leur venin, en effet, tue parfois en un jour et parfois en quelques heures. Les scorpions de chez nous sont beaucoup moins dangereux, sauf les vieux, dont le venin eſt mortel. J'ai

[612] « vêtement » traduit (mal) le latin *indusium* qui, selon les gravures antiques ressemble tout à fait à la « galabeyya » arabe (mais était à Rome, une « chemise » de femme), (cf. *Dictionnaire* GAFFIOT).

souvent été moi-même mordu par des scorpions noirs de chez nous : j'en ai ressenti peu de douleur et il a suffi d'appliquer sur la piqûre un scorpion écrasé ou d'y faire une onction avec de l'huile de scorpion. Tandis que, pour les piqûres des scorpions d'Egypte, il n'y a aucun remède capable de résister à ce venin et on n'a trouvé, jusqu'ici, aucun antidote efficace contre lui. Les malades sont pourtant sauvés s'ils peuvent être amputés de la partie blessée et, au moment même de l'amputation, absorber une dose de thériaque.

207 Araignées, moustiques et mouches

Outre les scorpions, | il naît ici différentes sortes d'araignées et divers phalangions qui sont des espèces d'araignées. Les endroits qu'ils piquent se gonflent en grosses tumeurs et sont très douloureux. Mais, en absorbant une drachme de thériaque et en en appliquant sur la partie blessée, on écarte tout danger. A part ces insectes, l'Egypte abonde en scolopendres de terre, venimeux. Les mouches et les moustiques sont si nombreux partout, dans ce pays, que très peu de gens dorment sans s'abriter sous une tente de toile. Mais les plus pénibles, de beaucoup, sont les mouches; à cause de leurs piqûres, en été, les Maures ont continuellement les coins des yeux infectés. Chez les moines maures, nous avons vu que, pour se protéger des mouches, on avait bouché les portes et les fenêtres avec des filets en lin. Et — chose étonnante — bien que les mailles de filets soient lâches, les mouches ne passent pas à travers pour entrer dans les chambres. Ainsi, ces moines sont à l'abri des ennuis causés par les mouches.

CHAPITRE IV

Les serpents les plus répandus en Égypte

L'Egypte, partie de l'Afrique qui a toujours été considérée à juste titre comme la mère des serpents, voit naître en abondance et vivre de façon habituelle toute espèce de serpents extrêmement dangereux. Parmi les plus dangereux de ceux qui y vivent, il faut placer les aspics, puis les cérastes, les *dipsas,* les vipères et autres reptiles du même genre vivant sur cette terre.

L'aspic cracheur ...

La morsure des aspics est si grave, en Egypte, qu'elle tue un homme, parfois en une heure, et en trois heures au maximum, si on ne peut pas exciser complètement la partie mordue. Ce serpent se présente sous trois espèces. L'un est appelé *phtyas*[613], autrement dit *le cracheur* parce que, pour faire du mal aux hommes ou aux animaux, il crache sur eux son venin. Il allonge son cou comme s'il avait mesuré l'espace qu'il y a entre lui et l'homme ou l'animal, et | calculé avec 208
précision à quelle distance il doit cracher pour atteindre quelqu'un. C'est un serpent de presque deux coudées, de la grosseur d'une

[613] *phtyas :* transcription inspirée du grec πτύειν = cracher. Ici, comme assez souvent ailleurs, Alpin met sans raison un *h* (ou ailleurs un *y*) dans les mots transposés du grec. Il adoptera plus loin l'orthographe *ptyas* (sans h), plus normale. — Il s'agit ici du cobra cracheur, *naja nigricollis,* le plus long des serpents d'Egypte.

208 petite vipère. La partie la plus grosse de son corps est la tête, avec deux espèces de protubérances calleuses sur le front; puis il devient de plus en plus mince jusqu'à la queue, qui est fine. Il est couleur de cendre, et vert avec des reflets dorés; il a deux dents creuses par lesquelles le venin s'écoule des poches à venin, ouvertes pendant qu'il mord, dans la partie mordue. Sa morsure est tellement petite qu'elle fait seulement sur la peau une marque semblable à celle de la piqûre d'une aiguille fine. Elle ne provoque ni inflammation de la peau, ni gonflement, ni forte douleur. Car le venin inoculé, de nature subtile, ne reste presque pas dans la peau mais, du fait de sa subtilité, se répand aussitôt dans le corps et produit dans tout l'organisme une sorte de torpeur, une lassitude qui n'est pas désagréable, une espèce de doux sommeil, qui font que les victimes de la morsure meurent dans un état qui n'est pas sans leur donner une sensation de bien-être[614]. D'où l'expression, fort juste, de Nicandre, à propos de ceux qui sont mordus par un aspic *ptyas :* « Ceux qui meurent dans le bien-être ».

... ou aspic de Cléopâtre

Ainsi s'explique le geste que fit Cléopâtre, reine d'Egypte, après la mort de Marc-Antoine, pour ne pas être emmenée à Rome au triomphe de César : elle préféra la mort, mais elle ne la chercha pas dans une blessure ou dans un poison, car une telle mort eût été pénible, du fait des souffrances causées par la blessure ou de la

[614] « bien-être » pourrait être remplacé, si l'on osait, par « euphorie » (latin : *cum voluptate*).

mauvaise qualité du poison qui aurait entraîné de douloureuses convulsions d'estomac. Ayant passé toute sa vie dans les délices et dans les plaisirs, elle chercha aussi une mort agréable et, piquée par un aspic *ptyas*. elle mourut sans douleurs.

Deux autres aspics

Un autre aspic est appelé *chersée ;* c'est le plus long de tous puisqu'il a jusqu'à cinq coudées. Sa grosseur est celle d'une lance de combat; il est couleur de cendre, un peu verdâtre, comme le frêne; ses yeux sont rouge feu; il vit dans les déserts arides et sableux de l'Afrique, d'où son nom d'*aspic de terre*.

Le troisième est appelé *chélidoine*[615] parce qu'il a les mêmes couleurs que l'hirondelle : le dos noir et le ventre blanc. Il est long d'une coudée et il vit plus volontiers sur les bords du Nil, où il a, sous terre, les trous dans lesquels il demeure. Sa morsure provoque des hoquets fréquents, un changement du teint, | la 209
stupeur, une sensation de froid dans les membres, un profond sommeil, la fermeture des paupières, des palpitations de cœur qui lui sont particulières, de violentes douleurs. A ceux qui ont été mordus par ces serpents on fait une ligature très serrée au-dessus de la blessure; si la partie mordue peut être excisée, on procède à son ablation et on fait boire au malade deux drachmes de thériaque à l'eau de pavot. Souvent, aussi, on met à l'endroit de l'incision une ventouse pour tirer le sang et aspirer en même temps le venin,

[615] du grec χελιδων : hirondelle.

209 puis on applique la thériaque sur la blessure. Les aspics peuvent être apprivoisés et rendus inoffensifs, comme l'ont enseigné Elien et d'autres : la preuve nous en eśt donnée, chez les Egyptiens, par les charlatans, qui manient ces serpents avec aisance devant les speċtateurs et jouent avec eux comme avec des animaux savants.

La vipère à cornes ...

Cette région abonde également en cérastes. Ce sont des serpents d'une coudée ou plus, jaune cendré, avec quelques taches noirâtres sur le dos; leur tête est plate, large, avec, sur le front, des cornes — deux chez la femelle et une chez le mâle — semblables aux petites cornes des escargots, mais dures et terminées en pointe comme des aiguilles de fer [616]. Chez certains la tête est large et plate, présentant des mâchoires plus larges et plus importantes que celles de l'*hémodis*. Chez d'autres elle est oblongue, assez semblable à celle de nos vipères. Pendant mon séjour en Egypte, les médecins égyptiens faisaient, avec la chair de ces serpents, des pilules de vipère pour la préparation de la thériaque. Ils appelaient ce serpent *tahyr*.

---

[616] « comme des aiguilles de fer ». In *Médecine des Eg.*, IV, ch. IX, p. 293, Alpin précise : « ... aussi pointues que les aiguilles dont les femmes se servent pour coudre ». — Le nombre des cornes des cérastes a donné lieu à de multiples traditions confuses et généralement mal fondées; voir L. Keimer, « Notes au sujet de l'hiéroglyphe et des vipères dans l'Egypte ancienne », dans *Zoologica*, III (*Etudes d'Egyptologie*, VII), 1945, p. 3-13.

... ou céraste des anciens

Plus tard, nous avons reçu d'Egypte, avec une vipère d'Avicenne, un autre serpent vivant, à tête large, portant des cornes — deux chez la femelle et une chez le mâle [616a]. Nous avons pensé que c'était le véritable céraste, soit parce qu'il a sur la tête deux petites cornes semblables à celles des escargots, soit parce que c'est un serpent semblable à la vipère : tels sont, en effet, les traits particuliers que les anciens ont mentionnés comme étant ceux des cérastes. Sans doute les anciens ont-ils écrit de façon assez confuse sur les cornes des cérastes : certains ont affirmé qu'ils avaient non pas des cornes mais des espèces de protubérances ressemblant à des cornes; d'autres ne sont pas du tout d'accord sur le nombre des cornes. Néanmoins, puisque la plupart des anciens (Elien, Pline, Solin [617], et autres) ont rapporté de façon unanime que cet animal avait sur la tête deux cornes semblables à celles des escargots,
et puisque tous | paraissent l'avoir assimilé à la vipère pour sa taille 210
et sa couleur, nous avons pensé que le serpent dont nous donnons ici (Voir planche V) la gravure pouvait être considéré comme le véritable céraste.

La vipère d'Avicenne

Quant à l'autre serpent dont nous donnons aussi une gravure (Voir planche VI) nous n'hésitons pas à affirmer que c'est la véritable

---

[616a] voir *supra*, note 616

[617] Solin vécut au III[e] siècle de notre ère; ce fut un polygraphe, qui s'inspira beaucoup, dans ses écrits, des livres de Pline.

210 vipère d'Avicenne, puisqu'on y trouve clairement les caractéristiques indiquées par cet auteur au sujet de la vipère. (Voir la vipère d'Avicenne, planche VII). « Les vipères, dit-il, sont des « serpents dont la tête est plate, large tout près du cou qui est lui-« même court et très fin. Leur queue est courte et fait du bruit quand « elles avancent ». Il ajoute un peu plus loin qu'elles sont de couleur jaune. Le serpent dont nous donnons ici le dessin mesure à peine une coudée; il a une tête plate terminée en pointe, un cou étroit, un ventre épais, une queue courte, noire à l'extrémité; sa couleur tend vers le jaune avec des taches noirâtres sur le dos et le ventre. J'entends dire maintenant que les Egyptiens ont commencé à utiliser sa chair pour la préparation des pilules de vipère; je n'ai pas pu savoir, cependant, si c'était vrai.

Mais nous avons bien assez parlé des vipères dans notre quatrième livre sur *La Médecine des Egyptiens* [618], ouvrage qui doit paraître sous peu, en même temps que cette *Histoire,* et dans lequel, pour aider à les mieux connaître, nous avons donné beaucoup de détails que d'autres avaient laissés de côté.

Le dipsas [619]

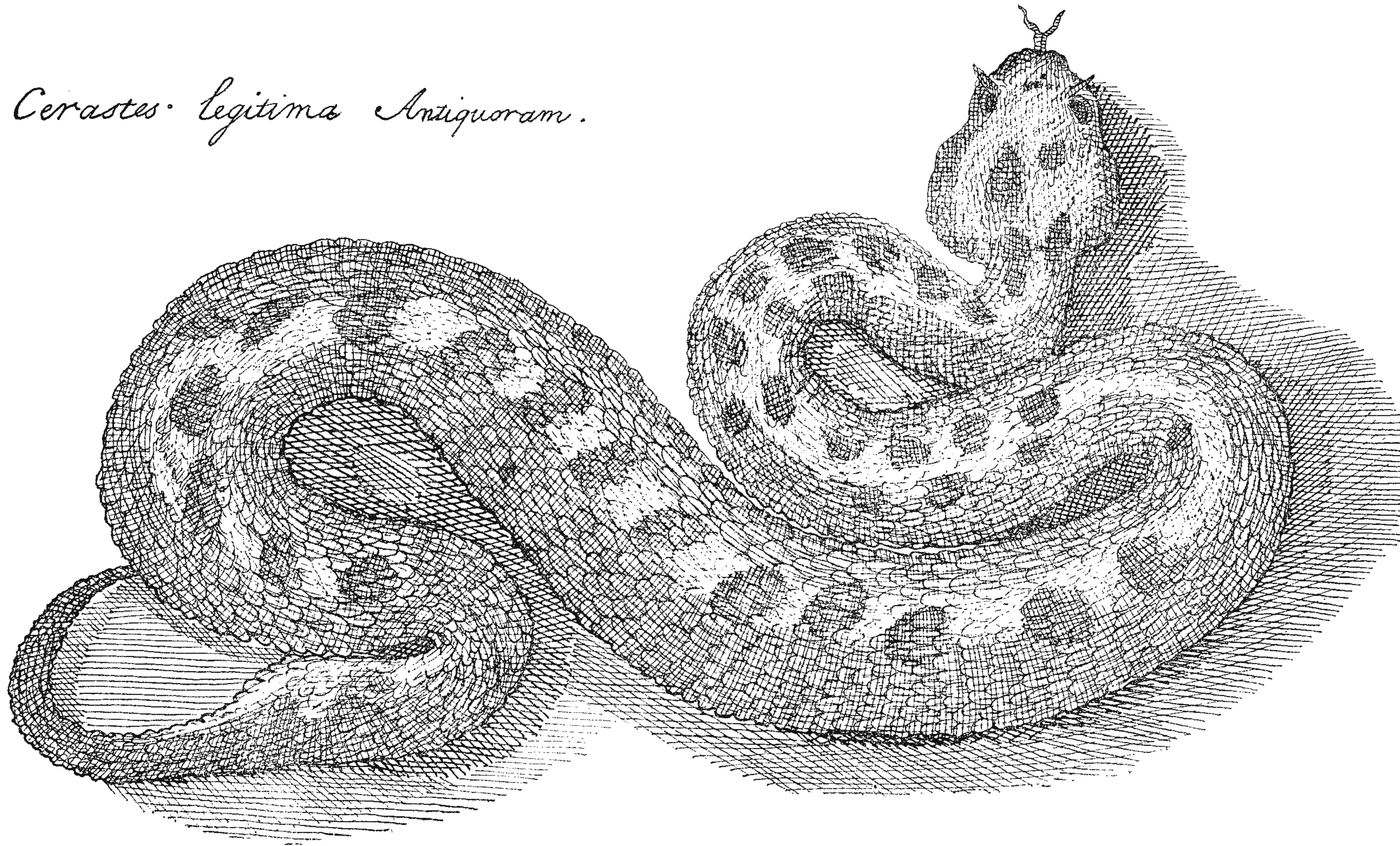
On trouve encore ici le *dipsas* qui, d'après ce que nous avons entendu dire, est semblable à la vipère, mais avec un corps beaucoup plus mince et une tête plus petite. Ce n'est pas une espèce de vipère. C'est encore moins, comme les Marses semblent l'avoir autrefois affirmé à Galien, une

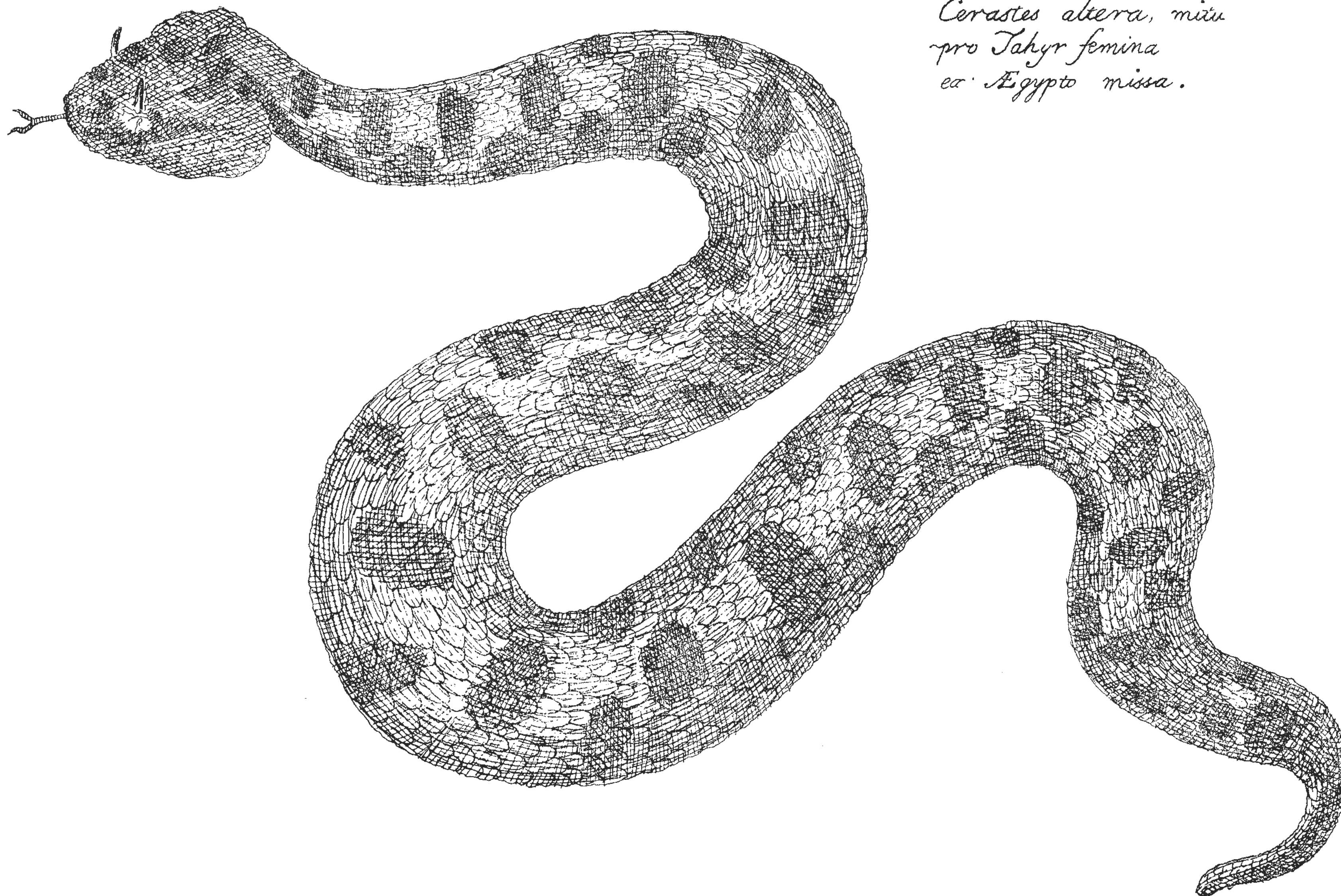
---

[618] sur la thériaque : *Médecine des Egyptiens,* IV, ch. IX et X, p. 293
[619] nom inspiré du grec δίψειν « avoir soif ».

Ceras




Cerastes legitima Antiquoram.


Cerastes altera, mihi
pro Tahyr femina
ex Ægypto missa.

de ces vipères vivant dans des endroits secs, rudes, nitreux et salés d'où elles tireraient un pouvoir desséchant. A cause de ce que lui avaient dit les Marses, Galien a cru que c'était de la nature nitreuse et salée de ces endroits que le *dipsas* tirait le pouvoir exagérément desséchant à cause duquel sa chair donne une soif inextinguible. Et il a pensé que cette chair était ce qui donnait à la thériaque le pouvoir d'exciter la soif. Mais une longue expérience a montré aux Egyptiens que c'était faux. Ils sont habitués, en effet, à toujours préparer leurs pilules de vipère avec les serpents appelés *tahyr,* qui vivent dans des endroits secs, âpres, absolument nitreux et salés | (car tout le sol de l'Egypte, à part les rives du 211
fleuve et des lacs, est aride et très salé). Or, malgré cela, on n'a jamais entendu dire que la thériaque, absorbée par d'innombrables Egyptiens, ait jamais donné soif à aucun d'eux. Le *dipsas* est donc bien d'une espèce particulière : sa morsure provoque une chaleur extrême et une soif impossible à apaiser; les victimes de sa morsure meurent dans cet état sans que l'aide des médecins puisse leur apporter aucun secours. Chez ceux qui ont été mordus, on commence par faire immédiatement une ligature de la partie atteinte et on sacrifie ou on brûle au fer rouge; puis on leur fait boire de la thériaque, qui sert également en traitement externe sur la partie atteinte.

Autres serpents

Ce pays porte encore beaucoup d'autres serpents extrêmement dangereux, tels que l'*hemorrhois,* l'*akontias* (ou *javelot*), le *seps,* l'*ophylinus,* le *dragon.* L'hemorrhois est appelé ainsi parce que sa morsure tue en

211 provoquant l'hémorragie. C'est un serpent semblable à la vipère de chez nous que les Padouans nomment *marasso,* mais il est plus petit et plus mince. L'*acontias,* ou javelot est appelé ainsi parce qu'il se jette sur les hommes et les animaux avec violence, comme un javelot; sa morsure entraîne la mort à brève échéance. Ces serpents vivent en Egypte, comme l'a noté Ammien Marcellin[620], mais on voit des *acontias* en beaucoup plus grand nombre dans maints endroits d'Ethiopie, comme François Alvarez[621] le rappelle souvent dans ses *Relations*. Le *seps,* ou *sepedo,* que les Arabes appellent *selsir,* est un serpent court ayant une tête large et plate, un cou mince, un corps gros et arrondi, une queue courte; il est semblable à l'*hemorrhois* par sa couleur bigarrée; sa morsure provoque la putréfaction complète à la fois de la partie atteinte (où la chair, complètement corrompue, se détache des os) et de l'ensemble du corps, au point que les victimes de ses morsures meurent en quelques jours, tous leurs membres tombant en décomposition. Voici le passage d'Avicenne relatif à ce serpent : « Selon certains, il y a dans la région d'Assem (de Syrie) et en Egypte des serpents munis d'une tête large, d'un cou petit, d'une queue courte, d'un ventre arrondi, sans lignes ni écailles sur la tête, mais avec des lignes de

[620] Ammien Marcellin : historien latin (vers 350-390). Il écrivit une histoire (*Rerum gestarum libri XXXII*) dont une partie est perdue, et un ouvrage en grec sur les historiens et les orateurs de la Grèce [621] François Alvarez, chapelain du roi de Portugal, fut envoyé en ambassade en Abyssinie (1515). A son retour (1527), il écrivit une relation sur le pays où il avait séjourné. Publié en portugais, son ouvrage fut traduit en espagnol, en français (Anvers 1558) et en italien.

diverses couleurs sur le corps; en avançant ils ne se redressent pas et même se contractent; on soigne leur morsure comme celle des cérastes et des vipères ». |

Le basilic

Bien que l'on ne sache, là-bas, rien de certain sur 212
le basilic, nous avons entendu dire, cependant, que c'est un tout petit serpent, long d'une palme, gros comme le petit doigt. Il a sur la tête un petit morceau de chair comme une crête et, au milieu du dos, deux écailles placées de part et d'autre, qui lui servent d'ailes pour avancer plus vite. Bon nombre de gens m'ont rapporté que ces serpents vivaient en assez grande quantité à côté de certains lacs dans lesquels, croient-ils, le Nil prend sa source. Personne n'ose s'aventurer près de ces lacs en raison du danger bien connu que présentent ces serpents, à cause desquels il n'y a, à plusieurs milles à la ronde, aucun animal, ni même (ce qui est plus étonnant) aucune plante. Voilà ce que nous ont rapporté des Egyptiens qui allaient souvent en Ethiopie et en Nubie.

Les dragons existent

Quant au dragon, on se demandera peut-être si c'est un vrai serpent ou un animal fabuleux. Que ce n'est pas un animal fabuleux, les Egyptiens le savent bien, surtout ceux qui habitent la Haute-Egypte, dans le désert de laquelle ont été vus, plus d'une fois, des serpents gros comme des hommes, longs de trente pieds et plus, avec une tête aussi grosse que celle d'un bœuf et surmontée d'excroissances

212 charnues comme des crêtes rouges [622]. Les gens pensent que ces serpents et d'autres semblables sont des dragons, tels que ceux que l'on a vus, assez souvent, même dans le désert de Memphis. Nous-même, naviguant sur le Nil, avec beaucoup d'autres personnes, en direction de Damiette, et étant descendu du bateau pour nous promener sur la rive, nous avons vu, de loin, sur une dune, un serpent très long. Selon notre estimation, il avait au moins vingt pieds; il restait sur le sable, le cou dressé, avec une tête de la taille d'une tête humaine. Au bruit que firent nos armes portatives que nous braquâmes dans sa direction en mettant le feu à la poudre, il s'enfuit en un clin d'œil, en volant comme un oiseau [623].

Autre témoignage

Une chrétienne copte que je connaissais bien acheta une jeune esclave chrétienne du nom de Feida, qui, de la province de Nubie appelée *Decrur* [624], avait été amenée au Caire. J'aimais causer fréquemment avec cette

[622] les légendes relatives à ce serpent énorme du désert continuent de courir en Egypte; R. Kasser en a relevé la mention dans le désert des Kellia (*Kellia, recherches d'archéologie copte* II, 1972, p. 7, note 4) [623] « Bien que les pêcheurs soient fameux pour leur exagération des dimensions des poissons qu'ils attrapent, ou n'attrapent pas, on ne peut les comparer à de nombreux chasseurs, aventuriers et explorateurs en pantoufles, quant aux dimensions des bêtes qu'ils ont tuées; et de même que le plus grand poisson est toujours celui qui a juste réussi à s'échapper, de même les plus grands serpents sont ceux qui ont pu éviter la capture ou la mort » (A. Hyatt Verrill, *Mœurs étranges des reptiles,* Paris (Payot), 1943, p. 72) [624] déjà mentionné, p. 49; voir note 134.

jeune fille pour apprendre d'elle quelques traits propres à sa patrie d'origine. | Or, je l'ai souvent entendue dire que, certaines années, 213
sur le sol de sa province natale de Nubie, passaient de nombreux serpents, très longs, gros comme des hommes, avec une tête de la taille de celle d'un bœuf et, au sommet, une espèce de crête rouge. Ils dévoraient tous les hommes et les animaux qui se trouvaient sur leur passage, dévastant ainsi cette province et la rendant inhabitable. Mais les indigènes, qui pressentaient d'une certaine manière l'arrivée de ces bêtes sauvages, avaient mis le feu à une herbe que Dieu très Grand et très Bon [625] fait pousser en abondance dans cette région, comme remède. Ainsi, grâce à l'odeur de la fumée, ils avaient mis en fuite ces serpents et préservé la province de leurs incursions. L'enfant me dit que cette herbe était courte et robuste, avait une feuille semblable à celle du basilic, et exhalait une odeur très désagréable. Je n'ai jamais pu la voir, malgré tous mes efforts pour m'en faire apporter par les marchands nubiens. Tout cela soit dit en passant, à propos du dragon.

Le serpent à voile

Il y a en Egypte un autre serpent très commun, long de dix pieds, gros comme un bras d'homme, à tête grande et large. Il a ceci de particulier que, le cou dressé, le ventre déployé en voile ronde comme un plat, il court très rapidement. Les Egyptiens l'appellent *jebban*

[625] ici, comme il l'a fait déjà plusieurs fois, *supra,* Alpin ne nomme jamais Dieu sans lui appliquer les deux épithètes que les Romains attribuaient à Jupiter : le Temple du Capitole était dédié à *Jupiter Optimus Maximus.*

et nous *ophylinum* [626], c'eſt-à-dire serpent à voile. Il semble avoir été complètement inconnu des anciens puisqu'aucun d'eux n'en fait mention, et il eſt étonnant qu'ils aient ignoré un serpent de cette taille et si familier aux Egyptiens. Car il leur eſt familier à tel point qu'il se laisse non seulement domeſtiquer et apprivoiser par eux, mais aussi inſtruire, de sorte qu'il semble doué de raison et de science. Il n'eſt donc pas étonnant qu'il soit devenu un compagnon si utile pour les charlatans égyptiens. Nous l'avons souvent vu, chez eux : il nous a paru plus intelligent qu'un chien et nous avons parlé de lui avec plus de détails lorsque, précédemment, il a été queſtion des charlatans de Memphis.

Correspondance entre savants

Au moment où j'écris ces lignes, je reçois d'Egypte une lettre de Matthieu Carbone [627], éminent médecin de l'Illuſtrissime Consul de Venise. C'eſt pour moi un ami très cher; il eſt reſté de nombreuses années dans la grande ville du Caire, exerçant la médecine avec grand succès, et il y eſt encore. Voici ce
214 qu'il écrit dans sa lettre | à propos du susdit serpent : « J'en viens « à ce serpent. Les Egyptiens l'appellent *tehbam nasser ;* il eſt nommé « *tehbam* tout court par certains et *tohbam* par d'autres. Pour vous

---

[626] *ophylinum* eſt conſtitué de deux mots grecs, déformés d'ailleurs, qui pourraient vouloir dire « serpent en forme de voile de navire » (!). — Le nom arabe déformé eſt tha'bân ثعبان (voir plus bas, la lettre de M. Carbone). Il s'agit du cobra ordinaire, au capuchon dilatable [627] sur Mattheo Carbone, voir plus haut la note 10 (*Préface*, p. 3).

« donner entière satisfaction, je vous envoie un dessin le représen- 214
« tant et, outre cette gravure, je vous envoie deux de ces serpents, « vivants, enfermés dans deux caissettes en bois. Je leur ai fait « enlever les dents pour qu'on puisse les manier sans crainte. Moi « qui ai toujours une peur terrible de ces serpents je les ai, de mes « propres mains, placés dans les boîtes. Je vous envoie, en plus, la « peau d'un autre serpent écorché, bourrée d'étoupe. Il s'agit d'un « animal de taille moyenne : on en voit ici de beaucoup plus grands « que celui-ci ».

Description du serpent à voile

Ces serpents sont d'un blanc mat sur le ventre; le reſte de leur corps apparaît couleur cendre chez les uns et noire chez les autres. Lorsqu'il eſt tout entier étendu à terre et rampe, cet animal paraît de forme arrondie. Lorsque quelqu'un se trouve devant lui et s'oppose à lui, il dresse immédiatement sa tête, son cou et son ventre; il avance alors en tenant dressé les trois quarts de son corps et il rampe avec le reſte. Il peut avancer très longtemps en se tenant dressé de la sorte; il souffle et siffle très fort. Entre le cou et le ventre, il a (chose vraiment curieuse) une membrane qu'il déploie comme une voile tandis qu'il avance en se dressant. La voile semble gonflée et tendue par le vent, elle eſt de forme arrondie, grande comme un plat, et il la replie à volonté.

Charmeurs de serpents

A propos de ces serpents, voici quelque chose d'extraordinaire que j'ai vue chez les charlatans. Lorsque l'animal avance dressé et rampe

plus vite à cause de sa voile, il devient hors de lui et comme agité par la fureur. Alors, pour calmer sa colère, les charlatans lui touchent le sommet du nez avec leur doigt mouillé de salive; la bête aussitôt tombe à terre, comme morte; on peut la saisir aisément avec les mains et elle eſt prise d'un sommeil si profond qu'elle peut reſter ainsi un jour entier. Lorsqu'ils veulent la réveiller, ils lui serrent fortement la queue et la frottent jusqu'à ce qu'ils aient éveillé l'animal qui tout de suite revient, pour ainsi dire, à son état
215 de frénésie. | En voyant cela, j'ai cru que les charlatans obtenaient ce résultat à l'aide de quelque antidote placé dans leur bouche; je me suis ensuite rendu compte, en faisant l'expérience avec mes mains et ma salive, qu'ils ne s'étaient servis pour cela d'aucune drogue [628].

Nous donnons ici deux gravures de ce serpent. Sur l'une (voir planche VIII), il rampe et il apparaît tout entier de forme arrondie, même sous le cou; sur l'autre (voir planche VII, nº 2), il eſt représenté dressé, avançant très vite avec sa voile déployée sous le cou.

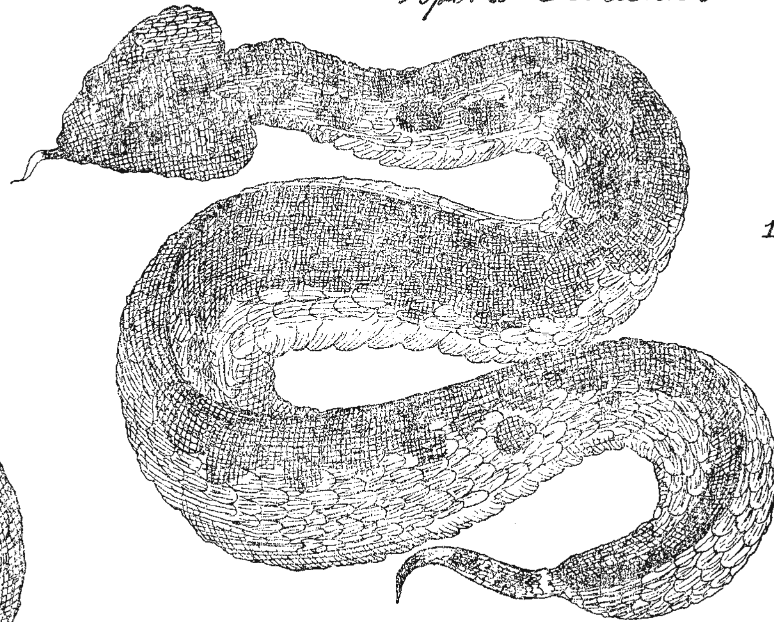
Métempsycose ? Ces serpents naissent dans les sépultures antiques vulgairement appelées *momies ;* ce sont des serpents très aptes au dressage. S'il était vrai que les

[628] sur ces charmeurs de serpents et leurs techniques, lire L. Keimer, *Hiſtoires de serpents* (Mémoires de l'Inſtitut d'Egypte, tome 50), 1945; et René Khoury, « Les charmeurs de serpents en Egypte », dans *Cahiers d'Hiſtoire Egyptienne,* IX, p. 165-189.

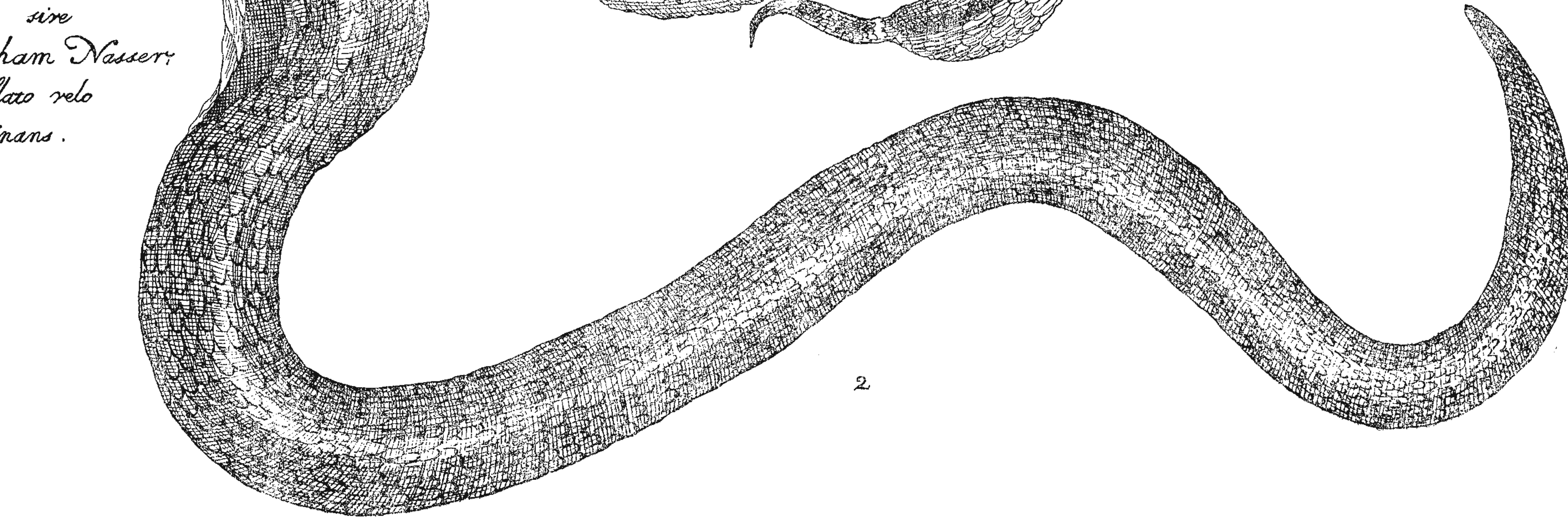


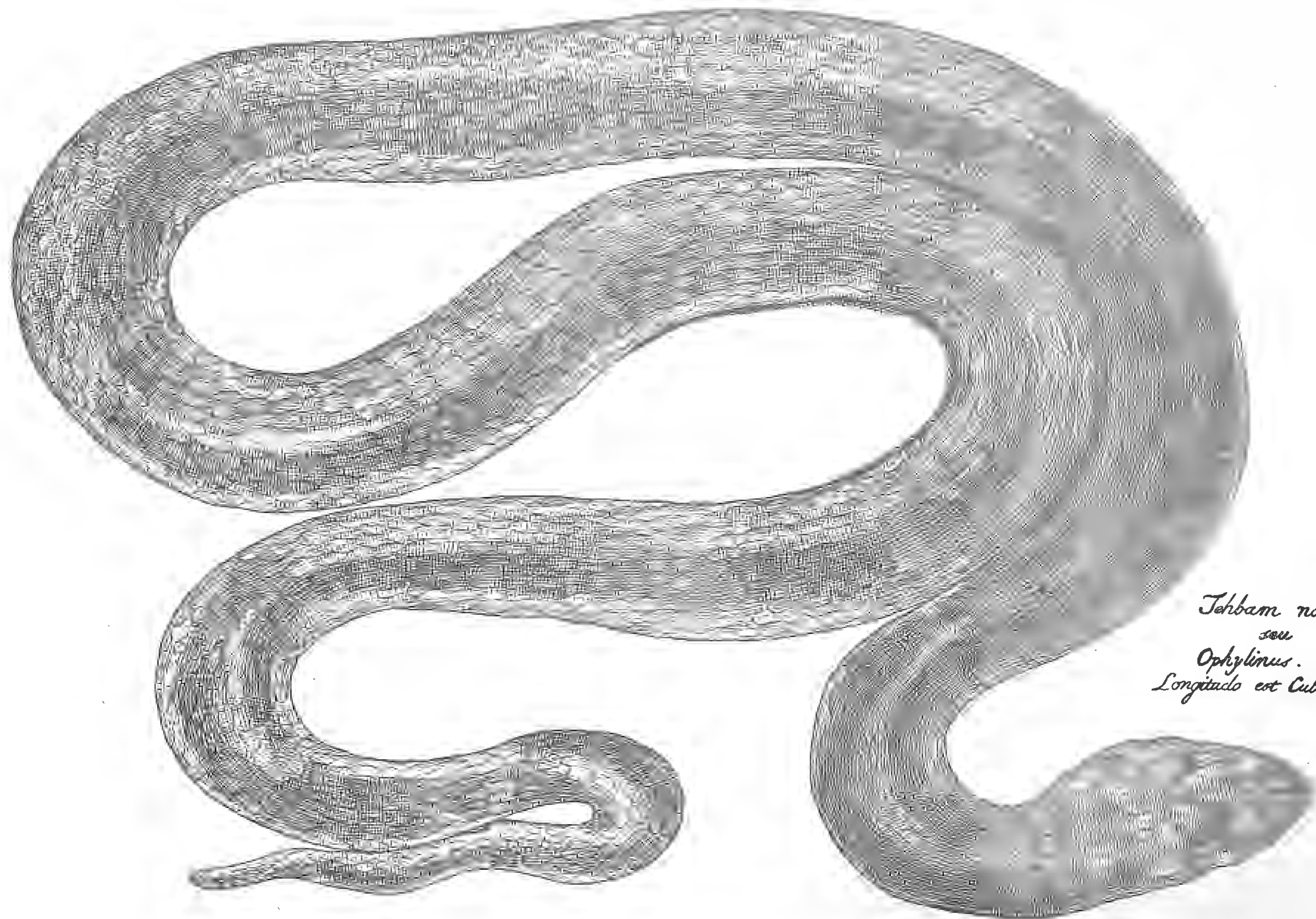
Ophylinus sive Tebham Na inflato velo festinans.

Vipera Avicennæ



Ophylinus sive Tebham Nasser; inflato velo festinans.





Tehbam nasser
seu
Ophylinus.
Longitudo est Cubit. IV.

âmes humaines, quittant le corps après la mort, entrent dans des corps d'animaux, comme l'a cru Anaxagore, on pourrait supposer, vu l'intelligence que possèdent ces serpents, qu'ils ont les âmes des Egyptiens dont les corps ont été inhumés là.

CHAPITRE V

Les lacertiliens qui vivent en Égypte

Les Egyptiens connaissent aussi, très bien, de nombreux lacertiliens, tels que le seps, nommé *lézard chalcide*, (voir planche IX, nº 1), le caméléon, le scinque et le crocodile.

Le seps

Le lézard chalcide, dont nous donnons un dessin, est le seps des anciens : non pas le serpent venimeux que nous avons nommé plus haut, mais un lacertilien que Nicandre a désigné en disant que le seps était semblable, par son corps, au petit lézard. Cet animal, très commun en Egypte comme je l'ai dit, vit dans les trous des murs et des maisons ou dans les chambres : les habitants ne le craignent pas plus que nous ne craignons habituellement les lézards. Quoiqu'on nous ait dit qu'il était venimeux, on sait parfaitement que sa morsure n'a jamais provoqué chez personne des symptômes d'empoisonnement.

Le caméléon

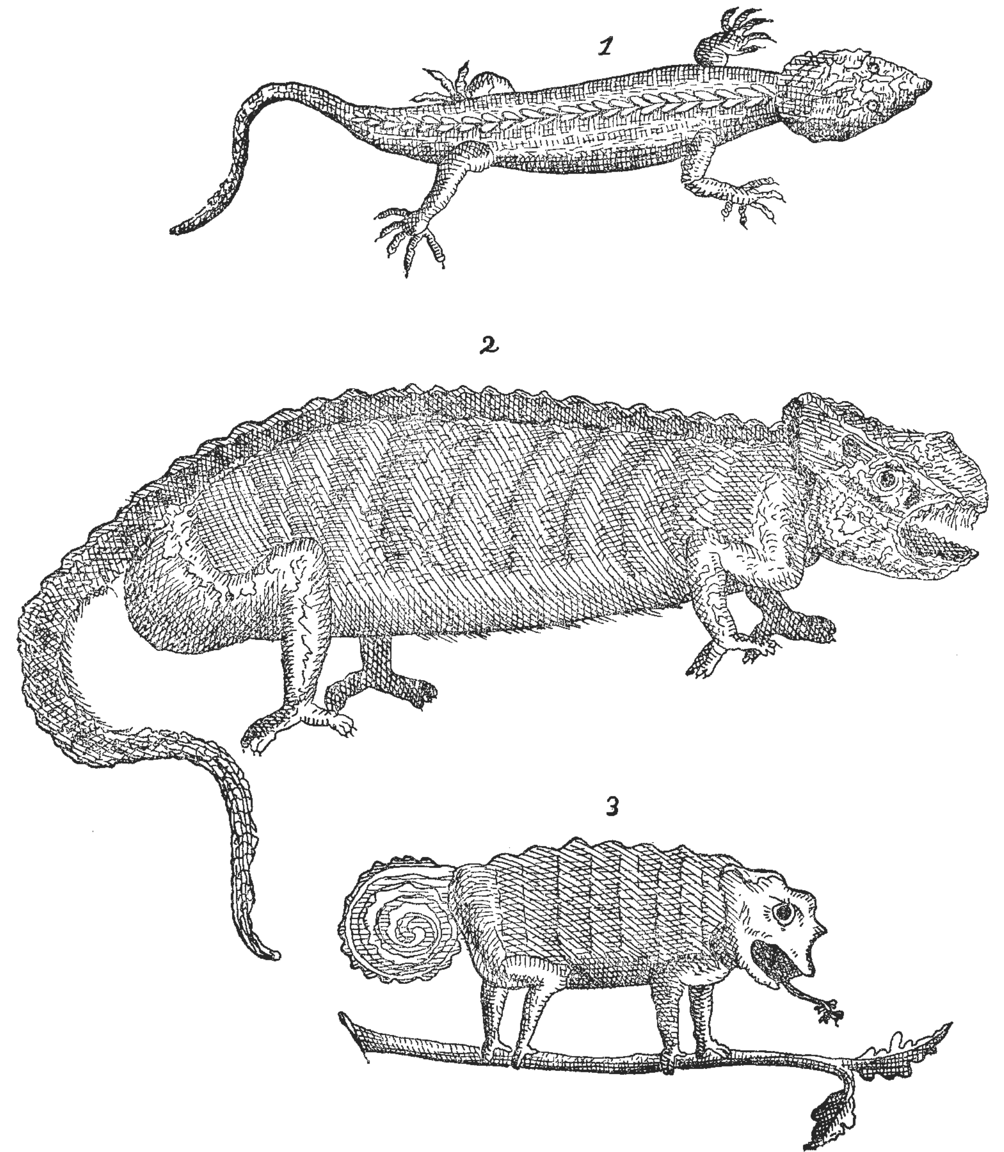
Il y a sur les plantes d'Egypte quantité de caméléons qui vivent sur les feuilles et les
branches; | prenant la couleur de l'endroit où ils se trouvent, ces 216

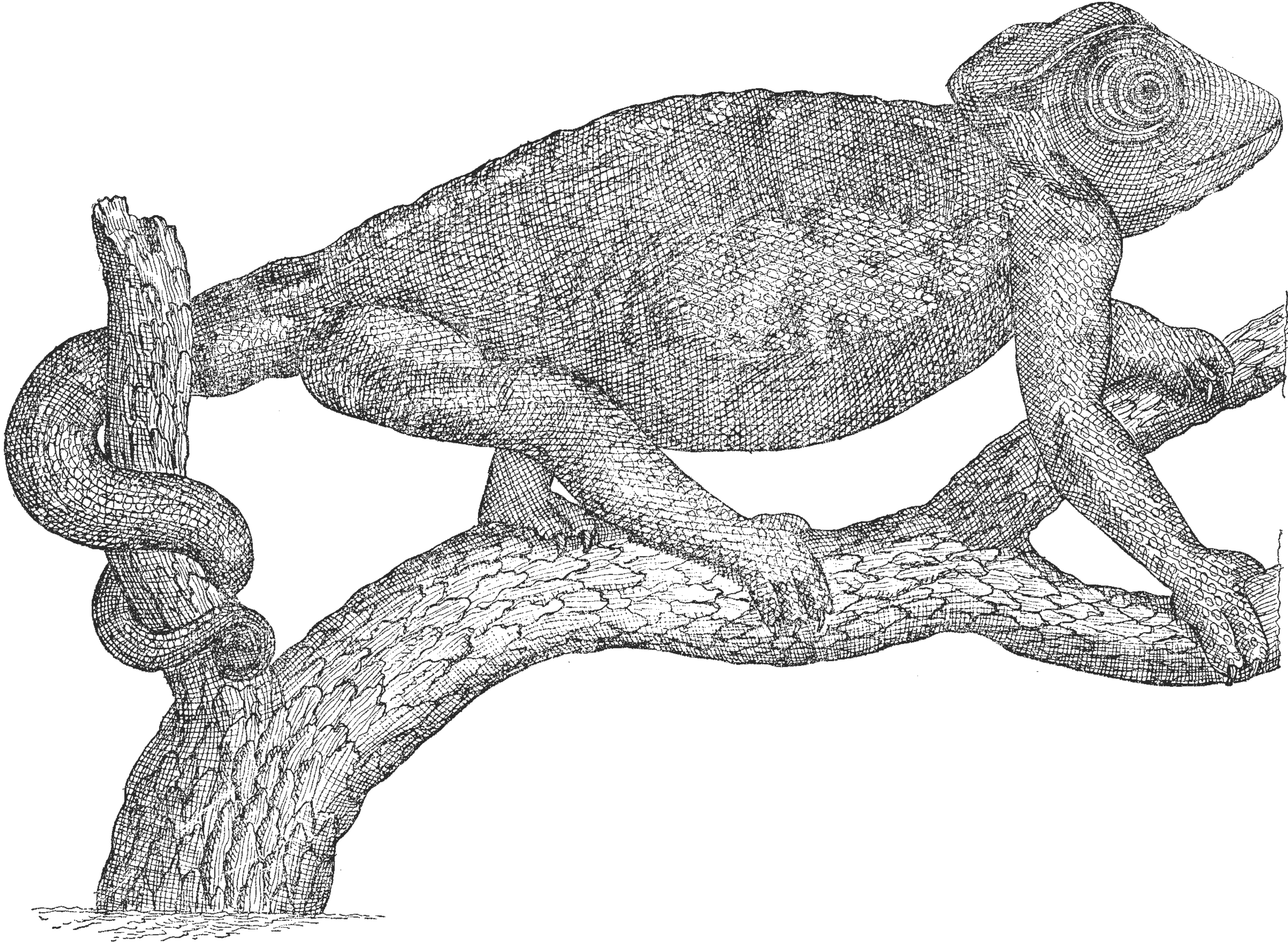
216 animaux deviennent verts sur les feuilles et plus sombres sur le sol. Le caméléon eſt comme le lézard, il a l'aspect repoussant du serpent et il émet avec la bouche un souffle bruyant. Avant de connaître vraiment sa nature, je fus quelque peu effrayé par ce bruit et cet aspect repoussant, mais je m'aperçus ensuite qu'il était de nature très douce et non pas malfaisante. Tandis qu'il soufflait bruyamment, je mettais mon doigt dans sa bouche et je pouvais même l'enfoncer jusqu'au gosier sans qu'il me fasse aucun mal. Car il n'a point de dents ni rien, dans la bouche, qui puisse en tenir lieu. De là vient, probablement, l'opinion erronée des anciens : ils pensaient, semble-t-il, que les caméléons n'avaient pas besoin de dents mais étaient munis d'une grande bouche, vaste, douce et tendre, parce qu'ils se nourrissaient d'air seulement. Mais ils se trompaient [629].

La chasse aux mouches

Car ces animaux se nourrissent d'insectes et, surtout, font une chasse continuelle aux mouches et les attrapent avec le bout de leur langue, qui eſt comme une trompe d'éléphant, mais fine, rugueuse et non creuse. Leur façon de chasser les mouches eſt curieuse. Lorsque, par exemple, une mouche se trouve à un demi-pied d'eux, ils font deux pas avec une rapidité extraordinaire, la saisissent du bout de la langue et la dévorent. On voit deux espèces de caméléons : les uns ont la taille d'un lézard, d'autres sont plus

[629] sur le caméléon et ses légendes, voir S. Sauneron, « Le nom égyptien du caméléon », dans *Revue d'Egyptologie*, t. 23, 1972, p. 160-164.





23

petits et ils ont encore entre eux beaucoup de points différents. Les uns et les autres ont une langue très longue à l'extrémité de laquelle se trouve une sorte de trompe qui leur sert à attraper les mouches. Bien que les uns et les autres — les grands (voir planche IX, nº 2 et planche X) et les petits (voir planche IX, nº 3) — aient dans la bouche certaines protubérances ou excroissances semblables à des scies ou à des dents, ils n'ont pourtant point de dents, et ces protubérances ou excroissances ressemblant à des dents sont en chair très molle. C'est pour cela qu'en mettant le doigt dans leur bouche on ne sent partout que de la chair très molle. Les uns et les autres sont d'un jaune virant au vert; voilà pourquoi, placés sur les feuillages, ils deviennent verts comme eux. Il n'est pas du tout vrai qu'en hiver ils se cachent dans des trous, car, dans ce pays, l'hiver est tempéré comme le printemps et le froid n'est absolument pas gênant pour les animaux.

Le scinque

Les Egyptiens ont aussi en abondance, pour se ménager les somptueuses faveurs de Vénus, ces
lacertiliens | qu'ils appellent *scinques* et que Dioscoride et d'autres 217
nomment *crocodiles terrestres*. Ceux qui sont transportés d'Egypte à Venise ressemblent beaucoup à nos lézards, mais sont plus gros, plus larges, de couleur jaune avec des taches foncées sur le dos. Sérapion fait du scinque une espèce de stellion aquatique. C'est un animal amphibie qui vit dans l'eau du Nil et sur terre. Je sais bien que presque tous utilisent ce genre de lézard comme un véritable scinque; et pourtant la connaissance de ce scinque a toujours présenté pour moi une réelle difficulté, étant donné que

217 le scinque très connu dans les officines de Venise n'a pas les caractéristiques du scinque des anciens. D'abord, selon Dioscoride, le scinque est un crocodile terrestre endurci par le sel. Mais quelle ressemblance peut-on trouver, quant à la taille et à l'aspect, entre le crocodile et le scinque ? Pour la taille, le crocodile est au scinque ce que l'éléphant est au rat. De plus, qui a jamais vu un scinque vulgaire ayant la longueur de deux coudées que Pausanias attribue au scinque ?

Mise au point

Il semble fort probable qu'en parlant de crocodiles terrestres de trois coudées au maximum qui naissent chez les nomades et qui, dit-il, sont assez semblables aux lézards terrestres, Hérodote (qui ne dit pas un seul mot du scinque) pensait aux scinques. Nous ajoutons ceci : on ne remarque pas, dans le scinque, cet extraordinaire pouvoir aphrodisiaque dont ont parlé les Arabes et qui est tel, d'après eux, que l'absorption de deux drachmes de reins de scinque provoque un priapisme si violent qu'un médicament est nécessaire, pour le calmer. En effet, beaucoup de gens, après avoir absorbé abondamment du scinque, même très frais, n'en ressentent aucun effet aphrodisiaque [630]. Aussi penserais-je que ce lacertilien semblable

[630] PLINE (XXVIII, 119) attribue la vertu aphrodisiaque du scinque à son museau et à ses pieds (non pas à ses reins). Le scinque entrait dans la composition de la « thériaque de Venise ». (ERNOUT, note à PLINE, *loc. cit.*). Les ouvrages actuels distinguent nettement le scinque du « crocodile terrestre », on *varan*.

au crocodile terrestre, long d'une coudée, couvert de petites écailles rondes, blanc et à peau mince, à queue arrondie et courte, si doux de nature qu'il ne fait point de mal et mord rarement, est le scinque des anciens, celui dont ils ont vanté les reins de façon extraordinaire à cause de l'aide qu'ils apportent à la somptueuse déesse Vénus. On trouve les scinques en grand nombre au-dessus |
de Memphis, dans les endroits secs. Mais je pense que ces animaux 218
sont amphibies, c'est-à-dire qu'ils vivent indistinctement dans l'eau et sur le sol ferme. Nous donnons un dessin de l'un et l'autre scinques (voir planche XI, n°s 1 et 2).

Le crocodile

Quant au crocodile (voir planche XI, n° 3), qui abonde dans tout ce pays d'Egypte, surtout en amont du Caire, du côté de Thèbes, dans le Nil et dans les lacs — au point que les hommes n'y sont pas en sécurité — c'est une bête monstrueuse, longue de trente coudées, qui dévore indistinctement les hommes et les animaux. Sa force réside surtout dans sa queue, qu'un balancement de son corps lui permet de brandir, comme une épée longue et dure, pour jeter à terre les animaux et les dévorer ensuite. Il est moins connu en Basse-Egypte. En particulier, on en voit très peu autour de l'île nommée *Delta,* et ceux qui s'y trouvent sont petits. Le fait qu'entre Memphis et la mer on ne voie que très peu de crocodiles, et pas du tout de ceux que nous croyons être les scinques des anciens, vient peut-être de ce que les hommes, qu'ils craignent, sont plus nombreux dans cette région; — ou bien de ce qu'en amont, les grands lacs, dans lesquels ils vivent volontiers, sont en plus grand nombre.

Le crocodile magique

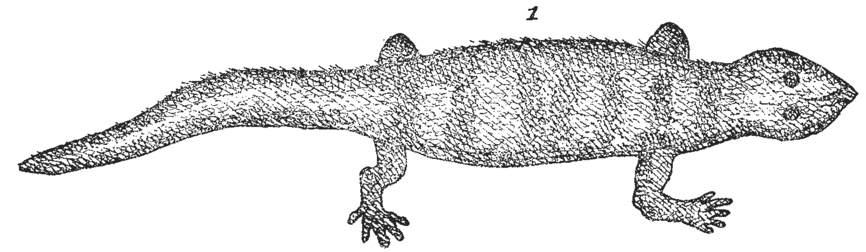
Nous avons dit ailleurs ce que des indigènes nous ont rapporté : après qu'un mage égyptien eut enfoui dans le Nil, à deux jours de marche en amont du Caire, un crocodile magique de sa fabrication, jamais les crocodiles ne purent franchir l'endroit où le crocodile magique avait été enfoui; et c'est pour cela, selon les savants égyptiens, que les grands crocodiles ne purent plus passer à Memphis et cessèrent de se trouver vers cette ville et vers les autres villes en direction de la mer [631]. Je pense cependant que c'est là une fable et je croirais plutôt que le fait tient à ce que les habitants sont plus ou moins nombreux dans les divers endroits. Fuyant les hommes, les crocodiles ne viennent pas vers Memphis et les autres villes en direction de la mer, mais restent dans le Nil en amont de Memphis, car cette région est beaucoup moins habitée et fréquentée par les hommes.

Les dompteurs de crocodiles

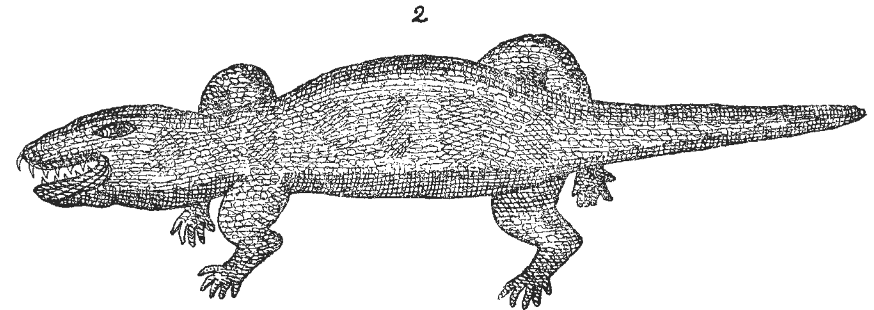
J'ajouterai un détail vraiment extraordinaire: une bête si grande et si farouche, faite pour résister à un grand nombre d'hommes, un ou deux petits bouts d'hommes, chétifs campagnards, l'attrapent,
219 parviennent à la ligoter, lui attachent | les pattes et la gueule, la placent sur un âne, l'apportent aux marchands vénitiens, la vendent, la tuent et l'écorchent. Et quoi encore ? Pour que les marchands observent à leur aise la bête à acheter et prennent plaisir à la voir

[631] la légende du crocodile paralysé en amont d'une ville est rapportée par divers auteurs; voir plus haut p. 88 et note 249.

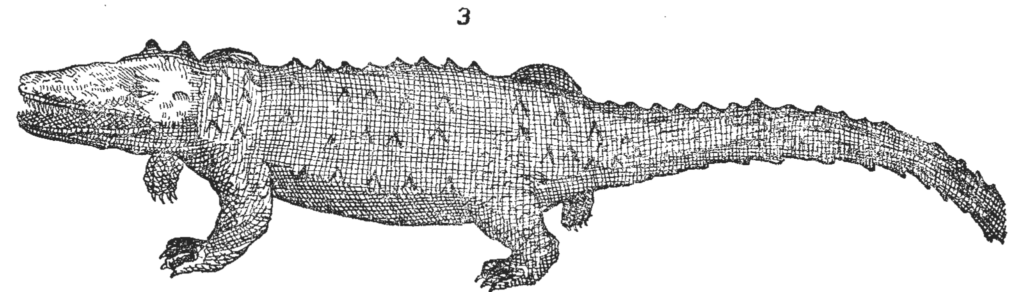
1



2



3



marcher, ils lui délient la gueule et les pattes et la laissent bouger et se promener. Si elle n'en a pas envie, ils l'y forcent en la frappant et en la piquant. Lorsqu'on l'a vue un peu se déplacer et se promener, ils lui attachent de nouveau la gueule et les pattes, l'égorgent avec leur glaive, l'écorchent et vendent sa peau. Il est vraiment étonnant qu'ils osent ainsi manipuler avec tant d'aisance une si grosse bête, et sans que jamais elle leur fasse aucun mal, alors qu'elle tue et dévore n'importe qui d'autre.

Le crocodile et le roitelet[632]

D'après les renseignements que nous avons eus, ce qu'on dit du roitelet est vrai : il entre dans la gueule du crocodile et, avec son bec très pointu, il enlève les déchets de nourriture restés dans les dents de l'animal et les vers nés de ces déchets en décomposition. Il n'est pas suceur de sang comme Hérodote l'a dit à tort. Mais, quand il a fini de nettoyer les dents du crocodile, celui-ci, oublieux du bienfait, ferme la gueule pour dévorer l'oiseau. Et le roitelet, dès qu'il s'en

[632] *roitelet* veut traduire *trochilus* (τροχιλος); mais, selon certains, le τροχιλος ne serait pas le roitelet mais le « pluvier d'Egypte ». (voir le commentaire d'A. Ernout à Pline VIII, 90). — Le même commentaire d'Ernout indique des références à d'autres auteurs anciens sur un « binôme » trochilus-crocodile. Les opinions sont diverses. Selon Plutarque, par exemple, le crocodile avertit le trochilos avant de fermer la gueule pour qu'il puisse s'envoler. A son tour le trochilos, lorsqu'il voit l'ichneumon sur le point d'attaquer le crocodile, en avertit son hôte. (Sur ichneumon et crocodile, cf. Alpin, *infra*, p. 235).

aperçoit, l'en empêche en lui piquant, de son bec très pointu, la cavité du palais (cette partie est, en effet, très tendre et extrêmement sensible). Puis, d'un rapide coup d'aile, il s'en va.

220 ## CHAPITRE VI

Les quadrupèdes domestiques communs en Égypte et d'abord les chevaux, les ânes et les mulets

Outre certains quadrupèdes particuliers qui lui sont propres, tels que les chameaux, les dromadaires, les bubales, les léopards, les civettes, les gazelles, les ichneumons, et les chevaux marins[633], l'Egypte possède également tous ceux qu'il y a chez nous : chevaux, ânes, mulets, bœufs, porcs, moutons, chèvres, chiens, chats, rats. Parmi les animaux sauvages, les bœufs sauvages, les ânes sauvages, les ours, les loups, les renards, les martres, les lapins, et, parmi les quadrupèdes exotiques qui sont amenés des provinces voisines, les tigres, les lions, les panthères, les éléphants, les girafes et les singes. Notre propos sera d'envisager ici les caractéristiques de tous ces quadrupèdes. Nous commencerons par les animaux domestiques, et d'abord par les chevaux, qui sont très nombreux dans ce pays.

---

[633] sans doute est-il préférable de garder ici la transcription exacte de *equi marini*. Le nom d'*hippopotame* sera employé plus loin, dans le dernier chapitre.

Les chevaux

L'Egypte produit en effet des chevaux très beaux, parfaits sous tous les rapports, très rapides, courageux, très dociles; je ne pense pas que l'on puisse en trouver à la fois de plus rapides et de plus dociles au frein. Ils sont, en effet, si faciles à dresser qu'ils semblent doués d'intelligence pour comprendre les différentes façons de se déplacer et de courir. Dans la bataille, ils se montrent si audacieux et prudents qu'ils paraissent ne pas ignorer du tout l'art de la guerre. Les Turcs, lorsqu'ils sont en route, peuvent s'éloigner longtemps de leurs chevaux sans que ceux-ci, jusqu'au retour de leur maître, s'écartent d'un seul pas de l'endroit où on les a laissés; aussi n'y a-t-il nul besoin de laisser des serviteurs pour les garder. Les chevaux qui naissent ici sont très beaux : ils ont une tête petite, des oreilles courtes, le chanfrein peu allongé, de grands yeux vifs et mobiles;
leur corps en général | n'est pas épais ni gras mais charnu; ils sont 221
plus minces aux flancs que les nôtres. Ils sont continuellement nourris d'orge et de pailles que l'on parvient à réduire en une espèce de son pas plus gros que le son de blé. Avec une telle nourriture, il n'est pas étonnant qu'ils se fassent une chair excellente et dense, qui les rend robustes et aptes à tous les travaux. Ils se vendent deux mille pièces d'or l'un.

Les chevaux arabes

Les chevaux arabes ne le leur cèdent pas en beauté, mais sont plus allongés et plus minces, et cela vient de leur frugalité; ils peuvent, en effet, rester trois jours sans boire. Ils sont beaucoup plus rapides et agiles à la course que les chevaux des villes; c'est d'eux que les Arabes,

221 se servent pour la guerre, la razzia [634] et la fuite. Un certain Turc chef des Arabes, appelé Rémonim, possesseur de chevaux quasi innombrables, en avait un auquel il portait une affection extraordinaire à cause de sa rare beauté, de son intelligence et de l'amour avec lequel il suivait son maître. Il lui était si cher qu'il le faisait dormir sous la même tente que lui. Le cheval le gardait pendant son sommeil comme un veilleur qui monte la garde et, s'il entendait du bruit, le touchait de sa tête pour le réveiller.

Les chevaux impériaux

Parce que les chevaux d'Egypte sont très beaux, très rapides, très courageux et de tempérament très souple, on en choisit chaque année quarante ou cinquante, dans tout le pays, pour les envoyer à Byzance à l'empereur des Turcs, qui monte rarement un cheval ne venant pas d'Egypte. Certains de ces chevaux sont vendus deux mille pièces d'or et beaucoup plus. Parmi les chevaux, on choisit les bais-bruns, ceux de couleur d'or et aussi les roux, qu'on appelle *ascar*.

Les ânes

Tout ce pays abonde en très bons et très beaux ânes, tout aussi adaptés aux voyages que les chevaux. Si les populations d'ici ont utilisé et utilisent encore communément les ânes pour voyager, c'est à cause de cela, et non pas en raison du décret de l'empereur des Turcs interdisant à tout Egyptien de se servir d'un cheval ou d'aller à cheval sans un

[634] *razzia* veut traduire *rapina*.

permis spécial [635]. Si ce décret existe en fait actuellement, il reste que ces populations préfèrent utiliser les ânes pour leurs déplacements, car ils sont tout à fait remarquables, et tout autant à rechercher que les chevaux pour voyager : ils vont aussi vite que | les chevaux 222
et transportent les hommes plus confortablement.

On voit ici de nombreux ânes qui ne le cèdent en rien, par leur couleur très noire, leur beauté, leur taille, leur aptitude à la marche et à la course, aux juments appelées couramment *haquenées* [636]. Chacun d'eux vaut cent pièces d'or et plus. Vivant sur un sol chaud et sableux, sans pierres le rendant impraticable, ils marchent et trottent avec rapidité. Leur nature est tout à fait différente de celle des ânes de chez nous et les fait ressembler plutôt aux onagres, c'est-à-dire aux ânes qui vivent dans les déserts d'Afrique. Mais ils diffèrent des onagres : ils sont plus grands et plus doux. Les Egyptiens ne mettent pas de housse aux ânes mais étendent seulement sur leur dos un tapis. C'est ainsi que les femmes se font ordinairement transporter par les ânes, assises seulement sur un tapis. Beaucoup de gens utilisent des ânes de louage; ceux-ci nous ont permis d'aller en six heures — 7 au plus — d'Alexandrie jusqu'à Rassit située à quarante milles italiens. Pendant le voyage, ils n'ont ni mangé ni bu. A l'arrivée, leurs gardiens leur ont donné à manger une livre environ de fèves sèches, entières. Mais plus

[635] sur cette interdiction, cf. BELON [1547], p. 106 b; COPPIN [1638-1646], p. 213, 249 et autres voyageurs anciens [636] dans le texte : *chineas* (à l'accusatif pluriel), mot latinisé à partir de l'italien *chinea* qui correspond au français « haquenée ».

haut, à propos des forains, nous en avons dit bien largement assez sur les ânes et sur leur aptitude au dressage.

Les mulets

Ici naissent encore des mulets, en nombre presque incalculable. Ils sont grands, très beaux et très rapides. Ils sont recherchés, au lieu des ânes, par ceux qui désirent aller plus vite qu'on ne peut le faire avec des ânes. Ils résistent mieux que les ânes à la fatigue du voyage et la supportent plus longtemps.

223 CHAPITRE VII

LES CHAMEAUX ET LES DROMADAIRES QUI VIVENT EN ÉGYPTE

Les espèces de chameaux

Viennent ensuite, parmi les quadrupèdes domestiques, les chameaux qui, dans cette région et dans les provinces limitrophes d'Arabie, sont aussi nombreux que les animaux dont nous venons de parler. On les appelle *animaux sacrés* à cause des grands avantages que les indigènes en tirent. Ils se contentent d'une nourriture très frugale et peu coûteuse et supportent très vaillamment les plus grands travaux. On en trouve de trois espèces : l'un, appelé *turc,* est le plus robuste et le plus vigoureux; le second, nommé *dromadaire* par les Latins et *egin*[637] par les Maures, est le plus

[637] *egin* est une transcription de l'arabe hagin هجين qui est en effet un nom du chameau de couleur blanche هجن hagn, pluriel هجان higân, *Lisan el-ʿarab,* t. 17, p. 321.

célèbre[638]; le troisième tient le milieu entre les deux premiers. 223
C'est de ces chameaux que viennent aux Arabes toute leur force, leur puissance et leur subsistance.

Les porteurs et les coureurs

En effet, ils utilisent les premiers pour porter leurs fardeaux ou leur matériel, et aussi leurs jeunes enfants, placés dans de très jolis petits berceaux artistement fabriqués pour cela. Ils recouvrent les seconds d'une housse et les conduisent au mors comme des chevaux. Montés sur eux, ils parcourent les immenses solitudes, les lieux sans routes, les monts et les déserts. C'est sur ceux-là que les estafettes et les courriers chevauchent à travers les Arabies; et ils sont très utiles, car ils sont tellement rapides et supérieurs par leur agilité qu'ils font en une journée le chemin que des chevaux ne feraient pas en quatre jours, même avec des relais. Si d'aventure on les voit épuisés, une heure de répit suffit pour qu'ils reprennent des forces. Ils viennent en dix jours de La Mecque à Memphis, ce qui représente une distance de quarante jours de marche, et à travers les montagnes. Aucun animal de cette taille n'a aussi vite fait de manger. Il est très beau (voir le dessin du dromadaire, planche XII), et les Arabes, lorsqu'ils emmènent avec eux leurs femmes, les font monter sur des dromadaires par souci du décorum.

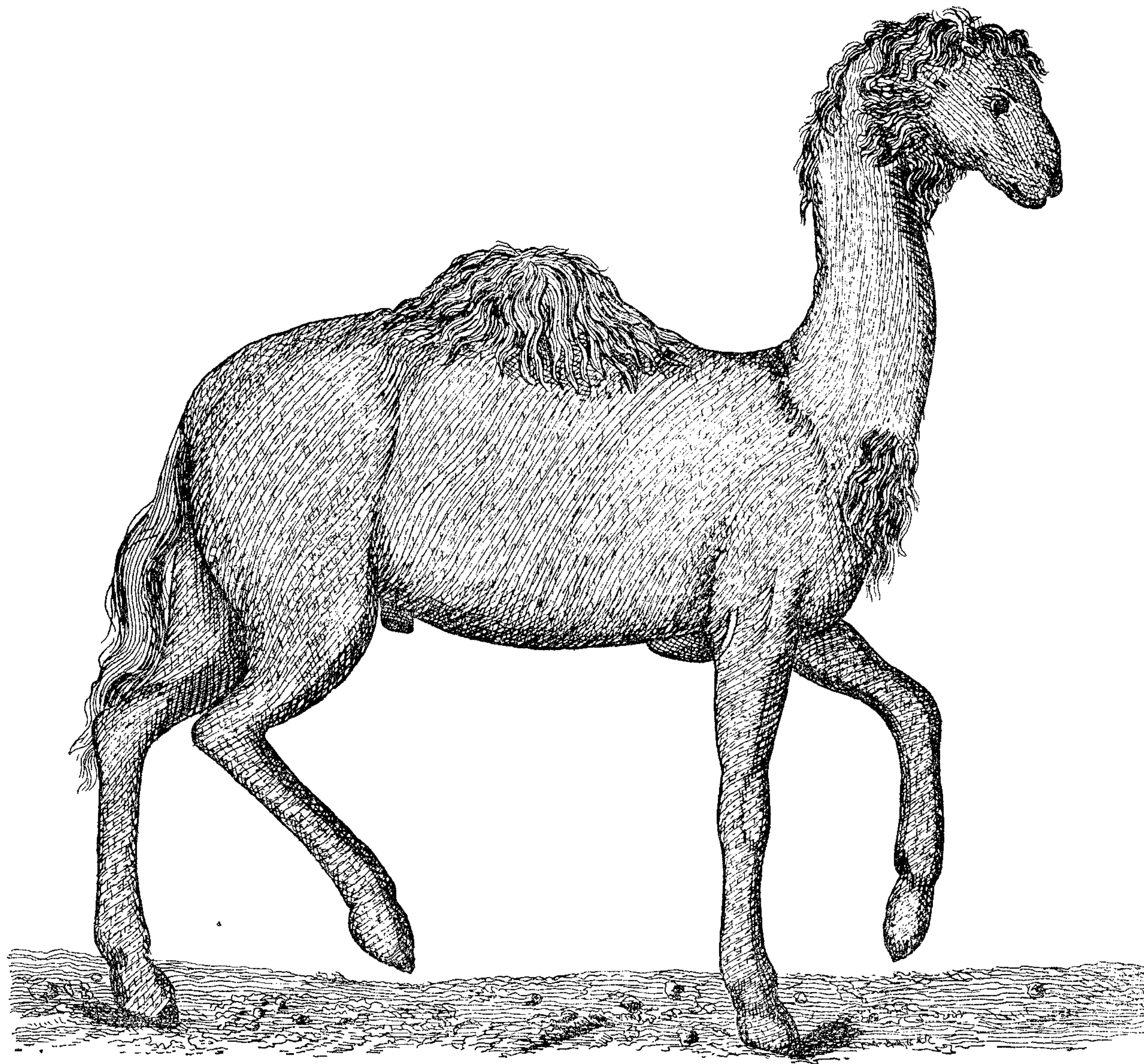
[638] « célèbre » traduit *nobilissimum ;* mais ce mot est sans aucun doute une erreur pour *velocissimum,* « le plus rapide », qui convient beaucoup mieux au sens, et qui figure sous cette forme dans l'*Index,* avec renvoi à ce passage; voir le paragraphe suivant.

En voyage

Les Turcs et les rois, lorsqu'ils partent pour de longs voyages ou pour la guerre, ont de nom-
224 breux dromadaires | complètement équipés, dont quelques-uns, montés par des serviteurs, les accompagnent partout où ils vont, soit en courant soit autrement, et portent l'eau, des friandises et des mets choisis enfermés dans des sacoches, ainsi que des tapis et le reste du matériel. Car ceux qui conduisent un groupe de soldats, de marchands ou de pèlerins ont l'habitude de se porter tantôt en avant, tantôt en arrière, tantôt d'un côté et tantôt de l'autre, avec des hommes d'élite, pour que leur troupe ne soit pas attaquée de flanc [639]. Ils veillent spécialement sur les retardataires : les femmes, les hommes moins robustes ou ceux qui ont des animaux affaiblis recrus de fatigue. Ils veillent sur tous, qu'ils soient de la religion de Mahomet ou d'une autre; et cela me fait juger que la vigilance et l'humanité des Maures sont vraiment très dignes de louanges. Car, en chemin, ils prennent un tel soin de tous, qu'ils ne laissent périr personne; et ils le font consciencieusement, attendant tantôt le passage de toute la troupe et tantôt ceux qui s'en sont éloignés, ou accourant vers les bêtes de somme. Par ailleurs, assurant des veilles de nuit, ils attendent, pour dormir, le moment où tout le monde est rassemblé. Alors le dromadaire leur est utile : ils le font baraquer et prennent sur son dos ce dont ils ont besoin. C'est à cela que servent les dromadaires, et non pas

---

[639] « de flanc » traduit *a lateribus ;* on peut se demander s'il ne s'agit pas là encore d'une faute typographique pour *a latronibus,* « par les brigands ».



à faire la guerre comme Pline l'a cru par erreur [640]. Les dromadaires 224
n'ont, dans la guerre, aucune autre utilisation que celles que nous avons indiquées et expliquées.

Le lait de chamelle

Parmi les animaux de la troisième espèce, ils gardent les chamelles sans les faire travailler, à cause de leur lait. Ils les laissent vagabonder sans fardeau à travers les lieux boisés : elles broutent en Egypte une épine pointue appelée aussi *arabique,* en Arabie Pétrée l'acacia, en Arabie Déserte le jonc aromatique [641], partout des espèces d'absinthe, d'autres herbes et les broussailles épineuses qui se trouvent dans les déserts. Le lait de chamelle est la principale nourriture de ces gens, qui le boivent soit seul soit cuit avec de la mauve. Ils se régalent d'un pain « cendré », qu'ils cuisent sous la cendre ou sur une pierre dure brûlante, et qu'ils attendrissent ensuite avec du beurre. Bien que les Arabes aient en grande abondance du gibier pour se nourrir, cependant, comme je l'ai dit dans le livre premier [642], ils préfèrent de beaucoup à ces viandes le lait de chamelle, et ce pour deux raisons.

---

[640] allusion à Pline, VIII, 67-68 qui mentionne (après Hérodote) l'utilisation des chameaux pour la guerre : « ... ils servent comme cavalerie dans les combats » [641] sur le jonc aromatique, régal des chameaux, cf. *supra,* p. 182 [642] Livre Ier, p. 80 : plusieurs lignes reproduites ici avec changement de quelques mots seulement, sur l'histoire de la chamelle parlante.

Le chameau vénéré

D'abord, ils ont pour cet animal une
225 sorte de vénération, car | ils croient naïvement qu'à La Mecque une chamelle parla à leur prophète et se plaignit à lui d'être maltraitée par son maître; et, interprétant avec la même naïveté cette plainte, ils disent que l'événement se produisit pour que les animaux eux-mêmes rendent un témoignage évident à l'authenticité de leur prophète. Ensuite, la deuxième raison de leur vénération pour les chameaux est que, outre tous les autres avantages qu'ils en tirent, ces animaux leur fournissent encore des vêtements et des tentes. Avec leurs poils, en effet, ils font beaucoup de choses, et spécialement des étoffes qui plaisent aux chefs et que bon nombre de gens estiment, avec raison, autant que la toile de luxe elle-même. L'usage de ce tissu est tellement sain que certains patriciens de Venise s'en servent pour se vêtir. Ajoutons encore que, grâce au lait de chamelle, on ne trouve, chez les Arabes, personne qui soit atteint d'hydropisie, de jaunisse, de dyspnée, de constipation.

Le lait de chamelle : gage de santé

Enfin, comme le lait de chamelle guérit la gale, la lèpre, l'eczéma, l'impetigo et autres maladies de la peau, aucun de ceux qui vivent avec leurs chameaux ne souffre de ces affections, alors qu'elles sont répandues chez les citadins. Le lait de chamelle supprime l'asthme, guérit l'hydropisie, est utile aux splénétiques, remédie à la constipation, provoque les règles; il se digère facilement et adoucit le tempérament. Nous avons vu que les Egyptiens avaient souvent fait l'expérience de tout cela.

Ne prenons qu'un exemple : à une femme mauresque qui souffrait de fièvre, d'hydropisie, d'ascite, d'une forte congestion du foie et de la rate et d'anurie sans qu'aucun remède pût produire de l'effet, un médecin perse fit prendre, jusqu'à guérison complète, une demi-livre environ de lait de chamelle. Ce lait faisait évacuer l'eau, décongestionnait, se montrait diurétique et fortifiant; ainsi la malade fut-elle guérie. Nous avons vu beaucoup de gens qui ont guéri d'affections de la rate uniquement en buvant de ce lait.

Le lait de chamelle : gage de vigueur intellectuelle et morale

Que ce même lait soit excellent et d'une excellente composition, un argument suffit à le prouver : quoique passant leur vie dans les montagnes, les Arabes sont pourtant doués de talent, de savoir-faire et de nombreuses qualités intellectuelles; ils sont astucieux et n'ignorent pas les ruses de guerre. Au contraire, les habitants de nos montagnes n'ont pas l'esprit très délié, malgré un ciel serein et dégagé, à cause de l'usage qu'ils font habituellement de fruits lourds tels que les châtaignes, les raves et autres aliments du même genre, dont la nature — on le comprend aisément — se communi-
que | à leur esprit et à leur corps. C'est pourquoi, dit-on, les aliments 226
froids, compacts et engendrant des sucs visqueux et épais furent interdits au peuple d'Israël par Moïse et au peuple arabe par Mahomet sur les conseils du moine grec Serge [643]. Un fait montre le génie des Arabes : on peut dire d'eux, comme les anciens l'ont

[643] sur le moine grec Serge, cf. *supra*, p. 97-98.

226 dit des Romains, que d'autres peuples avaient pu supporter la servitude mais que leur caractéristique, à eux, était la liberté; car, plus encore que les Romains, ils n'ont jamais perdu leur indépendance, qu'ils ont toujours estimée plus que les richesses et autres avantages. Nul, pendant tant de siècles, ne les a jamais soumis. Nous avons suffisamment écrit sur ce sujet à la fin de notre premier livre, lorsque nous avons parlé expressément des Arabes [644].

La viande de chameau

Les chameaux sont plus estimés que tous les autres animaux dont les Arabes apprécient la chair comme nourriture. Dans les camps des chefs arabes, on tue beaucoup de chameaux d'un ou deux ans, dont on mange avec beaucoup de satisfaction la viande qui est, dit-on, parfumée, savoureuse, excellente.

De très nombreux troupeaux

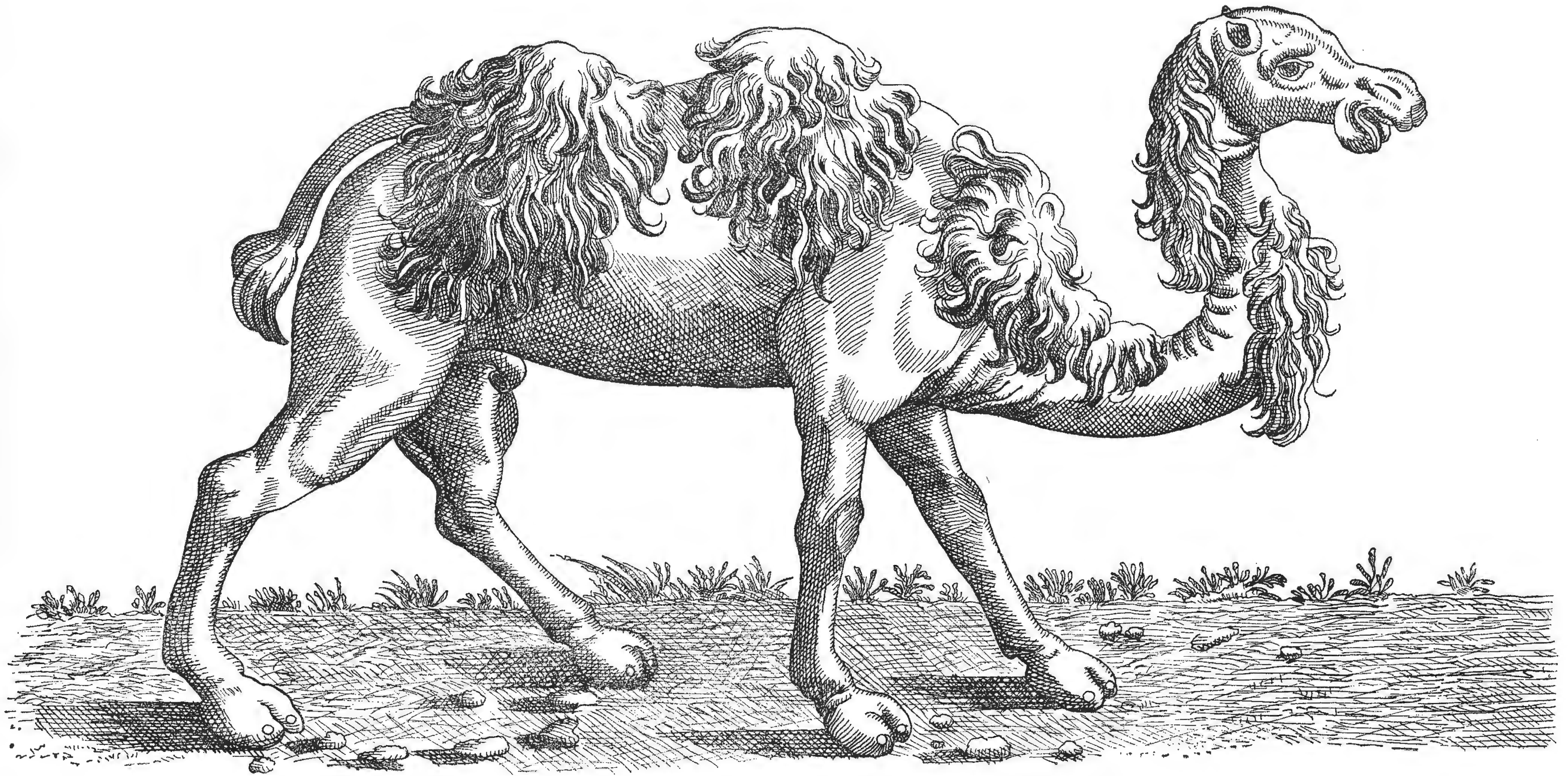
Les chameaux sont très nombreux chez les Arabes : l'homme le plus pauvre en a au moins dix et beaucoup peuvent en compter dans leur troupeau quatre cents ou même un millier. J'entends dire qu'en Egypte vivent beaucoup plus de quatre cent mille chameaux, et qu'en Arabie ils sont encore plus nombreux; aussi n'est-il pas étonnant qu'on puisse en acheter un pour une pièce d'or. On en élève encore trois fois plus dans certains endroits, entre Damas et Babylone, où habitait le saint homme Abraham,

[644] Livre Ier, p. 80 : 6 lignes presque mot à mot.

porter la
erté; car,
ur indé-
nesses et
a jamais
de notre
rabes [644].

més que
dont les
mps des
eux ans,
qui est,

ux chez
pauvre
peuvent
millier.
tre cent
mbreux;
our une
ndroits,
oraham,



et dans l'Arabie Déserte. Cela montrera combien le nombre de chameaux est important, considérable, à peine croyable.

Voilà pour le chapitre sur les chameaux (voir le dessin du chameau, planche XIII).

CHAPITRE VIII

QUELQUES AUTRES QUADRUPÈDES VIVANT CHEZ LES ÉGYPTIENS : BŒUFS, BUFFLES[645], BREBIS, CHÈVRES, PORCS, CHIENS ET CHATS

L'Egypte abonde en bœufs, buffles, brebis, chèvres, porcs, chiens et chats.

Bovins

Les bœufs, de taille moyenne, sont gras et très beaux; ce n'est pas étonnant puisqu'ils ne participent que très peu ou pas du tout à la culture de la terre. Ils ne travaillent pas aux semailles du blé puisqu'on ne laboure pas mais qu'habituellement (comme je l'ai dit ailleurs), aussitôt absorbée l'eau du Nil après sa crue, on confie les semences à la terre sans aucun aménagement préalable du sol, — ce qui les fait considérer, à juste titre, comme heureux du point de vue de l'agriculture. Il est donc normal que les bœufs deviennent gras puisqu'ils ont peu de travail et qu'en outre ils ne manquent pas, comme fourrage, d'excellent foin, de paille hachée et d'orge.

---

[645] voir note 646 (p. 228, *infra*).

Ce sont encore plus les jeunes vaches qui engraissent car, pour la reproduction et pour leur lait, elles sont exemptées de tout travail et on les laisse errer et brouter à leur aise dans des prairies artificielles. Elles ont en grande abondance des veaux très gras et très savoureux, valant chacun, au maximum, une pièce d'or et d'argent. Mais les Egyptiens ne vendent jamais, fût-ce à grand prix, un veau sans la vache sa mère, car ils ne supportent pas de gaieté de cœur les mugissements et les plaintes de vaches privées de leur progéniture (ils sont, en effet, très humains à l'égard de tous les animaux).
228 Les Maures | mangent très rarement la viande des veaux. Les Juifs le font plus souvent et plus habituellement, mais ils achètent en même temps la vache et le veau pour deux pièces d'or turques au maximum, puis ils séparent les veaux des vaches et les vendent aux chrétiens, ainsi que les parties postérieures des vaches, qui leur sont interdites par la loi de Moïse. Ils mangent ordinairement la viande des vaches et des bœufs d'un an, ou de deux au maximum, gras et savoureux pour le palais.

Buffles [646]

On voit ici des buffles très grands et très beaux qui souvent, pour se mettre à l'abri de la chaleur, restent dans l'eau du Nil pendant une grande partie de la journée;

[646] ici, de même qu'au début du chapitre, on a traduit *bubalus* par *buffle*. Ce mot désigne, en latin, à la fois le buffle indigène et l'antilope bubale. Les quelques lignes d'ALPIN rendent le choix évident : ce sont les buffles (c'est-à-dire les *gamous*) qui vivent constamment dans l'eau. Cf. BELON, 118-119, qui cite PLINE (VIII, 38). Mais ERNOUT (note à PLINE in édition «Les Belles Lettres») remarque que PLINE fait erreur lui-même en parlant de l'« imperitum vulgus » (la foule ignorante).

ils vivent plus volontiers dans l'eau que sur la terre ferme; leur 228
corps, refroidi et humidifié par l'eau, devient gras; leur chair est savoureuse et facile à digérer. Les marchands vénitiens envoient en grande quantité, à Venise, comme excellentes pour la table, des langues de buffles conservées dans le sel.

Ovins et caprins

La terre d'Egypte abonde en brebis, en agneaux excellents et en moutons. A toutes les autres viandes on préfère ici celle du mouton, à cause de son goût, et elle est vendue trois fois plus chère que celle de veau ou de chevreau. Elle est d'un usage très fréquent et très commun pour tous, au point que tous les médecins la permettent aux malades; en quoi ils ont raison, car elle est facile à digérer, elle a du fumet et un très bon goût. Beaucoup la mangent grillée et aspergée de jus de limon. Presque personne ne la consomme simplement bouillie dans l'eau, mais beaucoup la jettent, coupée en grands morceaux, dans une marmite ou un récipient de terre, avec des oignons et de l'ail broyés, des feuilles de persil, un peu de poivre écrasé, du safran et du sel, puis la font cuire à feu lent après avoir mis un couvercle sur le récipient. La viande de mouton ainsi assaisonnée et cuite est appelée *caulian ;* elle est tellement savoureuse et agréable que tous en sont friands et la mangent avec grand plaisir.

Comment conserver la viande

Lorsqu'ils ont à faire de longs voyages à travers les déserts, les Arabes emportent avec eux de la viande cuite à moitié selon ce procédé, et ce qui est admirable c'est qu'ils la

conservent, sous les chaleurs de ce climat, pendant vingt jours et plus, sans qu'elle se corrompe ni se pourrisse. Voici quelle est leur recette : chaque jour, ils la font cuire un peu au feu, dans la marmite, sans jamais la cuire complètement; ils ont donc, le premier jour,
229 une viande à moitié cuite et, chaque jour, | tant qu'ils veulent la conserver, ils la font cuire un peu. Ainsi, par cette cuisson modérée mais répétée quotidiennement, ils la conservent en très bon état pendant plusieurs jours.

Viande grillée

Ils ont deux recettes pour la viande grillée ou séchée. La première consiste à la couper en petits morceaux dans lesquels on enfile des broches de fer (comme on ferait avec des aiguilles) et que l'on fait griller en les plaçant sur des treillis en fer au-dessus du feu. Aspergée de jus de limon, la viande ainsi préparée est un régal. Il n'y a pas de festin sans viande de mouton grillée de cette façon sur des treillis de fer [648]. Voici l'autre manière de griller cette viande : on utilise un petit four allongé, en terre, à ouverture étroite et à ventre large, comme une marmite; on met le feu en-dessous. En travers de l'ouverture, se trouvent quelques fils de fer auxquels on pend des broches recourbées à une extrémité et enfilées dans de grands morceaux de viande. On remplit complètement la marmite ou le four de ces brochettes chargées de viande, et on laisse griller à feu lent. Quand la viande est cuite, on la retire et on la mange arrosée

[648] c'est le *kabâb.*

de jus de limon. Voilà comment les gens d'ici font cuire la viande 229
de mouton, qu'ils préfèrent à toutes les autres.

Moutons à grosse queue

Parmi ces moutons, certains ont une queue si grasse qu'elle pèse parfois vingt livres et plus. Beaucoup de pasteurs, voyant leurs moutons avancer difficilement à cause de la longueur de leur queue, font supporter celle-ci par de petites roues de bois [649].

Chèvres

Les Egyptiens ont aussi, en abondance, des chèvres, utiles surtout pour leur lait. Tous, en effet (comme nous l'avons dit ailleurs) consomment du lait, soit pur, cru et acide, soit mélangé avec diverses herbes comestibles pour faire des sauces. Les chevreaux sont excellents et très gras; chacun d'eux coûtait deux sesterces, soit deux maidins turcs. Beaucoup de chèvres ont des oreilles si longues que leur extrémité touche le sol [650]. La chèvre égyptienne est douée d'une grande perspicacité et,

[649] PALERNE [1581], p. 44-45, parle d'une queue de 45 livres, et d'enfants portant la queue des moutons ! Voir la note très fournie donnée par le R.P. LIBOIS, dans l'édition de GONZALES [1665-1666], II, p. [VI], 430 notes 321-326; et les deux articles de L. KEIMER, *Bulletin de l'Institut d'Egypte,* 36, 1955, p. 466-476; « Les moutons arabes à grande queue d'Hérodote (III, 13) et ceux d'Egypte », *Bulletin of the Faculty of Arts,* Fouad I University, Cairo, vol. XII-II, 1950, p. 27-33 [650] également chez SYMON SIMÉONIS [1323-1324], éd. Hoad, p. 25; FRESCOBALDI [1384], p. 45; CASTELA [1600-1601], p. 416-417; Arnold VON HARFF [1497-1498], (éd. Groote, 1860), p. 93 = éd. Malcolm Letts, p. 116).

par conséquent, facile à discipliner. Certains charlatans la dressent et l'instruisent si bien qu'elle fait beaucoup de tours, au grand étonnement des spectateurs. En particulier, lorsqu'on lui met sur le dos une housse, elle court comme un cheval, avance en se
230 redressant, | saute et frappe des pieds le sol à la manière des chevaux.

Porcs

Les gens d'ici ont également des porcs très nombreux, mais beaucoup plus petits que les nôtres. Les chrétiens mangent ceux d'un an, non castrés. Presque tous les cavaliers maures et turcs en élèvent dans les écuries, persuadés que leur présence est largement profitable à la santé des chevaux [651]. Ils les achètent tout jeunes, à deux mois, et les nourrissent en même temps que les chevaux. Ils sont très bon marché : les grands, d'un an, fournissant soixante livres de viande, ne valent pas plus de deux sesterces. La modicité de ce prix vient de ce que ni les Maures ni les Juifs ne mangent du porc. Des cavaliers qui se trouvaient avec nous pendant notre voyage nous proposaient de prendre leurs porcs d'un an et de les remplacer, dans leurs écuries, par des gorets nouveau-nés. La viande de ces porcs est bien meilleure que celle des nôtres, moins humide et donnant moins de déchets; cela vient de leur alimentation : on les nourrit d'orge et de farine de fèves. Avec leur viande, salée, hachée menu et mêlée à de la graisse de queue de mouton, nos compatriotes préparaient des saucisses très savoureuses. Mais la viande de porcs récemment tués est

[651] déjà exposé plus haut, p. 71.

très agréable au goût lorsqu'on la fait bouillir après l'avoir saupoudrée d'un peu de sel.

Chiens : chasseurs ou errants

Cette région n'est pas moins riche en chiens, tout à fait remarquables pour la chasse. On en trouve quelques-uns chez certains Arabes, qui les élèvent avec grand soin; il s'agit surtout des lévriers, utilisés pour la chasse et peu nombreux. Tous les autres, innombrables, vivent dans les villes, les bourgs et les villages. Ils sont presque tous lépreux, soit parce que leur peau est contaminée par les poussières nitreuses partout abondantes sur le sol d'Egypte, soit à cause de la mauvaise qualité de l'eau à moitié putride qu'ils boivent. Car ils ne vivent pas, comme chez nous, dans des maisons particulières, nourris par des maîtres; ils sont tous sans propriétaire et passent leur temps dans l'oisiveté, vivant çà et là sur la voie publique et n'importe où. Ils se nourrissent, comme je l'ai dit, de viandes putréfiées et d'ordures.

Chiens : legs à leur intention

Mais les Egyptiens sont tellement humains et généreux envers les bêtes, surtout envers les chiens, que beaucoup,
en mourant, prescrivent par testament à leurs héritiers | de 231
distribuer chaque jour aux chiens de nombreux pains de blé [652].

[652] Johann Wild [1606-1610] mentionne aussi (p. 271) ces legs en faveur des chiens et des chats. Yves de Lille [1625] parle même de l'existence d'un hôpital pour chiens à Rosette (p. 678). — Voir aussi Coppin [1638-1646], p. 245-246.

231 C'est une chose que beaucoup font de leur vivant. En effet, des gens viennent chaque matin dans certains quartiers de la ville, presque déserts, où se trouvent toujours des bandes de chiens auxquels ils apportent des corbeilles de fibres, parfois grandes, pleines de très bons pains. En arrivant, ils appellent les chiens à pleine voix en criant « Thiau, Thiau ! » A ce cri, les chiens accourent et dévorent la ration habituelle qu'on leur jette. C'est à Alexandrie que nous avons vu faire cela pour la première fois, — non sans étonnement. Il y a beaucoup de femmes qui nourrissent les chiennes vivant sur la voie publique et les chiots qui viennent de naître. Mues par la pitié, elles entretiennent devant leur maison, pendant plusieurs jours, un vase plein de la meilleure eau, et elles servent aux chiens de l'eau pure qu'elles renouvellent, ainsi que des pains et d'autres aliments excellents.

Chiens : leur santé

Il est étonnant que, sous ce climat très chaud, les chiens ne soient jamais atteints de la rage; les indigènes voient, non sans raison, un rapport entre ce fait et la lèpre dont souffrent tous les chiens, sauf ceux — peu nombreux — qui se baignent, une fois ou plus chaque jour, dans le Nil. J'ai vu à Alexandrie une très belle chienne, nourrie chez des marchands vénitiens et qui, chaque jour, à l'aube, allait se baigner dans la mer. Ainsi demeurait-elle toujours indemne de la lèpre. Chose plus étonnante encore : chaque matin elle habituait ses chiots à la baignade, les conduisant quotidiennement à la mer; ils se portèrent, eux aussi, très bien.

Chats et rats

Les chats ne manquent pas non plus à ces populations. Ils sont très nombreux et ils trouvent beaucoup d'espèces de rats pour leur servir de nourriture. Nous en parlerons un peu plus en détails dans la suite. |

CHAPITRE IX 232

LES QUADRUPÈDES SAUVAGES VIVANT DANS CE PAYS : OURS, RENARDS, LIÈVRES, LAPINS, GAZELLES, VACHES SAUVAGES, SANGLIERS [652a], CERFS, LOIRS, RATS, BELETTES ET ICHNEUMON

Ours, loups, renards, lièvres

Les ours, les loups et les renards ne sont pas inexistants dans cette province, bien qu'ils n'y soient pas nombreux. Les ours ne sont pas plus grands que nos brebis; ils sont tous presque blancs; ils sont moins féroces que ceux de chez nous et se domestiquent plus facilement [653]. De même, les loups

[652a] le mot est *capris* (chèvres); mais c'est évidemment une erreur typographique pour *apris* (sangliers). En effet, il a déjà été question des chèvres dans le chapitre précédent (avec les animaux domestiques); et il s'agit dans ce chapitre de sangliers, dont le titre ne ferait pas état, si nous laissions *capris* dans l'intitulé

[653] il n'y a pas d'ours en Egypte (L. KEIMER), « Interprétation de plusieurs passages contenus dans les « Histoires » d'Hérodote », *Bulletin de l'Institut d'Egypte*, 36, 1955, p. 455-459 — sauf peut-être ceux que des montreurs ont pu se procurer à l'extérieur : L. KEIMER, « Altägyptische, griechisch-römische und byzantinische koptische Darstellungen des syrischen Bären » *Archiv für Orientforschung*, 17/2, 1956, p. 336-346 (et 26 figures)

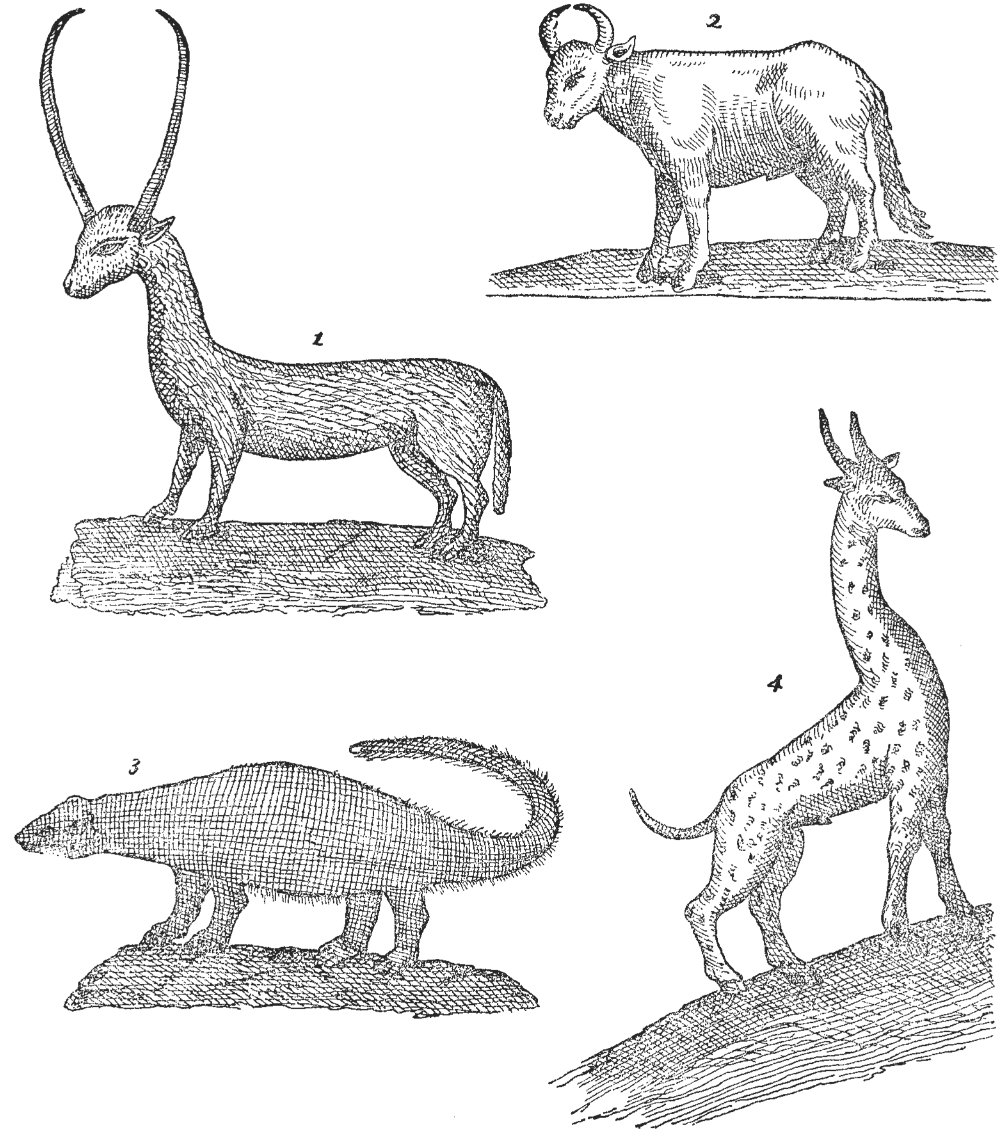
et les renards sont deux fois plus petits que chez nous. Les Arabes chassent les lièvres dans certains endroits proches des montagnes, spécialement dans les monts du Sinaï et de l'Oreb. On voit rarement ces animaux dans les plaines et les endroits sablonneux : ils n'y vivent pas à cause de la trop grande chaleur. On chasse aussi un animal nain, semblable au lapin mais plus grand que lui, qu'on appelle *agneau des fils d'Israël* et dont la viande eſt plus savoureuse que celle des lapins [654].

Gazelles

On chasse aussi les gazelles (voir planche XIV, nº 1), qui abondent en Egypte et dont la chair eſt semblable, par sa qualité et son goût, à celle du chevreuil. Cet animal bisulque eſt sauvage mais facile à apprivoiser; il eſt semblable à la chèvre, couleur de feu plutôt pâle; il a deux cornes longues et noires inclinées vers l'intérieur en forme de croissant, des oreilles dressées comme celles des cerfs et de grands yeux en amande [655], noirs et très beaux. D'où l'expression proverbiale chez les Egyptiens pour désigner de beaux yeux : « Aine el czazel », c'eſt-à-dire « œil de gazelle ». Son cou eſt long et mince, ses jambes sont minces et ses sabots bifides. Dans les lieux désertiques, les panthères chassent les gazelles, qui parfois leur résiſtent avec leurs
233 cornes très dures | et pointues, mais sont vaincues et deviennent leur proie. Le pelage des gazelles eſt semblable à celui des porte-musc. La gazelle eſt un animal très beau, facile à apprivoiser et doux.

---

[654] cf. *supra*, p. 80 et LAROUSSE, *Grand Dict. Univ. du XIX*ᵉ *s.*, 1885, à *agneau* et à *daman* (article citant P.A.) [655] « en amande » = *oblongi*.



Oryx — On chasse aussi les onagres que les anciens ont appelés *oryx ;* ils sont armés d'une seule corne [656] et beaucoup plus petits que les ânes sauvages à deux cornes. Ils ne sont pas moins farouches qu'eux ni moins rapides. Les Arabes mangent la viande de ceux qui ont un ou deux ans et disent qu'elle est excellente, très parfumée et savoureuse. 233

Vaches sauvages — Il y a encore ici des vaches sauvages (voir planche XIV, nº 2), pas plus grandes que des chèvres; elles ont, comme les vaches, deux cornes courtes et épaisses courbées vers l'intérieur en croissant de lune. Sur leur tête et le reste de leur corps apparaissent beaucoup de petites taches; elles ont les pieds bifides, le ventre gros, la couleur

---

[656] voir note 149, *supra,* à la p. 56. Alpin a déjà parlé (p. 56 et p. 139) de « l'unicorne », distinct du rhinocéros mentionné lui aussi p. 56 — et de l'oryx mentionné ici. PLINE, après Hérodote, parle lui aussi d'animaux à une seule corne, en particulier l'oryx (comme Alpin ici) et «l'âne indien» (*H.N.,* VIII, 76 et 214; XI, 128 et 255). Dans leur commentaire des *Textes choisis d'Ambroise Paré,* éd. « Les Belles Lettres », Paris 1953, L. DELARUELLE et M. SANDRAIL écrivent, p. 253 : « *Oryx :* Antilope d'Egypte ou de Libye; elle est d'ailleurs bicorne. Mais Ctésias, médecin d'Artaxerxès Mnémon et, à sa suite, Aristote la signalèrent comme pourvue d'une corne unique, blanche à la base, noire à la partie moyenne et rouge à son extrémité. Tous les érudits de l'Antiquité jusqu'à Isidore de Séville, ont reproduit cette description. Peut-être les cornes (...) de ces animaux se brisent-elles au hasard des combats (...). Il se pourrait aussi que les regards des voyageurs eussent été frappés, dans les ruines d'un temple, par la reproduction de l'oryx, campé de profil, selon les traditions figuratives de l'ancienne Egypte, avec une seule corne visible ».

rousse. On les domestique facilement; un certain *chiaus* en avait une que je connaissais bien; elle était très douce et non seulement ne fuyait pas en nous voyant mais nous laissait la toucher tant que nous voulions. Nous pensons que cet animal est le même que le *bœuf d'Afrique* de Belon [657], bien que ses cornes soient non pas noires mais de la même couleur que celles des bœufs de chez nous. Pour le reste, il est entièrement semblable au bœuf d'Afrique. Mais je ne peux pas croire qu'il s'agisse du *bubalus* des anciens [658] (car celui-ci se distingue du bœuf non par la taille ou la forme, mais par sa couleur noire et par le fait qu'il vit plus volontiers dans l'eau), ni qu'il n'y ait pas d'autre espèce de bœuf que celui qu'on nomme vulgairement *buffalus* par altération de l'ancien nom *bubalus*. Car le bœuf (ou la vache) sauvage est petit, comme on l'a dit, et s'apprivoise facilement. D'autre part, la chair de ce bœuf ne présente pas la saveur et l'odeur de la viande de vache.

Divers animaux

Il y a encore les sangliers, que les Arabes mangent. Ils ne sont pas plus grands que les porcs domestiques. Bien que leur chair soit extrêmement savoureuse, bon nombre de gens s'en abstiennent à cause de la loi qui la leur défend. Il y a beaucoup de cerfs, que les indigènes chassent pour manger leur chair. Beaucoup de loirs vivent là-bas.
234 Ils sont gras, savoureux, | et beaucoup de gens en font leur régal.

---

[657] BELON [1547], p. 118 b-119 a [658] sur *bubalus-buffalus*, voir *supra* p. 228 et la note d'A. ERNOUT à PLINE, *H.N.*, VIII, 38 (éd. « Les Belles Lettres »).

Sur ce sol vivent des belettes, en nombre presque incalculable; 234
elles poursuivent les rats et s'en nourrissent.

Rats

Car il y a ici de nombreuses espèces de rats; les uns sont semblables aux petits ou aux grands rats de chez nous. Mais d'autres, beaucoup plus grands que tous les nôtres, vivent ici dans les maisons et surtout dans les champs; ils y sont tellement nombreux qu'ils dévoreraient tout le blé confié à la terre si, dans beaucoup de champs où ils pullulent, on ne semait avec le grain de la poudre d'arsenic [658a]; mais, mis en fuite par l'odeur et le goût de l'arsenic, ils ne touchent pas à la semence. Pendant l'été, ils vivent en très grand nombre dans les crevasses qui se produisent dans le sol lorsque la terre se fend sous l'effet de la forte chaleur qui la dessèche. Car ces fentes ou crevasses sont si profondes, en certains endroits, que le regard a peine à en atteindre le fond. Elles sont remplies de rats, et à tel point que si quelqu'un (nous ou d'autres) fait du bruit à cet endroit en frappant des pieds le sol, immédiatement d'innombrables rats sautent des crevasses et sortent à la surface.

Le rat de Pharaon

Partout vit aussi une espèce de rat sauvage que les indigènes appellent *rat de Pharaon*. Les anciens nommaient autrefois ce rat *ichneumon* [659], c'est-à-dire *investigateur* de rats. C'est un petit animal qui a la hauteur

---

[658a] déjà signalé p. 27 [659] ichneumon, en grec signifie littéralement « celui qui suit à la trace »; un autre animal porte ce même nom; voir p. 204.

et la forme d'une belette, mais avec un corps plus court que celui de la belette et un ventre plus gros. Il a une tête courte, un museau noir et pointu, une bouche étroite, des dents de rat, de petits yeux très vifs, un cou très court, un ventre épais, des pieds petits, des ongles crochus, une queue longue qui va en s'amenuisant comme celle des serpents; il est de couleur fauve cendrée. Pierre Belon a remarqué [660] chez cet animal ceci de particulier qu'il avait, en plus de l'organe femelle et contigu à lui, un autre grand orifice entouré de poils, peu différent de la partie honteuse de la femelle et par où il rejetait les excréments de son ventre. C'est un animal très propre et qui s'apprivoise au point de devenir plus doux qu'un chat. Une fois apprivoisé, il demeure dans les maisons comme un chat et, si parfois il en sort, il y revient, à heures fixes. Il est vif, rusé,
235 hardi; plus petit qu'un chat, il ose | cependant se dresser sur ses pattes postérieures en face d'un grand chien et lui livrer bataille. Il tue et mange les chats, les rats et les belettes, mais il préfère de beaucoup se nourrir de petits oiseaux, de poules et autres petits gallinacés, qu'il capture facilement en se jetant sur eux à l'aide de ses pattes postérieures. J'ai eu dans ma chambre, pendant de nombreux mois, un mâle de cette espèce que j'ai ensuite donné à un voyageur de mes amis qui rentrait en Italie. Il restait toujours dans ma chambre, sauf pendant le temps où il allait chercher sa

[660] Belon, 95 : Alpin a embrouillé la remarque de Belon, qui est plus courte et plus claire. La même description des organes de la civette est donnée au mot *civette* (auquel renvoie le mot *zibeth*) dans la *Grande Encyclopédie* publiée à Paris, par Lamirault.

nourriture; il allait alors capturer sa proie et revenait bientôt, 235
rassasié. Il dormait avec moi dans mon lit, comme un chat, et jouait presque toujours avec moi comme un chien.

Les ennemis du rat de Pharaon

Les Egyptiens attestent la haine naturelle qui oppose cet animal au crocodile et aux aspics. Il meurt parfois en les combattant. Mais les aspics sont des animaux non pas ovipares mais vivipares (puisqu'ils mettent au monde non pas des œufs mais des petits complètement formés) et nous avons surabondamment montré, dans notre cinquième livre sur *La Médecine des Egyptiens,* que ces serpents doivent être classés parmi les vipères. D'où il ressort que Nicandre, parmi les anciens, a commis une erreur en écrivant que l'ichneumon brisait les œufs d'aspic. Les indigènes n'ont pas nié ce que les anciens ont noté à propos du crocodile; il arrive parfois que l'ichneumon tue le crocodile en entrant dans sa gueule [661] (qu'il tient ouverte pendant son sommeil), en pénétrant dans ses viscères et en les rongeant, comme Oppien [662] l'a décrit dans ses vers.

[661] Pline (*H.N.*, VIII, 90) note le fait : « le roitelet ... nettoie les dents ... et le gosier (du crocodile) que celui-ci ouvre autant qu'il peut en vue de ce chatouillement agréable : l'ichneumon, le voyant saisi par le sommeil au milieu de cette jouissance, s'élance comme un trait à travers ce gosier et va lui ronger le ventre ». — Selon Plutarque (*S.A.* 31, 2), le roitelet réveille le crocodile quand il voit arriver l'ichneumon

[662] Oppien, poète grec du IIe siècle, auteur de poèmes sur la cynégétique.

L'ichneumon m'a été très utile pour chasser de ma chambre les rats, qui m'avaient causé de grands dégâts, n'épargnant pas même mes livres et rongeant beaucoup d'entre eux. Un médecin juif m'avait en effet appris que, si je voulais débarrasser ma chambre des rats, il me fallait élever un rat de Pharaon. Suivant son conseil, j'en élevai un petit, grâce auquel les rats cessèrent leurs dégâts, car il tuait tous ceux qu'il trouvait. L'ichneumon est beaucoup plus efficace que le chat pour chasser et tuer les rats.

236

CHAPITRE X

L'ÉLÉPHANT, LA GIRAFE, LE LION, LA PANTHÈRE, LE TIGRE ET LE « ZIBETH »

La girafe

En 1581, au mois d'avril, nous avons vu à Alexandrie un éléphant et un *chameau-léopard*[663] nommé *zurnap* par les Arabes et *girafe* par nos compatriotes (voir planche XIV, nº 4). La girafe a l'apparence d'un petit cheval très élégant, avec un corps mince, le cou long et droit d'un cheval, la face et la couleur du cerf, d'innombrables petites taches sombres; ses pattes antérieures sont longues, minces et bifides, celles de derrière sont beaucoup plus courtes. L'animal a deux petites cornes et, vers le front, une espèce de petite excroissance dure et

[663] PLINE (*H.N.*, VIII, 69) donne l'origine du nom *camelo-pardalis*, « tête de chameau et pelage tacheté ».

charnue, comme une petite corne. Pierre Belon a rapporté qu'il avait, lui aussi, vu cet animal avec deux cornes. Cet animal est, comme on l'a dit, d'apparence douce plutôt que sauvage. Il est si docile avec n'importe qui que n'importe qui peut, avec une corde attachée à sa tête, le conduire n'importe où. Aussi les Egyptiens ont-ils eu raison de ne pas le classer parmi les animaux sauvages, puisqu'il n'a aucune sauvagerie.

L'éléphant guérisseur

L'éléphant que j'ai vu était jeune, mais avait pourtant la taille et la grosseur d'un grand bœuf lombard. Il était si joliment dressé qu'il semblait à tous avoir une intelligence humaine. C'était admirable de voir quelle allure majestueuse il prenait et quel plaisir il éprouvait à être honoré en public, par les indigènes, des titres les plus illustres. Pour lui faire faire ce qu'ils voulaient, ceux qui étaient chargés de lui l'appelaient de noms royaux, le nommant *Sultan* ou même *Sultanon*, ce qui chez les Turcs, est un titre royal. Nombre de gens étaient venus à lui pour être guéris, par sa trompe, d'un mal de tête chronique qui les tourmentait depuis longtemps. |
Alors, devant moi et beaucoup d'autres personnes, celui qui 237
conduisait l'éléphant le priait en ces termes : « O très distingué et très noble Prince, cet homme qui jusqu'ici a mené une existence très misérable et qui, maintenant encore, vit dans le plus grand inconfort à cause d'un terrible mal de tête, te supplie à genoux et te demande avec insistance de ne pas refuser de le délivrer d'une si grande douleur ». Persuadé par des paroles encore beaucoup

237 plus abondantes et prononcées avec emphase, l'éléphant regardait soigneusement si la tête de celui qui lui demandait de le guérir était propre. Si elle était propre, il la tirait à lui avec sa trompe. Il guérit ainsi bon nombre de personnes en posant sa trompe sur leur tête. Il eśt certain que, pour guérir les terribles douleurs chroniques de ce genre, la trompe de l'éléphant, posée longuement sur la tête, eśt très efficace. C'eśt qu'en ouvrant, par sa forte chaleur, les sutures du crâne, elle dissipe et disperse les humeurs ou vapeurs épaisses qui diśtendent trop les membranes de la tête. Nous avons entendu dire, à ce moment, que tous ceux dont l'éléphant avait touché la tête avec sa trompe s'en étaient fort bien trouvés, et que beaucoup de gens qui avaient eu souvent recours à lui avaient été complètement guéris.

Lions et tigres

Mais venons-en maintenant à parler des bêtes vraiment féroces que nous avons observées dans ce pays : les lions, les panthères, les tigres, les hyènes et les civettes.

Il y a là-bas des lions, mais peu nombreux, qui ont été apprivoisés dès leur jeune âge, au point de devenir très doux et très fidèles. Les lions d'Egypte sont plus petits que ceux d'Asie et d'Ethiopie. D'après ce que j'entends dire, ils sont si bien apprivoisés et dressés que beaucoup les utilisent pour la chasse comme on utilise habituellement les chiens. La lionne ressemble beaucoup à la femelle du tigre, avec son corps tout tacheté et beaucoup plus épais que celui du lion mâle.

Nous avons vu des tigres [664] amenés d'Ethiopie en Egypte, bien qu'ils ne soient pas du tout adoucis par l'apprivoisement et ne perdent jamais leur nature féroce. Ils ressemblent tout à fait aux lionnes par leur forme et leur couleur claire parsemée de taches rondes fauves, mais ils sont beaucoup plus grands que les lionnes.

Pards et panthères

Là-bas, vivent en grand nombre des pards ou panthères. Le pard eśt le mâle, la panthère eśt la femelle. C'eśt un animal allongé, de couleur blanche mais bigarré, car sa robe blanche eśt ocellée de petits cercles fauves ou noirs. | Bref, cet animal ressemble beaucoup 238
au lion mais, par sa face, il tend beaucoup vers le chat : il ronronne comme le chat, il aime dormir sur une couche douce, il a au-dessus de la gueule les mêmes poils blancs que l'on voit sur les lèvres du chat. Le pard ressemble tout à fait au lion, du moins par la longueur et la forme. Mais il eśt différent du lion car il n'a pas, comme lui, de crinière sur le cou et tout son corps eśt parsemé de petites taches rondes fauves. Il eśt moins courageux que le lion et, lorsqu'il combat avec lui, il cherche toujours à le prendre par derrière, insidieusement. Mais la panthère eśt beaucoup plus courageuse et ne refuse jamais le combat avec le lion.

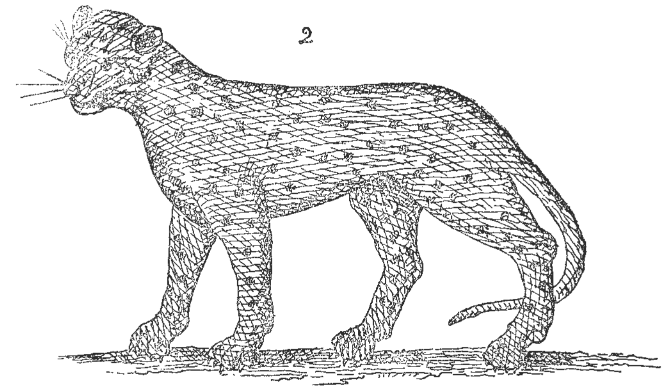
---

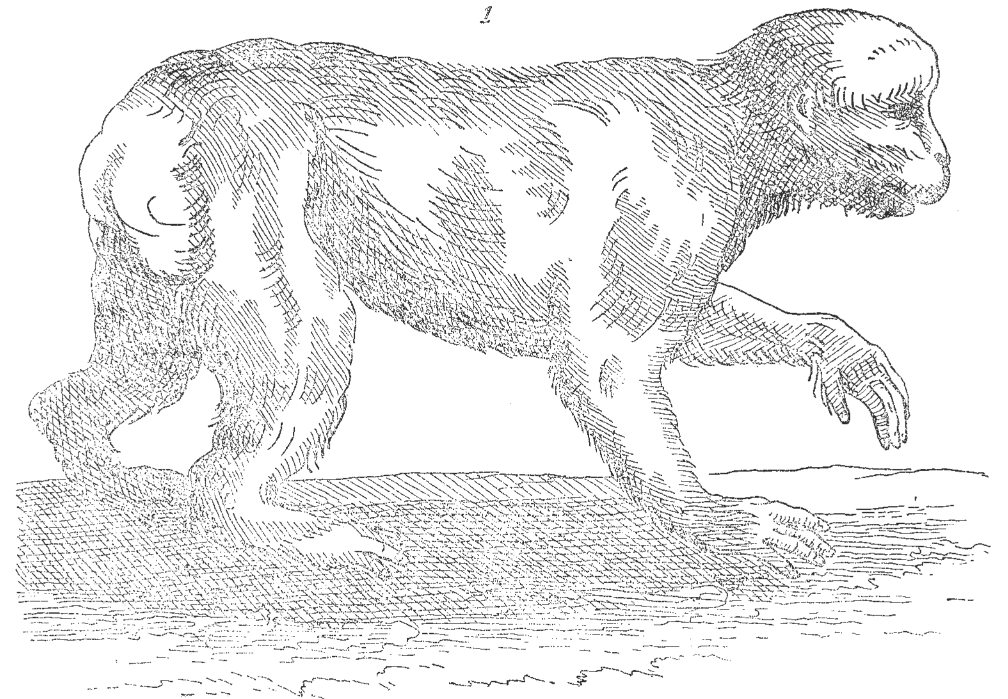
[664] il n'y pas de tigre en Afrique. L'animal ici décrit, au pelage marqué de taches rondes, doit être un léopard, ou plutôt un guépard, en raison de sa taille.

238 En arrivant à Alexandrie, je vis deux pards, très grands, comme des lions; ils étaient chez Antoine Calepio [665], noble Bergamasque, vice-consul de la Nation Vénitienne et qui dirigeait ici un important commerce. Dans un but lucratif, il élevait toujours quelques-uns de ces animaux. Une fois, il en vendit un cinq cents écus couronnés. Ces pards étaient tellement bien apprivoisés qu'ils dormaient avec lui en ronronnant comme des chats. Ils étaient calmes; ils dormaient toujours sur les canapés du vice-consul, déchirant même ses coussins en soie d'une grande valeur. Il les nourrissait de viande. Nous allions souvent avec un pard chasser la gazelle et nous contemplions la lutte entre les deux animaux, spécialement l'adresse de la gazelle, qui combattait le pard avec ses cornes très dures mais, finalement, très fatiguée et épuisée par la lutte, était tuée.

Plus tard, au Caire, nous avons vu une courtisane grecque nommée Hélène, qui avait acheté à un Arabe, pour trente pièces d'or turques, cinq petits récemment mis bas par une panthère; elle les élevait comme des chats, les lavait, les peignait et les accoutumait à une alimentation humaine (voir planche XV, nº 2). Ces petits animaux étaient très beaux à voir, de couleur blanche

[665] *Calepio* traduit *Calepius,* nom que nous n'avons pas pu identifier. Un peu plus tard, on connaît un Antonio *Capello,* qui sera consul à Alexandrie en 1620-1621 (cf. Rantzow [1623], p. 74), pendant 42 mois consécutifs (Lumbroso, *op. cit.,* p. 469). Les différences de noms, et surtout le décalage des dates, rendent peu probable une identification de ces deux personnages.





avec tout le corps parsemé de petites taches rondes; ils ressemblaient à de très jolis petits chats; ils dormaient presque toujours comme des chats et leur maîtresse leur fit prendre toutes les manières des chats apprivoisés, y compris le ronronnement. Nous avons remarqué qu'il y avait peu de différence entre le pard et la panthère; mais la panthère a le corps plus grand, la tête aussi, et elle est beaucoup plus féroce. |

Le zebet : parfum

Il y a aussi le fameux animal qui émet de 239
ses testicules un exsudat de forte odeur que les Arabes appellent *zebet,* et Belon a pensé que c'était par suite de la déformation de ce nom que l'animal avait été appelé *civette.* Nous avons vu un grand nombre de ces animaux, élevés avec grande vigilance dans des cages de fer par beaucoup de Juifs et d'Arabes; ils leur fournissent toujours de la viande en grande quantité pour que cette abondance de nourriture les rende pléthoriques et qu'ainsi leurs parties et leurs aines suent beaucoup de zebet, qu'ils vendent très cher. Personnellement, j'ai payé quatre pièces d'or de Venise pour une drachme de cet exsudat pris avec les doigts sur l'animal, en ma présence. Ce qui a été recueilli était une espèce d'écume blanche d'une odeur forte au point d'être insupportable pour quiconque. L'endroit où vivent ces animaux dégage une mauvaise odeur si pénétrante et désagréable que nos compatriotes ne peuvent pas la supporter sans un violent mal de tête. Au bout d'un temps assez long, la substance devient fauve sombre, et l'odeur forte et tout à fait pénible devient plus douce, plus suave, plus agréable. Les indigènes

239 falsifient ce produit et j'ose affirmer qu'il ne nous parvient jamais de véritable zibet [666].

Le zebet : quel animal le fournit ?

Cet animal n'a pas seulement, comme Aristote l'a écrit de l'hyène, la couleur du loup; il est presque complètement semblable au loup, sauf qu'il est plus petit que le loup, qu'il a un museau plus pointu d'où pendent de nombreux poils

[666] l'index (aux mots « panthera » et « zebetum ») donne le zebet comme produit par la panthère. Or, il semble contredit par la p. 239. En effet, si l'on peut, *à la rigueur*, interpréter « Est et animal illud quod... » (238 bas et 239 haut) par « c'est cet animal qui ... » et le rapporter ainsi à la panthère, dont on vient de parler, ce n'est pas l'interprétation la plus normale et tout le reste de la page 239 va dans un autre sens : 1) il est question partout, dans cette page (sauf, bien entendu, à la fin, à propos d'Aristote) de « cet animal » et jamais de « panthère »; et les trois dernières lignes donnent tort à Aristote; 2) après avoir parlé de panthères domestiquées (pp. précéd.), l'auteur s'étonne (l. 10 avant la fin) de voir Belon parler « d'un de ces animaux » qui aurait été domestiqué; 3) l'odeur désagréable n'a pas été mentionnée à propos des panthères; 4) à la p. 237 (l. 15 avant la fin), l'auteur a annoncé qu'il allait parler des lions, tigres, panthères, hyènes et civettes (*civetae*). En fait, il ne parlera de l'hyène qu'à propos de l'hypothèse de Belon. Cela semble indiquer qu'il hésite à rejeter catégoriquement cette hypothèse de Belon (assimilant la civette à l'hyène des anciens), mais non pas qu'il hésite entre la panthère et un autre animal comme produisant le zebet. — Il n'y a donc semble-t-il qu'une seule solution : admettre que l'Index contient la double erreur signalée plus haut. Il n'a pas été fait par l'auteur (puisque l'édition est posthume); l'éditeur aura donc lu trop rapidement cette page ...

blancs formant une espèce de barbe, que ses oreilles sont courtes et oblongues, que tout son corps et l'extrémité de sa queue sont tout couverts de taches sombres qui ne sont pas rondes. Il est très sauvage comme tous les auteurs l'ont affirmé. Aussi n'est-ce pas sans grand étonnement que j'ai lu ce qu'en dit Belon : il en vit un, à Alexandrie, tellement domestiqué et apprivoisé qu'on le voyait jouer avec les hommes comme un chien et se laisser toucher par n'importe qui, tout comme le plus doux des chiens. Belon avait des raisons de penser qu'il s'agissait de l'hyène des anciens, mais pourtant aucun des anciens n'a dit que l'hyène produisait cet exsudat odorant. C'est plutôt de la panthère qu'Aristote semble avoir parlé; mais, nous qui avons observé un assez grand nombre de ces animaux, nous avons vu que cette opinion ne correspondait pas non plus à la réalité.

CHAPITRE XI 240

Les diverses espèces de singes observées en Égypte et d'abord ceux qu'on appelle « cynocéphales »

Aucune espèce de singes n'est implantée en Egypte, mais on y fait un très important commerce de ces animaux en les amenant d'Ethiopie et d'Arabie Heureuse. Bien que les diverses espèces, qui sont toutes représentées ici, se distinguent les unes des autres, nous les classerons en deux groupes : les cynocéphales et les callitriches.

Les cynocéphales : leur intelligence

Les cynocéphales ont entre eux des différences. Certains (bien qu'ils aient tous une forme canine, d'où leur nom) présentent la taille d'un grand chien, tandis que d'autres sont semblables à de petits chiens. Presque tous ont une queue, bien que quelques-uns n'en aient pas. Ils sont de couleur fauve, claire chez la plupart, et ils ressemblent beaucoup aux chiens par leur face et leurs mœurs. Ils sont tous d'un naturel si ingénieux qu'il ne faut pas du tout les croire dénués d'esprit. Cela permet aux charlatans d'apprendre à ces animaux tout ce qu'ils veulent et spécialement des tours variés et très malins, dont le spectacle est habituellement très apprécié des gens de ce pays, comme nous l'avons constaté assez souvent, au Caire, à Alexandrie et en d'autres endroits de cette province. Cela montre que ces singes sont faciles à dresser.

Les cynocéphales : leur lascivité

Les mâles sont extrêmement libidineux et leur dérèglement sexuel les pousse constamment vers les femmes. J'en dirais plus long sur ce sujet si je n'étais retenu par la pudeur et par la discrétion à garder sur les choses obscènes. Nous ne cacherons pas, cependant, que les singes cynocéphales semblables à de grands chiens sont dangereux, à cause de leur lascivité, pour les femmes arabes, surtout pour celles qui habitent la campagne. Et ils le sont tellement, en certaines saisons, que les femmes ne sont pas du
241 tout à l'abri de leurs méfaits, car ils les | violentent et se livrent sur elles à l'acte sexuel avec une véritable rage libidineuse. Par crainte

de subir ainsi l'accouplement avec des singes, les femmes habitant 241
la campagne se teignent au safran le visage et même tout le corps et, grâce à ce secret, se mettent complètement à l'abri de la violence sexuelle des singes, qui ne s'attaquent jamais à celles qui sont teintes ou imprégnées de safran : ils croient, en effet, que celles qui sont teintes au safran ont leurs règles et, en conséquence, ils ne touchent pas à elles, de même qu'ils ne s'accouplent pas avec les guenons pendant leurs menstrues.

Explication des planches

Nous avons vu divers singes appelés *cynocéphales* (c'est-à-dire ressemblant à des chiens), qui avaient la taille de grands chiens : nous en donnons ici plusieurs dessins, exécutés avec art par un peintre vénitien, d'après des singes amenés d'Alexandrie d'Egypte à Venise [667]. Ce travail est dû à la délicatesse et à la libéralité de Nicolas Contareno [668], très illustre patricien de Venise, qui s'intéresse

---

[667] en 1588, KIECHEL acheta, de même, un babouin et un macaque qu'il confia au patron d'un petit bateau pour les emmener à Venise (p. 392). LICHTENSTEIN avait fait de même l'année précédente (1587 : p. 40-41)

[668] c'est à ce même personnage que WESLING dédiera, en 1638, ses *Observations sur Plantes d'Egypte d'Alpin.* Il écrira, dans sa dédicace solennelle et pleine d'allusions mythologiques : « Les plantes exotiques d'Alpin, tirées des ténèbres et de l'oubli par votre munificence comme par une chaleur vitale partout répandue, ne désespèrent pas de fouler le chemin de l'éternité avec votre nom bienfaisant et auguste ». Le personnage en question a donc donné au fils de Prosper Alpin, pour l'édition de *Plantes Exotiques* de son père (cf. *Avant-propos,* p. [XII] l'aide qu'il avait promise à l'auteur pour la

241 beaucoup à la connaissance approfondie des sciences naturelles spécialement à l'étude des espèces exotiques et nobles. Dans ce domaine, il s'est appliqué à nous apporter, sur bien des points, l'aide de son insigne bienveillance, pour la rédaction de cette *Histoire* et la publication de nos livres sur *Les Plantes Exotiques*. Nous avouons donc qu'un bon nombre des dessins de plantes étrangères et d'animaux que nous donnons dans ces livres sont dus à sa bienveillance et que, de même, c'est à lui que nous devons les gravures, représentant des singes, reproduites ici.

---

publication des deux ouvrages qu'il n'a pas eu le temps de faire paraître avant sa mort. De qui s'agit-il ? La latinisation des noms (*Contareni* ici, au génitif, et *Contareno,* au datif, dans la dédicace de Wesling) ne permet pas de le préciser avec certitude. Il y avait alors à Venise deux familles célèbres : les Contareno et les Contarini. La seconde, beaucoup plus en vue, fournit à Venise un nombre imposant de doges, de patriarches, de procurateurs de St. Marc. Un Paolo Contarini fut ambassadeur en 1583, et un Nicolas Contarini fut doge en 1630. Mais, précisément, il semble impossible que ni Alpin ni Wesling n'ait fait allusion à toutes les dignités de la famille (et que Wesling n'ait pas fait allusion, en 1638, au doge de 1630) s'il s'agissait des Contarini. Il s'agit donc, sans doute, d'un Contareno. — Johann Wesling, né à Minden (Westphalie) en 1598, mourut en 1649. Il est nommé Joannes Veslingius dans les écrits en latin. Il fut chargé, à Padoue, de la chaire qu'avait occupée Alpin et il fit, lui aussi, un séjour en Egypte. Hoefer, *op. cit.*, p. 202, écrit : « Son ouvrage *De Plantis Aegypti observationes* (...) contient, parmi les espèces pour la première fois décrites et dessinées, le liseron du Caire (*convolvulus cairicus*), la jusquiame dorée, *momordica luffa, acacia vera,* etc... ». Voir aussi Keimer, 129; Lumbroso, 473; Almagia, 77.



Les grands cynocéphales

Voici d'abord (voir planche XV, nº 1) l'image d'un singe cynocéphale ressemblant beaucoup à un grand chien anglais; il s'est montré tout à fait farouche, inconstant, de mœurs sauvages. Nous donnons, en second lieu (voir planche XVI) le dessin d'un autre grand cynocéphale qui est un animal de naturel doux et plus traitable. Mais les singes de cette espèce sont farouches, eux aussi, avant d'être apprivoisés et rendus plus doux. Ils sont gais et on les dresse facilement. Autrefois, Eustache [Rudo][669], philosophe et médecin illustre qui, pendant de nombreuses années et avec grand succès, fut titulaire de la première chaire de médecine appliquée à l'université de Padoue, citait quelques exemples de leur ruse, et en particulier celui-ci; il en avait un qui, en hiver, restait près du feu à cause du froid, que ces animaux supportent mal; voyant sous les cendres du feu un certain nombre de châtaignes presque
cuites et n'ayant sous la main ni morceau de bois | ni autre instru- 242
ment pour les retirer, il avisa le chat, son compagnon, qui dormait à côté du feu et lui saisit brusquement une patte, avec laquelle (non sans lui infliger ainsi une grave brûlure) il retira de la cendre chaude les châtaignes, qu'il mangea. On voit un singe (voir planche XVII) semblable au précédent, avec une chevelure du même genre au-dessus des oreilles. Nous donnons en quatrième lieu (voir planche XVIII) le dessin d'un autre singe cynocéphale dont tout le corps paraît semblable à celui d'un homme. Il a, lui aussi, une abondante chevelure pendant sur les deux oreilles. Celui-ci

---

[669] **Rudus, non identifié.**

242 s'eſt montré vraiment plus diſtingué et plus beau que les autres cynocéphales, doué aussi d'un naturel plus accommodant et plus intelligent, plus capable d'amitié fidèle pour les hommes. Nous donnons encore le dessin d'un autre singe (voir planche XIX) qui a la même apparence que le précédent mais avec une face plus ruſtique, une nature plus farouche et plus inconſtante; c'eſt le dernier des grands cynocéphales.

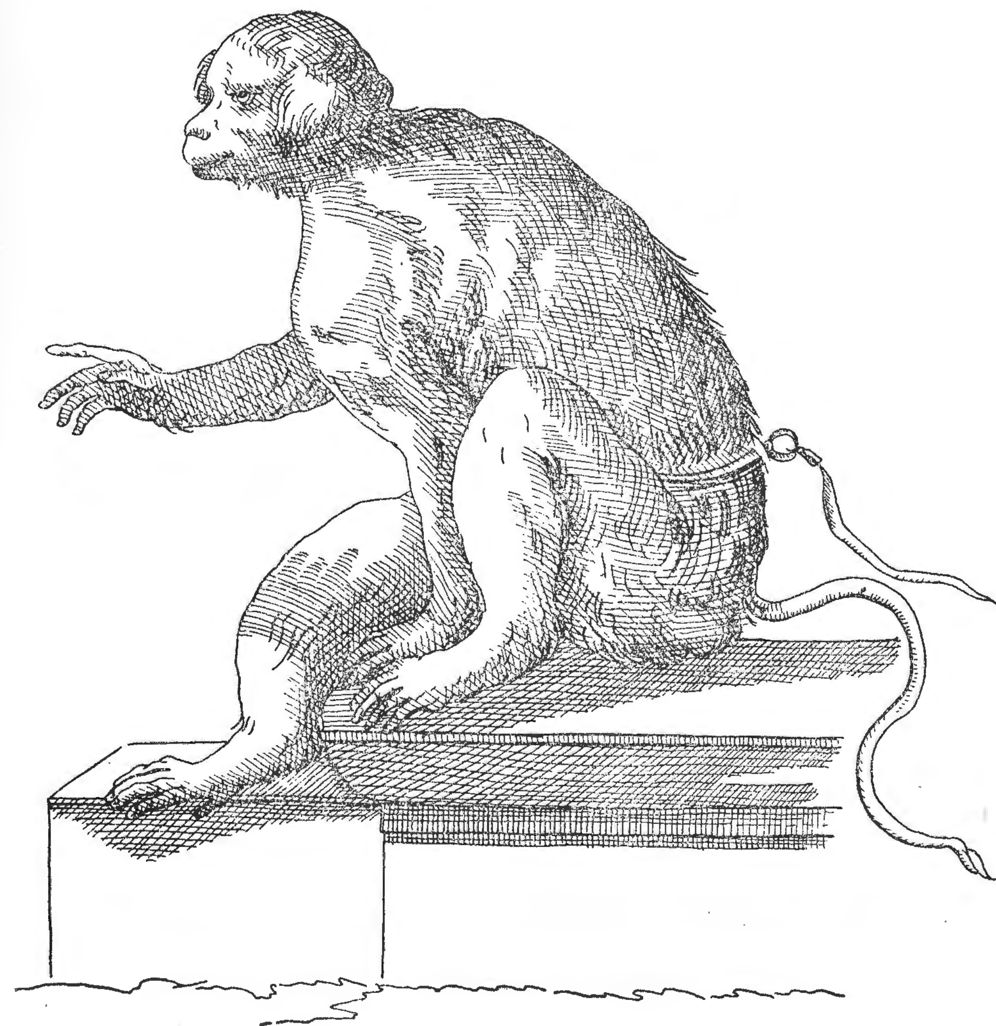
Les petits cynocéphales

Viennent ensuite des cynocéphales plus petits, très semblables à de petits chiens. Nous en donnons quelques dessins, — trois exactement. Le premier dessin (voir planche XX, nº 1) représente ces singes qui n'ont pas de queue. On les apprivoise plus facilement et plus vite que les autres. Ils surpassent les autres par leur intelligence, ils sont plus gais, plus aſtucieux. Le dessin numéro 3 (voir planche XX, nº 3) représente un de ces singes appelés vulgairement *moines :* ils ont une queue et une barbe; on les amène en Egypte des régions limitrophes d'Ethiopie; très familiers et très propres, ils ne sont cependant pas doués d'un esprit aussi vif que les autres cynocéphales, mais ils ont une certaine intelligence, comme les chats. En voilà assez pour les singes appelés *cynocéphales* à cause de leur face de chien.

Les callitriches

Viennent ensuite les singes à queue et barbe qu'Ariſtote a nommés *callitriches* [670]. Ils se montrent tout à fait différents des précédents. Certains ont la taille

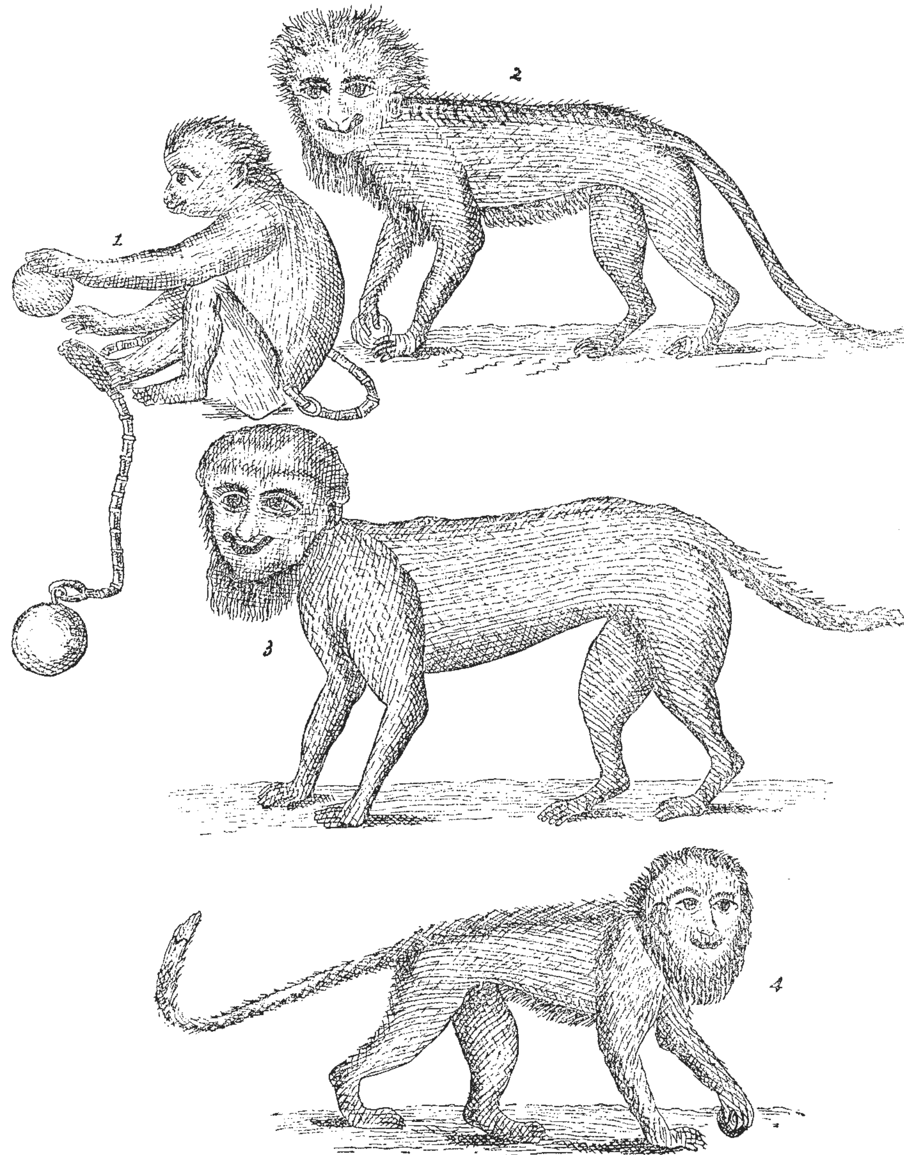
[670] « aux beaux cheveux », ou « à la belle crinière ».







Pl. XX



des grands chiens et certains sont de taille moyenne. Ils marchent
rarement sur deux pattes, mais le plus souvent sur quatre, comme
les bêtes brutes. Ils se distinguent les uns des autres par certaines
différences. Certains d'entre eux, en effet, ont tout le corps complète-
ment noir, se rapprochent du lion par la forme de leur face et tout
leur corps, et présentent, comme les lions, une abondante crinière,
mais pendante et faite de poils noirs. Ce singe (voir planche XX,
nº 2) | a la poitrine plus épaisse et les flancs plus minces, comme 243
le lion. Il a une large queue, longue d'une coudée et plus, avec des
poils longs et nombreux. Sa face se rapproche de celle du lion,
de même sa bouche et ses dents. De son menton pend une barbe
longue, large, parsemée de poils noirs. On lui voit des oreilles
plus grandes que des oreilles humaines et sa face est d'un noir
brillant. C'est à juste titre que nous avons appelé ce singe *callitriche
à corps de lion*. Malgré sa nature très sauvage, cet animal est si
facile à apprivoiser que n'importe qui le rend traitable en lui
donnant à manger et qu'il reste un ami bienveillant et fidèle pour
les hommes qu'il connaît. (Voir planche XX, nº 3 [671]) Le second des
singes callitriches, nous l'avons vu à Alexandrie, vivant avec le
premier, auquel il ressemblait assez par sa couleur semblable à
celle d'un âne, sa face et tout son corps, sa barbe de chèvre. Il a,
comme ce singe, des traits repoussants; comme lui, il est farouche,
sauvage, mal élevé, inconstant avec tout le monde; bien qu'il

---

[671] ce singe figurant à la planche XX, nº 3, a été nommé précédemment parmi les cynocéphales.

243 paraisse apprivoisé, jamais on ne peut lui faire confiance car c'est un animal sauvage et inconstant.

Maître et esclave chez les callitriches

Ces deux derniers singes, nous les avons vus, comme nous l'avons dit, à Alexandrie, dans l'auberge vénitienne; ils avaient été achetés par l'Illustrissime François Priuli [672], exerçant ici la charge de consul pour la Sérénissime République de Venise. Celui qui ressemblait à un lion et avait, comme je l'ai dit, la face et le corps tout noirs était appelé *Carander ;* l'autre, ressemblant à un âne par sa couleur et sa forme, *Suidam.* Ce dernier, quoique plus gros, obéissait à l'autre, qu'il craignait et redoutait beaucoup. Si on lui présentait de la nourriture, il n'osait pas la prendre et manger avant que l'autre se soit servi et ait mangé. Si par hasard il avait eu la négligence de prendre le premier ce que quelqu'un présentait, Carander le punissait sévèrement en le mordant. Suidam, lorsqu'il avait commencé à prendre quelqu'un en grippe, supportait mal de le voir. Il y avait un certain chrétien copte qui servait les marchands vénitiens demeurant dans l'auberge. (Je ne me rappelle pas pourquoi il fut pris en grippe par ce singe). Suidam avait pour ce serviteur copte une telle aversion que, à

[672] *Franciscus Prinlus :* personnage non identifié; faisant peut-être partie de la famille Priuli qui fournit à Venise des ambassadeurs (cf. Orestes FERRARA, *Le XVIe siècle vu par les ambassadeurs vénitiens,* trad. franç. Paris, Albin Michel 1954). Il est encore mentionné dans le *Dialogue sur le baume,* p. 18, sous le nom de Priolus, comme consul de Venise au Caire en 1580.

sa vue, il se moquait de lui en allongeant son museau et en faisant des grimaces et des contorsions propres à le tourner en ridicule. Chaque fois qu'il le voyait, | il s'appliquait à se montrer moqueur 244
et pénible avec lui. Une fois, pour s'amuser, le chrétien prit un morceau de bois et fit semblant de vouloir frapper le singe. Celui-ci, saisissant brusquement le bâton avec ses puissantes mains, frappa violemment le chrétien à la tête. Ces deux singes (voir planche XX, n°s 2 et 3), nous les avons reconnus, de nombreuses années plus tard, à Venise, où ils se trouvaient.

Le callitriche de l'auteur

Nous avons eu, pendant deux ans, au Caire, dans notre maison, un autre singe callitriche (voir planche XX, n° 4). Il avait à peu près la taille et l'allure d'un grand chat. On l'appelait *Anibal.* Avec un gros corps, il avait une petite tête ronde et sa face présentait une expression tout à fait humaine. Il avait une bouche de lion et des dents de chat, son corps était très mince aux flancs, complètement roux et brillant. Sa face, semblable à une face humaine, était noire et complètement barbue; mais sa barbe était blanche, ce qui lui donnait un visage très distingué de vieillard. Il avait une longue queue rousse. Je n'ai jamais vu d'animal qui rendît mieux que ce singe, lorsqu'il gémissait, l'expression d'une voix humaine. Familier comme un chat, il était doux avec tout le monde. Mais il était timide et craintif. L'ayant fait ainsi, la nature l'avait doté, en compensation, d'une ingéniosité supérieure : lorsqu'il voyait un animal s'approcher, il courait immédiatement à sa rencontre en ouvrant toute grande sa bouche; il lui inspirait de la crainte

et de la frayeur et le mettait en fuite. Cette bouche ouverte qui lui donnait une expression épouvantable, sa large barbe entourant toute sa face, ses longs poils blancs et sa bouche de lion lui donnaient un aspect si terrifiant que beaucoup d'animaux, en le voyant, étaient aussitôt saisis de panique et fuyaient loin de lui. La nature semblait lui avoir donné, à la place de la force, cette ingéniosité qui lui permettait de se défendre contre ses ennemis en les remplissant de crainte par son aspect à donner le frisson. Sa face tout entière, surtout ses yeux, ses paupières, son nez, ses oreilles, sa barbe, ainsi que ses mains et ses pieds, lui donnaient tout à fait l'apparence humaine. Il était si supérieurement malin que ses agissements m'ont souvent rempli d'admiration pour lui et qu'il m'a semblé n'être pas du tout dénué de raison. Il fut soustrait secrètement du navire, à Corcyre, pendant que je rentrais par mer dans ma patrie.

On voit certains singes callitriches de la taille des grands cynocé-
245 phales; ils ont tout le corps noir, et spécialement la face, | qui est toute entourée d'une grande chevelure de poils noirs. Ils ont la face riante et distinguée. Ils se montrent très familiers, doux, bienveillants et fidèles. Le dessin (voir planche XXI) que nous donnons ici nous a été envoyé par Nicolas Contareno, très illustre patricien de Venise; il a été tracé avec art d'après un singe amené d'Egypte à Venise.



CHAPITRE XII

Le chéropotame [673] et l'hippopotame sauvages qui naissent dans le Nil

Deux bêtes empaillées

Avant de quitter Le Caire pour rentrer dans ma patrie, un jour que je rendais visite à quelques Turcs de la cour du vice-roi d'Egypte, je vis, sur la place située devant le palais du vice-roi, deux animaux (voir planche XXII, nos 1 et 2) empaillés, ayant même silhouette mais de tailles différentes : l'un, en effet, était gros, grand comme un éléphant, et présentait à peu près le même aspect; l'autre était plus petit, à peu près comme un grand porc. Les gens disaient que ce dernier avait été extrait du ventre de l'autre, c'est-à-dire du sein de sa mère pendant la gestation. Sa tête ressemblait assez à celle d'un cheval; elle était cependant plus grosse, avec un mufle retroussé ressemblant un peu à celui d'un porc. L'animal avait presque une gueule de porc, des yeux de porc, des oreilles de cheval mais plus courtes et plus larges; son cou était court et épais; tout son corps était noir; ses sabots n'étaient pas bifides mais quadrifides; sa queue était courte et ronde. Les gens disaient que cet animal de grand poids avait été capturé sur les bords du Nil, vers la ville de Damiette, qu'il était mort peu après sa capture, qu'on avait extrait de son ventre le fœtus mort et que le vice-roi d'Egypte

---

[673] sur chéropotame, voir *infra* note 674.

246 allait, sous peu, | envoyer à l'empereur des Turcs la peau de ces animaux.

Vrais et faux hippopotames

Je croirais volontiers que cet animal n'était pas le cheval de fleuve que les Grecs ont appelé *hippopotame,* mais plutôt, puisqu'il n'était pas tellement différent du porc par son aspect, le porc de fleuve, nommé *cheropotame* par les Grecs [674]. Que ce ne fût pas un hippopotame, on le concluait facilement du fait qu'il n'avait pas les dents proéminentes que les anciens, à l'unanimité, ont attribuées au cheval de fleuve. Il nous est arrivé, plus tard, de voir à Alexandrie une véritable peau d'hippopotame dans laquelle il y avait des dents proéminentes et longues, comme chez les sangliers.

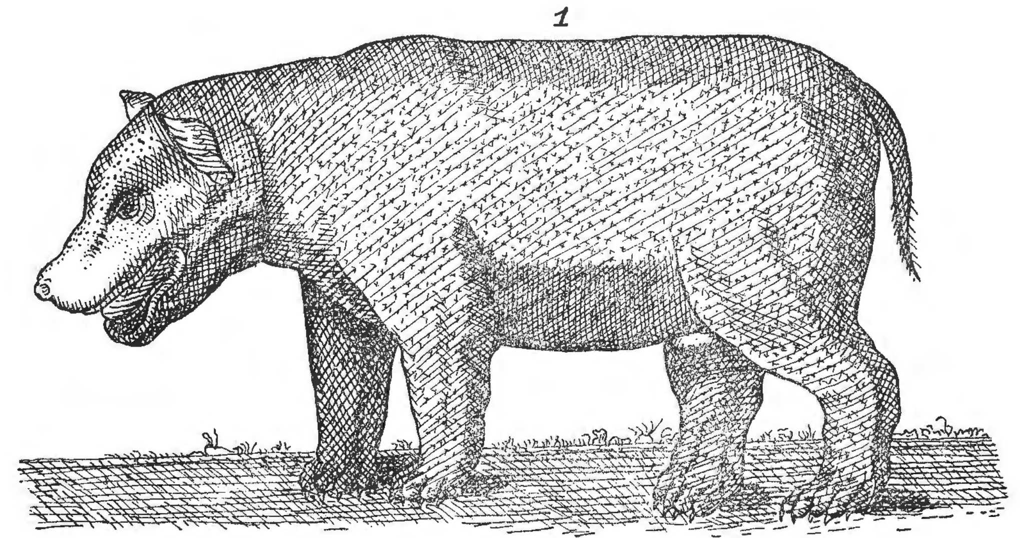
L'autorité de Mattioli

L'image de l'hippopotame donnée par André Mattioli [675], dans ses très savants commentaires des livres de Dioscoride sur la médecine, semble aussi proche que possible de l'animal susdit. Mattioli a écrit que Belon avait eu tort de la donner comme étant celle du

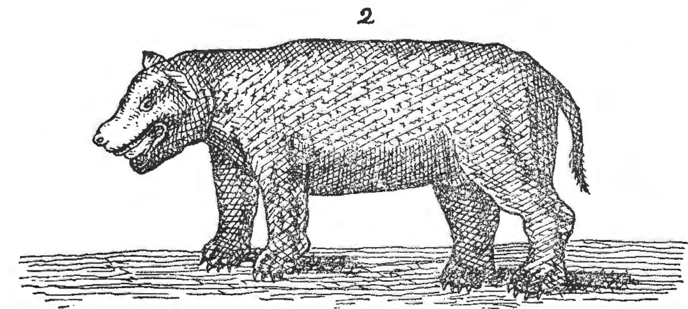
[674] Athénée (VII, 331 b), citant Aristote sans indication descriptive, parle du χοῖρος ποτάμιος (« petit pourceau de fleuve »). On a donné le nom de chœrops (on chœrapsis) à un petit animal que certains considèrent comme une sous-espèce de l'hippopotame. Mais les commentateurs modernes de Pline pensent que le χοῖρος ποτάμιος (*porcus marinus* ou *orthagoriscus* de Pline) serait plutôt un poisson (silurus glanis). Cf. Pline, XXXII, 19 et 56 et commentaire de E. de Saint-Denis in éd. « Les Belles Lettres »

[675] voir note 507 et p. 168.

1



2



véritable hippopotame. On n'y voyait pas, en effet, chez cette 246
bête sauvage, les dents découvertes comme chez les sangliers, et les marques distinctives ne ressemblaient pas à celles du cheval de fleuve. Quant à nous, puisque la plupart de ces caractéristiques semblent se rapprocher de celles du porc, nous avons pensé que cette bête était non pas un cheval mais un porc de fleuve. Aussi Mattioli semble-t-il avoir eu raison, autrefois, d'estimer que les sept hippopotames que l'on voit sculptés à Rome sur le monument colossal du Nil n'étaient pas des hippopotames.

Ouvrages de première ou de seconde main

Mais nous soupçonnons que les anciens ont été largement trompés, sur la connaissance de l'hippopotame, par les relations de certains auteurs [676], comme d'autres l'ont été, plus tard, à propos d'autres animaux ou de nombreuses plantes originaires des régions de l'Inde. Ceux qui, au cours de leurs voyages, ont fait connaître avec exactitude toutes les régions de l'Inde, de l'Arabie, de l'Ethiopie et de l'Egypte se sont rendu compte que beaucoup d'anciens avaient fait erreur. En effet, Aristote et d'autres parmi les anciens semblent avoir attribué au cheval de fleuve une crinière de cheval et des pieds bifides. Et pourtant (comme nous l'ont dit beaucoup d'Egyptiens mais spécialement les habitants de la ville de Damiette, près de laquelle presque tous ont vu vivre des hippopotames), parmi tous les

[676] sur les hippopotames du Nil, voir L. Keimer, *Bulletin de l'Institut d'Egypte*, t. 31, 1949, p. 126-128.

hippopotames qui, à diverses époques, ont été trouvés et capturés dans le Nil, personne n'en a jamais vu un seul qui eût une crinière
247 de cheval | et des pieds bifides, comme l'ont cru les anciens. Aussi avons-nous raison de soupçonner qu'Aristote et les autres auteurs selon lesquels le cheval de fleuve est doté d'une crinière de cheval et de pieds bifides ont été trompés par ce que d'autres en avaient dit. Car les hippopotames qui ont été capturés ici et soigneusement examinés ont une face de cheval et des dents saillantes comme celles des sangliers. En outre, la peau de leur dos est tellement solide et dure qu'elle a pu, sans aucun doute, servir aux gens du pays à faire des boucliers. Qui doutera encore que ces bêtes soient de véritables hippopotames, dès lors qu'elles ont les caractéristiques indiquées pour l'hippopotame ? Pour la face de cheval, personne n'en doutera. Pour les dents saillantes comme celles des sangliers, Aristote et presque tous les anciens ont été nettement affirmatifs.

Témoignages de voyageurs

Cosmas Indicopleustès [677] (cité par Pierre Gilles) [678] qui, au

[677] Cosmas, surnommé Indicopleustès « le naviguateur de l'Inde », et non pas Indopleustes comme dans le texte d'Alpin. Commerçant d'Alexandrie (au VIe siècle) qui voyagea et navigua en Orient pour ses affaires, puis se fit moine. Il a laissé une *Topographie chrétienne* (publiée en 1707 par Montfaucon), dans laquelle il donne des détails curieux sur l'Inde et s'efforce de faire concorder la description de la terre avec les données de la Bible. On lui attribue aussi une description des plantes et des animaux de l'Inde, publiée par Melchisédec Thévenot dans ses *Relations de divers voyages curieux* [678] Pierre Gilles (1490-1555). Né à Albi, il circula, comme botaniste, de Marseille à

temps de l'empereur Justin, écrivit sur l'Inde et l'Ethiopie, affirme 247
avoir vu une dent d'hippopotame du Nil pesant treize livres. Pausanias écrit que l'hippopotame a, comme le sanglier, des dents saillantes à la mâchoire inférieure. Elles sont, dit-il dans *Arcadie* [679], d'une taille tellement remarquable qu'il y avait en Proconèse une statue en or, de Dyndimène [679a] mère des dieux, dont le visage avait été fait non avec de l'ivoire mais avec des dents d'hippopotame. A cause de ces dents, bon nombre d'Arabes appellent l'hippopotame *éléphant de fleuve* car, à part la tête, ces deux animaux se ressemblent assez. La peau du dos de l'hippopotame est si solide et dure que les campagnards et les Révérends Moines du Mont Sinaï en font des semelles pour leurs chaussures qui, portées sur un sol sec, durent très longtemps.

Naples et de Gênes à Venise. Dans un mémoire qu'il lui dédia, il exhortait François Ier à envoyer des savants voyager à l'étranger. Le roi le chargea alors d'une mission scientifique dans les pays de Levant. Les subsides ne lui étant pas parvenus, il dut s'enrôler dans les troupes de Soliman II pour survivre. Rentré en France, il fut appelé à Rome par son protecteur, le Cardinal d'Armagnac. Il a laissé un *De vi et natura animalium* qui est en partie une traduction de l'œuvre d'auteurs anciens tels qu'Elien. Si certains l'accusent de n'être qu'un compilateur, d'autres l'ont appelé « le père de la zoologie française ». Cf. notes et abondante bibliographie dans Keimer, « Quelques détails inconnus ou oubliés, etc. », *Bulletin de l'Institut d'Egypte,* t. XXXI, Le Caire, 1949, p. 122 et suiv. [679] référence à Pausanias, *Description de la Grèce,* livre VIII (« Arcadie » est le titre de ce livre), ch. 46 [679a] Dyndimène est le surnom de Cybèle, qui personnifiait les forces naturelles dans la mythologie antique.

L'hippopotame et la saignée

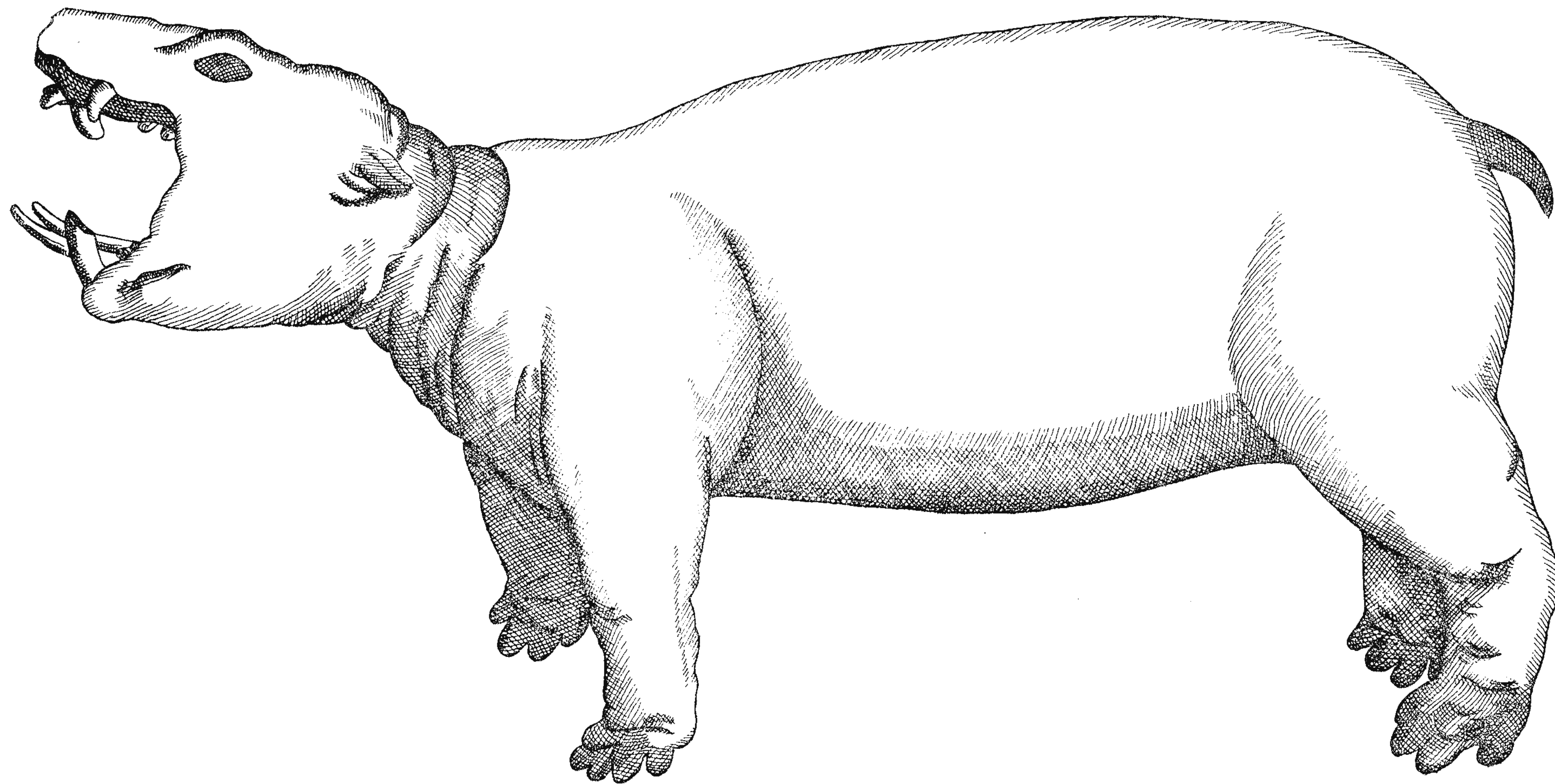
Que dire encore ? Les indigènes n'ont-ils pas remarqué et appris par une longue observation que cet animal du Nil, souffrant souvent de pléthore, a l'habitude de se saigner en s'incisant une veine de la patte avec la pointe acérée d'un roseau ? [679a] Les indigènes, en effet, remarquent souvent sur les bords du Nil de la boue de sang récemment répandu sur le sol, et le même fait a été rapporté par les anciens à propos de l'hippopotame.

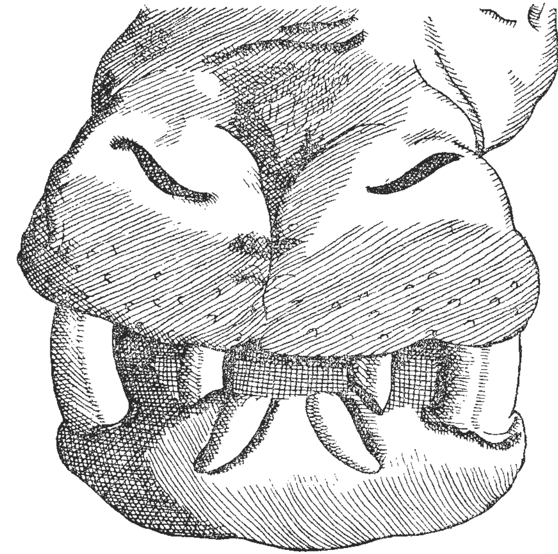
Description de l'hippopotame

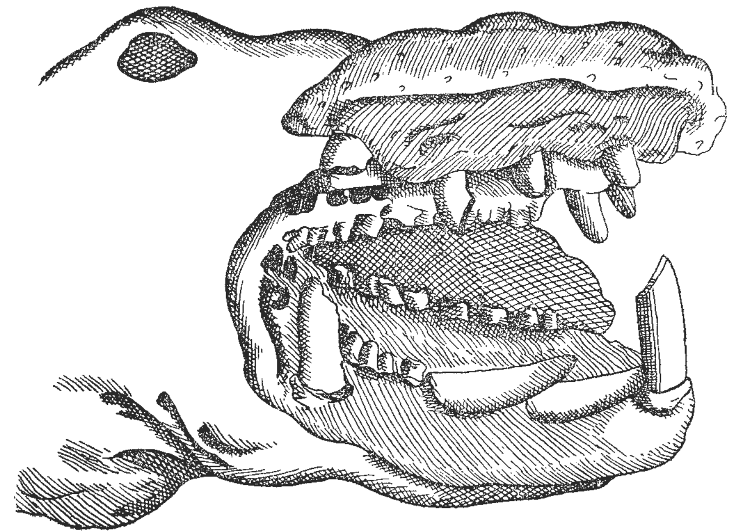
Nous donnons ici, (voir planche XXIII), tracé par un peintre très soigneux, un dessin très exact de la robe et des autres parties de cet animal. L'hippopotame est donc un animal du Nil, même si |
248 l'on constate qu'il vit aussi ailleurs. Sa taille est celle non pas d'un âne comme l'a dit Aristote, mais plutôt d'un éléphant moyen. Sa peau est noire, très dure sur le dos (voir planches XXIV et XXV). Sa tête se rapproche un peu de celle du cheval, son mufle est retroussé; il a des yeux ronds, de petites oreilles presque comme celles du cheval. Mais il a une grande gueule, armée de dents longues et nombreuses dont deux, plus grandes que les autres,

---

[679a] sur la saignée «apprise aux hommes par l'exemple de l'hippopotame», voir Pr. ALPIN, *Médecine des Eg.*, livre I, ch. I, p. 2; et PLINE, *H.N.*, VIII, 96; XI, 227; XXVIII, 131. On sait que ce trait a été longtemps célèbre. L'ouvrage d'Antonius GONZALES, livre VI, p. 444, donne une gravure représentant un hippopotame qui se saigne. L'auteur en parle, p. 482, en renvoyant à Pline, Aelianus et Alexandre Messaria.







sortent de la mâchoire inférieure, comme chez le sanglier, ainsi que 248
Pausanias l'a dit à propos de l'hippopotame. Il est épais et n'a pas la crinière que l'on a vu Aristote et d'autres lui attribuer à tort. De même, il a de gros pieds non bifides, une queue courte, un gros ventre. Sa voix est celle du cheval en raison de son rapport avec cet animal. Il se nourrit de toutes les herbes que mangent les bœufs. Mais les gens de Damiette[680] affirment qu'il est carnivore et, d'autre part, ses dents d'ivoire, nombreuses, longues et très dures peuvent le faire croire : il semble évident que la nature les a faites pour mâcher les viandes dures et les animaux à chair dure et à peau très dure, ainsi que pour broyer les os. Tout le monde sait très bien qu'il ne peut pas vivre longtemps hors de l'eau. Néanmoins, Pierre Gilles[680a], dans sa lettre au Cardinal d'Armagnac[681] écrit qu'il a vu un hippopotame vivant amené d'Egypte à Byzance. Après avoir indiqué les mêmes traits distinctifs que nous, il décrit l'animal à sa façon : d'après lui, il était extrêmement doux, au point qu'il ne s'indignait pas si on le touchait, ni même si quelqu'un essayait de lui ouvrir la gueule.

---

[680] Damiette est souvent citée à propos des hippopotames. C'est là que quelques-uns parmi les derniers furent, paraît-il, capturés par Federico Zerenghi, chirurgien de Narni, le 20 juillet 1600 (voir KEIMER, dans *Bulletin de l'Institut d'Egypte,* 31, 1949, p. 126). Mais on signale un peu plus tard dans le siècle, et jusqu'en 1836, les déprédations de quelques-uns de ces animaux dans la même région (*ibid.,* p. 127, note 1). — Voir encore STOCHOVE [1631], p. 410-411 (= FERMANEL, p. 398) [680a] voir *supra,* note 678 [681] Georges d'Armagnac, cardinal en 1544, puis pape d'Avignon. Cf. DEZOBRY.

248 Terminons ici le quatrième livre et l'ensemble de cette *Histoire Naturelle de l'Egypte,* que nous avions entrepris d'écrire tant par plaisir que pour garder le doux souvenir de tout ce que nous avons vu dans ce pays.

Louange et honneur à Dieu très Grand et très Bon.

FIN

TABLE DES CHAPITRES

LIVRE I

LIVRE II

LIVRE III

LIVRE IV

INDEX

(Les numéros des pages indiqués ici sont ceux de l'édition originale, qui figurent en *marge* dans cette nouvelle édition.)

INDEX DES NOMS GÉOGRAPHIQUES

INDEX DES NOMS DE PERSONNES

INDEX DES TERMES SE RAPPORTANT AUX ACTIVITÉS RELIGIEUSES

INDEX DES NOMS DE MÉTIERS

INDEX DES NOMS DE PLANTES

INDEX DES NOMS D'ANIMAUX

INDEX DES NOMS DE MINÉRAUX

INDEX DES NOMS DE MALADIES

INDEX DES NOMS DE TRAITEMENTS ET DE DROGUES

INDEX GÉNÉRAL

INDEX GÉNÉRAL

TABLE DES MATIÈRES

Ministère des Universités, Paris. — Publications de l'Institut français d'Archéologie orientale.
Dépôt légal : 1er trimestre 1980 ; numéro d'imprimeur et d'éditeur 545 B.

Pour mieux dégager les étapes de cette lente redécouverte, l'Institut français d'Archéologie orientale du Caire a entrepris de republier, de ces multiples récits, la part qui concerne l'Egypte, et de la traduire, quand il y a lieu, en langue française.

A travers la variété des circonstances et des caractères, ce sont, naturellement, des images de l'Egypte éternelle qui apparaîtront bien souvent. Mais nous aurons aussi l'intérêt de découvrir les phases d'*une quête,* au cours de laquelle les Occidentaux, cherchant un contact avec un pays « exotique » et déroutant, sont amenés à analyser plus clairement leur propre façon d'être. Ces récits marquent en tout cas *une démarche,* un essai d'analyse, de compréhension, l'intuition d'une fraternité possible au-delà des différences. Documents d'histoire et de civilisation, ces voyages constituent ainsi également les premiers pas d'un échange au niveau des hommes.

Inspirés souvent par la curiosité, ou l'intérêt et parfois le hasard, ces voyages ont développé la possibilité d'une meilleure compréhension et d'une amitié. C'est à la chaleur, à la continuité de cette amitié entre les hommes d'Europe et ceux de l'Egypte, que nous dédions cette nouvelle série d'ouvrages.

ifao

Histoire
Naturelle
de
l'Egypte

Prosper
ALPIN

★★